

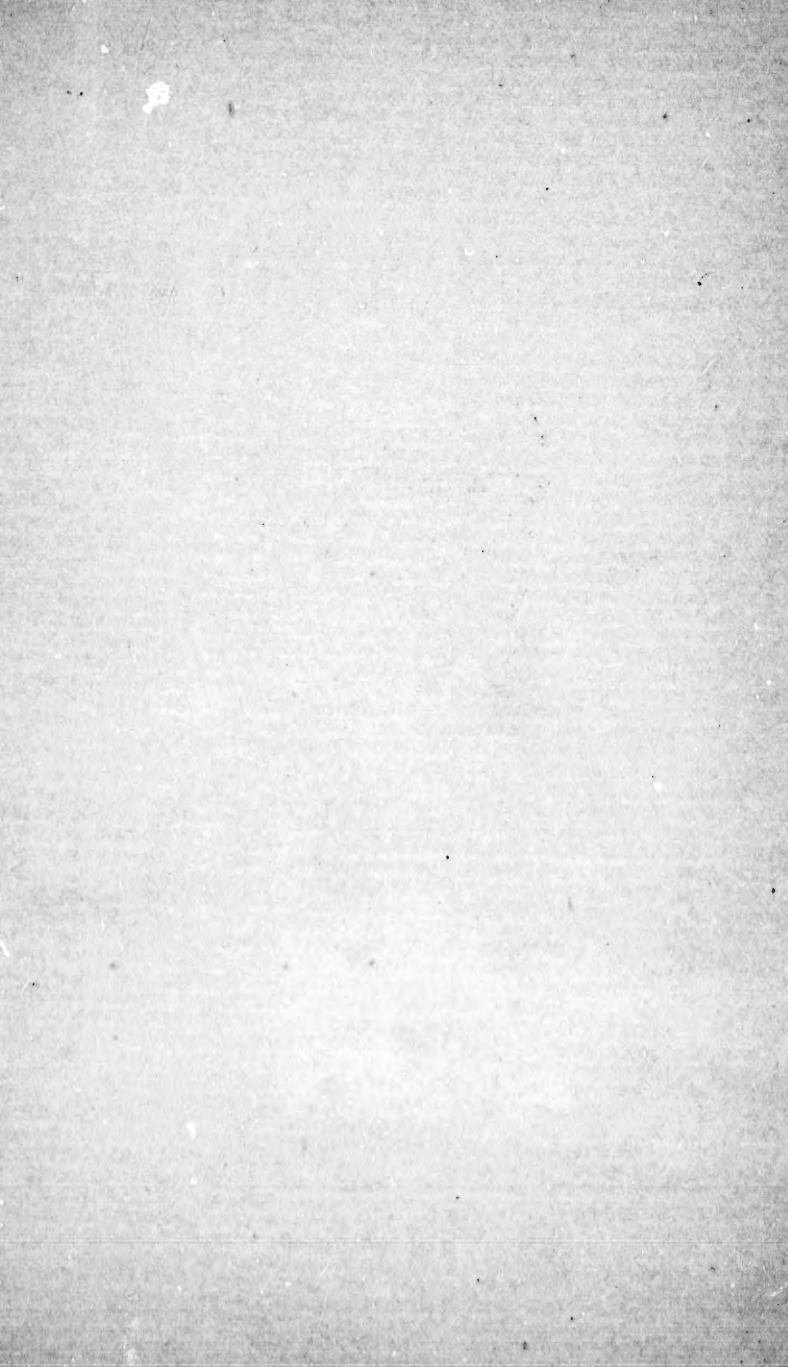
NOCES D'OR RELIGIEUSES



DU

R. P. A. M. Garin, O. M. I.

. 1892 .





R. P. A. M. GARIN, O. M. I.

L. J. C.

du 7

Cowell, Mass. Dec/52

Mon cher Gustave

Avec la présente
je t'envoie un exemplaire de la brochure
que l'on m'a chargé d'écrire à l'occa-
sion des Inves d'or religieuses du Supérieur
de cette maison, le R. P. Garin. -

Je suis bien que tu n'auras pas le
temps de la lire en entier. Tu la conserveras,
néanmoins, en souvenir de celui qui l'a écrite.

C'est mon premier essai! - Il n'est pas
grand comme tu vois: cependant il fait très bien
de faibles à travers les familles. Déjà, trois
cents exemplaires sont vendus, et les sept cents

qui me restent s'écrivent rapidement.
J'en ai écrit un à Papa hier. -

Ma santé se maintient toujours
en bon état. Je travaille cependant beau-
coup, surtout de ce temps-ci où les malades
abondent. Ces jours font des rêves per-
niciels pour la population: ce n'est pas que elles
soient toujours mortelles, mais elles tiennent
le malade bien longtemps: ce qui souvent
amène la misère dans la famille! - Pauvres
existences! -

Un mois d'Octobre dernier
je suis allé prêcher une retraite à une
communauté religieuse d'hommes, à Boston.
J'avais trois semaines par jour à donner.
Je suis revenu un peu fatigué. -
J'ai rencontré là le Rev. P. Godin, Jésuite,
qui s'est beaucoup informé de toi. -

Je t'envoie

encore sur le nouvelliste
Médéric depuis que J. suis ici.
Elle est encore avec lui J. suppose.

Demain soir (11 dec) nous ferons
l'inauguration solennelle de la salle de
Théâtre de notre Collège Canadien. A cette
occasion une éminente société de
musique et musicale sera donnée. —

Mons. l'avocat J. H. Guillet, Commandeur
de l'Ordre de St. Grégoire, ouvrira la soirée
par un de ses plus fameux discours. —

Je suppose que toute la famille
est en bonne santé. Je prie Dieu qu'il
le conserve ainsi. —

Mes amitiés à tous

Ton fr.

C'est Guillet



6 18
• SOUVENIR •

DES

NOCES D'OR RELIGIEUSES

DU

R. P. Andre Marie Garin, O.M.I.

Célébrées Pompeusement à Lowell, Mass.,

Dimanche, le 6 Novembre 1892.

PAR LE REVEREND PERE
LEON LAMOTHE. O.M.I.

PRIX: 25 CENTS.

SAINT-PAUL

LOWELL, MASS.:

IMP. DU NATIONAL, 53 MARKET STREET

1892.

2-502-2

2-502-2

3-1010121
3-1010121

AMIS LECTEURS.

C'est une belle histoire que je veux vous raconter.

Je ne commencerai pas par la vieille formule de nos vieux grands-pères : "Il y avait une fois un roi et une reine, etc.,"— Cela sent trop le conte.

D'ailleurs, il ne s'agit ni d'un roi ni d'une reine, ni d'un prince ni d'une princesse, ni d'une fée ni d'un géant, mais d'un homme qui vaut mieux que tout cela, d'un prêtre, du R. P. Garin, Oblat de Marie Immaculée.

Le R. P. Garin ! ? Qu'est-ce que c'est que cet individu ? demandent plusieurs de nos jeunes lesquels ne sont pas au courant de la gloire de nos anciens !

Malheureux, vous ne le savez pas ? . . . D'où venez-vous ? Le R. P. Garin, c'est un ex-missionnaire du Labrador, du Saguenay, de la Baie d'Hudson, etc. C'est un prêtre qui a abandonné sa patrie, son père et sa mère pour se dévouer plus librement au salut des âmes sur cette terre d'Amérique ! En un mot, c'est un Oblat ! Cela dit tout : un Oblat de nom et d'action !

Mais pourquoi parler de lui aujourd'hui ? Tiens, drôle de question ! Ne parle-t-on pas de vous quelquefois ? Si ce ne sont pas les autres, peut-être en parlez-vous vous-même ! Dans tous les cas, il est juste que chacun ait ce qu'il mérite.

Les vieux généralement ne sont pas loquaces, c'est pourquoi ils sont sages. Je suis sage moi aussi, et je ne suis pas loquace du tout ! Mais quand on me dit de parler, je parle. C'est ce que fais.

* * *

C'était donc par un beau soir du mois d'août. Dans une chambre un peu retirée, sept Pères de la maison Saint-Joseph étaient assis en cercle, devisant joyeusement sur l'objet de la réunion. Ni plus ni moins, il s'agissait d'organiser quelque chose en l'honneur des noces d'or religieuses du R. P. Garin, supérieur. Des motions sont présentées, examinées, dis-

cutées. Les unes tombent, les autres passent sans coup férir. On veut faire quelque chose de bien, quelque chose qui soit conforme à la nature elle-même de la fête que l'on veut célébrer. Ne l'oubliez pas, c'est un CINQUANTENAIRE RELIGIEUX !.... Certes, ça vaut la peine.

Le comité des sept est plein d'enthousiasme. Le plus ancien d'entre eux, missionnaire aux cheveux blancs, homme nomade s'il en fut jamais, puisqu'il a déjà parcouru le Canada de l'Atlantique au Pacifique, sans compter ses étapes diverses à travers la Nouvelle-Angleterre, ce missionnaire, dis-je, ne veut rien négliger pour rendre grandiose la démonstration du cinquantenaire. En cela, il rencontre les adhésions de tous, et à tous il propose de pousser de l'avant les diverses sociétés ou congrégations de la paroisse. Adopté.

Le prédicateur est ensuite proposé. Sera-ce un tel, un tel, ou un autre tel ?... Quelques minutes de silence, et le sort tombe sur le célèbre P. Lecomte de Montréal, un ancien missionnaire aux Etats-Unis. Bravo !

Il faudrait bien avoir aussi de la bonne musique, du beau chant, une belle séance. Un Père est chargé de voir à cela— nous savons qu'il s'en est acquitté avec honneur.

Enfin, on émet la proposition d'avoir un rapport détaillé des fêtes—une sorte de pamphlet-souvenir.... Le choix tombe sur un chétif individu, grêle des pieds à la tête. Hélas, quelle idée ! Puis on se sépare en se souhaitant mutuellement du succès ; et l'on se met au lit dans les plus heureuses dispositions.

Le travail allait se faire *suaviter sed fortiter*.

A la voix des directeurs et des chapelains les sociétés s'émeuvent. Toutes veulent se signaler. Laissons-les agir, et nous en verrons bientôt le résultat.

* LOWELL, MASS., Novembre 1892.

LA FÊTE AU PRESBYTERE.

Deux mois se sont passés.

Un beau matin, la maison Saint-Joseph se réveille avec un air de fête. Ses habitants ont une figure inaccoutumée, la joie illumine les fronts. Qu'y avait-il donc ? C'était le 1er novembre, la fête de tous les saints, la fête du P. Garin ! Elle n'était pas dans le martyrologe, mais dans nos cœurs. C'est pourquoi elle devait se célébrer *sub ritu duplici 1ae classis*, avec un octave probablement. Cinquante années de vie religieuse en valent bien la peine !

Ce matin-là donc, tout était en liesse dans la maison. Je dis, dans la maison, parce que nous étions les premiers qui avions le bonheur de dire à notre bien-aimé Supérieur : *Ad multos annos !*

De plus, cette fête devait avoir, pour ce jour-là, un caractère spécial d'intimité puisqu'elle était donnée par les Oblats seuls, la démonstration publique étant remise au dimanche suivant.

Sur les dix heures du matin, les Pères de nos maisons de Lowell commençaient à arriver. Après la visite au bon Dieu, on n'avait rien de plus empressé que d'aller embrasser le vénérable jubilaire. Ses bras étaient ouverts à tous, et son cœur battait pour tous. Déjà il avait reçu les vœux des RR. PP. McGuckin, Jodoin et Lecomte arrivés la veille. C'étaient les premiers messagers de l'affection des autres frères du Canada.

Mais, quelques jours auparavant, un autre témoignage d'affection lui était venu de bien haut.

Au sein de la Ville Eternelle, le Pontife Suprême avait connu ce qui allait se faire à Lowell. Le jubilaire était son enfant ; mais trop humble pour demander par lui-même une bénédiction au Vicaire de Jésus-Christ, on comprit néanmoins que son cœur le désirait ardemment. C'est pourquoi le R. P. McGrath, Provincial, résolut de s'adresser lui-même au Pape Léon XIII. Il le fit dans la pétition suivante :

BEATISSIME PATER.

Sacerdos Jacobus McGrath, provincialis missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ in Statibus Fœderatis Americæ Septentrionalis ad pedes S. V. humillime provolutus exponit quod proximo omnium sanctorum festo, die 1a novembris 1892, occurrit quinquagesimus et jubilæus annus Oblationis seu professionis Rev. Patris Andrææ Garin in congregatione Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ.

Mirum in modum per id temporis se bono animarum devovit hic venerabilis sacerdos. Per duodecim enim annos apud sylvicolas Canadæ in asperrimis missionibus, in ærumnis, in frigore, fame et omnium generum privationibus laboravit; tum per quatuordecim annos evangelizationi fidelium variis Canadæ et Statuum Fœderatorum diœcesibus indefessam operam dedit; tandem a vînginti et quatuor annis ecclesiam Sancti Joseph in civitate Lowell, diœcesis Bostoniensis, magna cum prudentia et pari cum animarum fructu regit.

Hujus bene meriti sacerdotis jubilæum debito cum honore celebrare cupiens Orator suppliciter petit, ad majorem Dei gloriam et animarum utilitatem, ut dignetur S. V. concedere.

1^o Gratiam Benedictionis Apostolicæ a Rev. P. Garin parochianis impertiendæ in die omnium Sanctorum vel dominica infra octavam.

2^o Indulgentiam plenariam defunctis applicabilem a jubilario, a religiosis Oblatis in civitate Lowell degentibus et a fidelibus, qui ecclesias Sancti Joseph et Sancti Joannis Baptiste frequentant, lucrandam, quas duas ecclesias nunc feliciter regit jubilarius.

Voici maintenant la réponse :

Ex Audientia SSmi habita die 12a Junii 1892.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia P.P. XIII referente me infrascripto S. Congnis de Propaganda Fide Secretario, porrectis precibus rem ibi mandavit.

Ad Primam Benedictionem Apostolicam Sacerdoti et Fidelibus die prima mensis novembris hujus anni publicandam clementer est elargitus.

Ad secundam pro gratia juxta preces, in forma Ecclesiæ consueta.

Datum Romæ ex ædibus dictæ S. Congnis die et anno ut supra.

† IGNATIUS ARCHIEP.

Cette Bénédiction du Saint-Père jetait un nouvel éclat sur la fête en même temps qu'elle reconnaissait les services rendus à l'Eglise par le R. P. Garin. Aussi pour ne pas priver les fidèles des faveurs spirituelles que cette Bénédiction leur accordait, et pour leur faire partager en même temps la joie de leur père, on eut soin, dès le dimanche précédent, d'en donner connaissance du haut de la chaire.

Le peuple répondit en se pressant en foule au confessionnal. Lui aussi voulait garder un souvenir de la fête. Certes, il n'a pas choisi la plus mauvaise part.

*
* * *

Cependant, midi venait de sonner à l'horloge du Presbytère. Depuis un quart d'heure le Dieu de l'Eucharistie contemplant plus de vingt religieux Oblats prosternés au pied de son autel. Ah ! c'est qu'avant de nourrir le corps il faut bien aussi reconforter l'âme. N'a-t-elle pas ses fatigues, ses angoisses, ses peines, ses défaillances même ? Et qui donc la soutiendra si ce n'est Celui qui a dit : "Venez à moi....et je vous soulagerai !" Le corps, lui, conserve ses forces en absorbant des matières nutritives, et Dieu sait s'il s'en acquitte bien. Mais l'âme, substance immatérielle, a besoin de chercher plus haut les aliments nécessaires à sa vie. Car elle doit dire comme son Divin Epoux : "Ma nourriture n'est pas de ce monde !"

Si le corps grandit par la nutrition, l'âme grandit par la prière. C'est pourquoi le prêtre prie : et c'est ce qui fait que (pour revenir à nos moutons) vous venez de voir mes frères dans le sacerdoce à genoux devant le tabernacle du Seigneur.

Outre l'avantage spirituel que l'on retire de cette méditation de 15 minutes avant le repas, il en est un autre que bon nombre de mes généreux lecteurs comprendront plus facilement. Voulez-vous savoir lequel ? C'est que rien comme la prière ou qu'un bon *benedicite* pour ouvrir l'appétit. Essayez, mes chers amis, et vous en ressentirez bientôt les salutaires effets.

*
* * *

L'Angelus terminé tous se dirigent vers la salle où doivent se donner les agapes fraternelles.

A peine arrivés sur le seuil, un, ho ! d'admiration s'échappe de toutes les bouches. Qu'est-ce que c'est donc ? Les plus petits de la troupe s'allongent le cou tant qu'ils peuvent pour voir un peu !... Patience, nous y voilà, oh !...que c'est beau !... Le réfectoire est tout décoré ! A l'un des bouts, un cadre d'un

grand prix entoure le portrait du R. P. Garin, héros du jour. Et de ce point partent des banderolles aux couleurs variées qui, s'enchaînant artistement les unes dans les autres, forment une guirlande non interrompue qui parcourt en tous sens les murs et les boiseries. De petits drapeaux étoilés, de petits drapeaux tricolores, d'autres *omnicolores*, ornent délicatement l'endroit où est fixé le tableau. C'est vraiment magnifique. Tous le disent.

Les sièges sont là — on les prend.

Le R. P. Provincial se tient en face de notre jubilaire. A sa droite siège le R. P. Tortel, procureur-provincial ; à sa gauche, le R. P. McGuckin, recteur de l'Université d'Ottawa.

Le R. P. Garin a, pour sa droite, le supérieur de l'Immaculée Conception, le R. P. Joyce ; pour sa gauche, le R. P. Guillard, supérieur du Sacré-Cœur.

Et les autres Pères sont placés par ordre d'Oblation. Le dîner ne tarda pas à aller bon train. Si parfois les yeux se levaient pour contempler les brillantes décorations, ils retombaient aussitôt sur l'assiette, le couteau ou la fourchette. "*Age quod agis* : Faites bien ce que vous faites !" C'était ce que nous nous disions tous, je pense. D'ailleurs, une gaieté douce, franche et pure rayonnait sur toutes les physionomies. L'on parlait et l'on riait, l'on riait et l'on parlait.

Tout à coup, on entend un bruit sec : toc, toc, toc . . . On regarde : — Le R. P. McGrath est debout. Il va parler. Silence !

"Vous savez," dit-il, "que Notre S. Père le Pape a daigné honorer, de sa bénédiction Apostolique, le R. P. Garin. C'est un honneur pour lui-même et pour la Congrégation entière. Aussi en sommes-nous profondément reconnaissants à notre Glorieux Pontife.

"Mais d'autres marques d'affection et de respect ont été envoyées au R. P. Garin de la part de vieux compagnons d'autrefois. Comme elles se rapportent à la fête que nous célébrons en ce jour, il est juste que vous en preniez connaissance. Je prie donc le R. P. Dazé de lire les lettres qu'il a en sa possession."

Celui-ci se lève et commence la lecture des lettres suivantes :

ROYAUMONT, FRANCE, 3 Octobre 1892.

MON CHER PERE DAZE :

Notre Père Général est trop souffrant pour vous répondre lui-même. Il me charge de vous dire que de tout son cœur il donne au bon P. Garin sa bénédiction paternelle pour le jour de ses noces d'or. Il a toujours eu ce Père en grande estime ; il l'honore comme un religieux qui a bien mérité de l'Eglise et de la Congrégation, et il prie Dieu de le conserver longtemps encore aux œuvres importantes qu'il dirige avec tant de zèle et de dévouement.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je partage pleinement les sentiments du Très Revd P. Général, et que je m'associe d'avance à tous les hommages qui seront offerts au R. P. Garin le 1er novembre.

Agréez l'hommage de mon affection in Xto et M. I.

(Signé)

SOUILLER,

Assistant-Général.

MONTREAL, 5 Octobre 1892.

MON REVD PERE DAZE,

J'ai reçu votre honorée lettre du 30 septembre. Vous êtes assurément bien bon de penser à moi à l'occasion de votre grande fête.

Sans pouvoir encore vous promettre que je profiterai de votre bienveillante invitation, je puis vous assurer que je serai certainement avec vous tous d'esprit et de cœur, si je ne puis y être de corps. Vous avez été bien inspirés, vous et vos autres pères de Lowell, en vous préparant à célébrer les noces d'or religieuses d'un des nôtres qui toujours s'est montré si digne de notre estime, de notre affection et de notre reconnaissance. J'apprécie hautement les services qu'il a rendus à notre chère Congrégation, et les relations toujours aimables que nous avons eues ensemble, spécialement pendant les deux années que j'ai passées sous sa direction. Soyez assez bon pour lui dire de ma part que le 6 novembre, soit que je sois à Lowell, soit que je sois ailleurs, je ne serai pas celui qui dirai avec moins d'enthousiasme et surtout d'affection : *Ad multos annos*. (Applaudissements).

Agréez, mon Révd Père, les vœux que je forme pour le succès complet de votre intéressante fête.

(Signé)

LE PROVINCIAL DU CANADA.

SCOLASTICAT ST-JOSEPH,
ARCHVILLE, 25 Octobre 1892.

MON REVD ET BIEN CHER PERE :

Dans l'impossibilité où je suis, malgré mon grand désir, d'aller vous offrir en personne mes félicitations à l'occasion du 50ème anniversaire de votre Oblation, permettez-moi de vous les faire parvenir par voie épistolaire.

C'est de tout cœur que je m'associe à toutes les bonnes choses qui vont vous être offertes en ce jour. Je sais que vous n'aimez pas les compliments. Je ne vous en ferai donc point pour ne pas blesser votre modestie, d'autre vous en feront et ils auront raison. (Applaudissements).

Pour moi je me contenterai de vous offrir mes vœux et mes souhaits de bonne fête. Je vous souhaite santé, bonheur et longue vie. *Ad multos annos!*

De celui qui aime toujours à se dire

Votre ancien sujet et vieux compagnon,

J. MANGIN, O. M. I.

Après lecture de ces lettres, le R. P. Provincial se lève.

“ *Cinquante ans*, dit-il, que le R. P. Garin est dans la Congrégation! *Cinquante ans* qu'il se dévoue avec amour au service de la Congrégation, et à la gloire de Dieu!

“ Par quelles paroles exprimer tous les sacrifices par lesquels notre vénérable jubilaire a dû passer pendant le cours de sa longue carrière, je l'ignore. Il faudrait pour cela nous adresser au cœur même de notre vieux père; son amour profond envers sa famille religieuse pourrait seul placer sur ses lèvres des expressions convenables. Son amour!... qui ne le connaît! “ qui en doute! On ne porte pas la croix de J. C. sur sa poitrine, cinquante ans durant, sans éprouver les saintes ardeurs “ qui enflammaient, sur la terre, le cœur sacré du Divin Maître.

“ Et cette croix, le R. P. Garin l'a portée partout. Elle “ faisait autrefois sa consolation et sa force; elle fait aujourd'hui sa couronne et sa gloire. Et, comme au jour de son Oblation perpétuelle, elle brille du plus pur éclat.” (Applaudissements).

“ A l'occasion donc de ce glorieux cinquantenaire, qui “ jamais ne s'effacera de notre souvenir, j'offre à mon vieil ami

“ le P. Garin, au nom de la Province des Etats-Unis qui le possède, mes plus sincères félicitations.

“ En mon nom personnel, je lui souhaite bonne santé, longue vie, encore de la gloire et des succès avant que nous puissions dire : *Requiescat in pace !* ”

Des applaudissements prolongés accueillent ces chaleureuses paroles.

Après une minute de silence le R. P. Garin se lève. On applaudit. “ Pas besoin, dit-il, je ne ferai pas un long discours ; et si vous applaudissiez avant que je parle vous pourriez peut-être le regretter.

“ C’est vrai j’ai aimé la congrégation ! j’ai eu à supporter bien des peines et des travaux, mais jamais le moindre découragement n’est entré dans mon cœur. Je le dis en remerciant le bon Dieu.

“ La Congrégation a toujours été une bonne mère pour moi ; je n’avais donc aucune raison de ne pas l’aimer. Aussi, jamais il ne m’est venu à l’idée de l’abandonner. ” (Applaudissements). “ Et quand elle souffrait, je souffrais moi aussi ; quand elle se réjouissait, je me réjouissais également. ” (Applaudissements).

“ Il n’y a pas très longtemps, j’ai eu la joie de recevoir une lettre du très regretté P. Général. La mort est venue le ravir à notre affection, car nous l’aimions tous, parce qu’il était pour nous un tendre père ! ”

(Ici, le R. P. Garin raconte les relations qu’il eut jadis avec notre défunt P. Général, relations qui ont amené ce dernier à entrer dans la Congrégation).

“ Je lui donnai, dit-il, mon livre de règle, et il le méditait fréquemment. Et quand quelqu’un frappait à la porte de sa chambre, on le voyait mettre furtivement le livre sous son oreiller.

“ Ce souvenir est déjà bien loin dans le passé, mais encore tout frais dans mon cœur. Et j’en parle toujours avec de nouvelles émotions.

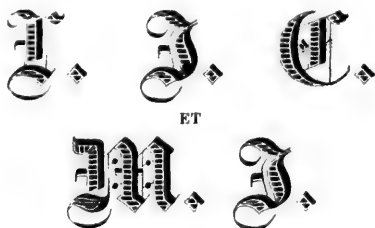
“ Maintenant, je remercie profondément le R. P. Provincial de ses bons souhaits. Ce que je lui demande, et ce que je demande à vous tous, mes chers Pères, c’est un petit souvenir dans vos prières. ”

Après ces paroles maintes fois interrompues par les applau-

dissements, les vivats et les *ad multos annos*, le R. P. Provincial annonce le R. P. Tortel. (On applaudit).

Celui-ci dit : “ Dans une fête comme aujourd’hui, il est permis d’oublier que nous sommes vieux. Je prendrai donc le cœur, les allures et les expressions des jeunes ; et je me permettrai d’offrir à notre jubilaire une expression de jeunesse.”

Il déroule alors un long parchemin et lit la poésie suivante :



Cinq fois dix ans passés, L’Osier était en fête,
Le bon Maître Vincens garantit son mandat,
Notre Mère du Ciel sourit à sa conquête
Le Novice entend être Oblat.

Le Rite est consommé, gage du sacrifice
Qui doit vivre à jamais ici-bas, puis au ciel,
La croix de Saint-André vous arme pour la lice
Aux rangs de l’Oblat immortel.

Croix bénie à jamais, comment sinon en rêve
Dire avec vérité son chemin triomphant ?
Après cinq fois dix ans, il faut qu’elle se lève,
Entonne son glorieux chant.

Labrador, Hudson’s Bay nous disent la merveille
Que l’Oblat, en douze ans, accomplit par son choix ;
Dans le Paradis seul nous aurons la corbeille
Des fruits primeurs de cette Croix.

Comme Saint-Pierre, un jour, docile Pèlerin
Notre Oblat sourdement dans la Ville Industrie
Montre sa croix sacrée à tout pauvre orphelin
Qu’il faut conduire à la patrie.

Soudain dans ce Lowell de broche et de fuseau
Saint-Joseph ouvre un temple où la croix brille au faite ;
Notre Apôtre sans crainte y pose le berceau
De tout ce que sa croix projette.

Nombre d'ouvriers croisés accourent au secours :
 Des entrailles du sol qu'on nomme Belvedere
 Sort le lis de granit aux gracieux atours ;
 Des Oblats c'est le plus beau dire.

Vous croyez que c'est tout : en avant l'Oblat marche,
 La jeunesse et l'enfance ont le fond de son cœur,
 Sans repos, il lui faut, par marche et contre-marche
 Planter le Labarum vainqueur.

Ouvrez les yeux, voyez cet abri de la foi
 Qui Saint-Joseph a nom comme aussi le Collège,
 Chers Frères, bonnes Sœurs vous diront le pourquoi
 De cette croix le divin piège.

Est-ce le dernier mot ? Non, tout révérend Père,
 Avec vos compagnons, pourrions-nous oublier
 Qu'il faut une autre Croix, un autre Belvédère
 Jean-Baptiste glorifier ?

Oh ! donc tous à la tâche et tous du même cœur,
 Nous disons : Croix bénie, avec nous reste encore
 Grâce nous attendons pour ce brin de bonheur
 Que du ciel tout Lowell implore.

Des bravos chaleureux succèdent à ces paroles. Les mains se choquent bruyamment : c'est un applaudissement frénétique. On félicite le poète et celui qui a provoqué ses chants.

Cette joie générale va droit au cœur du bon P. Joyce. Il se lève aussitôt et dit :

“ Je n'attendrai pas à dimanche pour donner ma note dans “ ce concert de louanges qui s'élève aujourd'hui à l'adresse de “ notre honoré jubilaire. Tous, vous connaissez la part im- “ mense que le R. P. Garin a prise à l'œuvre de notre splendide “ église de l'Immaculée Conception. Sans lui peut-être, le “ Belvédère ne s'honorerait pas d'un tel monument. ” (Applau- “ dissements). “ Je puis donc l'appeler, en toute sincérité, l'or- “ gueil du R. P. Garin. ” (Applaudissements). “ Et quoique cet “ infatigable vieillard soit encore à bâtir une église qui, à elle “ seule, suffirait pour immortaliser un homme, ce ne sera jamais “ l'Immaculée Conception. ” (Rires et applaudissements).

Le R. P. Garin se lève : “ Je n'ai pas érigé cette église tout “ seul, dit-il, j'avais deux aides puissants : le R. P. Provincial “ qui ne redoute pas les fatigues, et le R. P. Guillard qui ne

“ craint pas les prix. Ces deux compagnons ont fait à peu près tout : ils ont fait l'argent, et moi je le dépensais.

“ Sans doute, l'église de St-Jean-Baptiste, que nous sommes à construire, n'égale pas celle de l'Immaculée Conception. Mais, les fidèles n'en prieront pas moins bien parce que ce sera toujours une maison du bon Dieu.” (Applaudissements).

Le R. P. Provincial se lève. Il parle des œuvres diverses de la congrégation et de la part qu'elle prend dans l'éducation de la jeunesse. Il nomme l'Université d'Ottawa, rend hommage à la science et aux talents de ceux qui la dirigent, résume en peu de mots la gloire et le succès de cette institution, et finit par dire qu'il ne peut en être autrement parce que l'Université appartient aux Oblats.

A ces mots, un formidable *v—A—R—S—V—T—v—rah ! rah ! rah !* répété par trois fois en saccadant chacune des lettres retentit par toute la salle. Ce sont cinq ex-universitaires qui, se rappelant leur séjour (plus ou moins long) dans cette maison, veulent saluer, à leur manière, celui qui la représente en ce moment : le R. P. McGuckin, Recteur.

Celui-ci prend la parole : “ On a parlé tout à l'heure, bien élogieusement de l'Université d'Ottawa ; et le cri que je viens d'entendre me prouve que je suis ici en pays connu : de fait j'y reconnais des amis, et j'y retrouve des frères.” (Applaudissements). “ Je suis heureux d'apporter mon tribut d'hommage au vénérable vieillard qui fait l'objet de cette fête. Nul doute qu'en ce beau jour, nos frères de l'Université ne soient unis de cœur à leurs frères de Lowell. Et si la chose eût été possible, tous seraient venus vous exprimer, de bouche, leurs vœux et leurs souhaits.

“ Quant à moi, je retournerai à mon poste l'âme remplie des plus doux souvenirs.

“ L'obéissance qui m'a arraché à mes montagnes de la Colombie, n'a pas été sans causer quelque tristesse à mon cœur. Mais, j'ai obéi silencieusement parce que la gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation se trouvaient là aussi bien qu'ailleurs.” (Applaudissements). “ En venant ici j'étais certain de l'accueil sympathique que l'on ferait à mon humble personne. Cela n'est pas étonnant : j'appartiens à l'Université d'Ottawa, et le R. P. Garin s'est toujours montré un de nos plus chers amis.” (Applaudissements).

“ J'acquiesce donc pleinement à tout ce qui se fait et se

“ fera en son honneur. Et je dis avec vous tous : gloire, succès, “ santé et longue vie à notre aimable jubilaire. ” (Bravo, bravo !)

Le R. P. McGrath se lève et dit : “ En cette réunion de “ famille, nous aurions souhaité la présence du Provincial du “ Canada, le R. P. Lefebvre. Il n'eut pas manqué de féliciter “ avec son éloquence ordinaire le héros de ce jour. Mais, le “ R. P. Jodoin le représente et c'est beaucoup. Nous allons “ donc l'écouter avec attention. ”

Des applaudissements se font entendre, et le R. P. Jodoin commence ainsi :

“ S'il y a quelqu'un qui regrette plus que tout autre “ l'absence du Provincial du Canada, c'est bien moi en ce “ moment. Toutefois, je me fais volontiers l'interprète des “ sentiments de tous nos Pères de Montréal pour dire au R. P. “ Garin que nous n'avons qu'une voix pour rendre hommage à “ son mérite, à son abnégation et à ses succès. ” (Applaudissements). “ Non, la Province du Canada ne saurait rester muette “ à l'occasion d'un jubilé aussi mémorable. Ses enfants vien- “ dront serrer la main à leurs frères des États-Unis ; et ce spec- “ tacle réjouira le vénérable Religieux que vingt Oblats fêtent “ aujourd'hui, et que vingt mille Canadiens fêteront dimanche “ prochain. ” (Applaudissements). “ On entend souvent parler des “ œuvres du R. P. Garin, de ses missions du Labrador, du Sa- “ guenay, de la Baie d'Hudson. Ceux qui l'ont vu à l'action “ savent qu'il n'y va pas de main morte. Aussi les fatigues, les “ marches et les travaux les plus rudes n'étaient pour lui qu'un “ jeu. C'est ce qui explique l'estime et le respect que conce- “ vaient pour lui tous ceux qui l'approchaient. ”

“ Après des années écoulées, le Canada conserve encore le “ souvenir de ce zélé missionnaire. Il est connu à Montréal ; “ et si nous essayions à l'oublier toutes les pierres de notre “ église seraient là pour nous rappeler notre ingratitude. ” (Applaudissements).

“ A ce vétéran des luttes apostoliques, j'offre donc mes “ vœux les plus sincères de bonheur et de longue vie. ”

De vifs applaudissements succédèrent à ces éloquentes paroles. Puis le R. P. McGrath annonça qu'il avait encore un orateur à proposer ; le R. P. Guillard, Sup. de la Maison du Sacré-Cœur. Ce dévoué Religieux s'exprime ainsi : “ Je n'a- “ jouterai qu'un mot à tout ce qui a été dit par ceux qui ont “ parlé avant moi ; c'est que le R. P. Garin et moi avons vécu

“longtemps ensemble, et que toujours nous avons fait bon “métier. Du reste, ce n'était pas difficile avec un homme dont “le zèle et la charité sont connus : il commandait et j'obéissais ; “et jamais ses ordres n'étaient en dehors du tact, de la prudence et de la plus exquise délicatesse.” (Applaudissements). “Ces diverses qualités se manifestaient également dans ses “rapports avec les étrangers ; et c'est pourquoi on l'a proclamé “le premier *gentleman* des Oblats des Etats-Unis.” (Applaudissements). “La chose d'ailleurs est connue ; et ceci explique le “respect et l'affection que les protestants aussi bien que les “catholiques ont toujours portés envers ce saint religieux.

“A mon tour donc, je lui offre mes plus sincères hommages et mes vœux les plus ardents.” (Applaudissements prolongés).

Ces élogieuses paroles mettent fin au frugal banquet. Les convives se lèvent, et la face tournée vers le crucifix, ils rendent grâces à Dieu pour tous ses bienfaits.

Dix minutes après, on les voyait à divers endroits de la maison, s'entretenant amicalement de tout ce qui s'était passé. Un groupe nombreux entourait le vénérable jubilaire dont la conversation, toujours bien fournie, faisait les charmes de tous ceux qui l'écoutaient. Sur le soir les Pères de Lowell durent retourner à leurs maisons, afin de vaquer à leurs travaux ordinaires.

Bonsoir, donc,—à dimanche prochain !

*
* *

UNE LARME AU TRES REVD PERE FABRE.

Jeudi 3 Novembre. — L'église St-Joseph est tendue de noir !... Une foule recueillie écoute des accords funèbres. L'orgue gémit sous la main qui le touche : on dirait qu'il pleure, lui aussi, le Père que nous pleurons !

C'est le 26 octobre dernier que le REVERENDISSIME PERE JOSEPH FABRE, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de M. I. quittait la terre pour aller recevoir au ciel, la récompense de sa piété, de ses vertus et de ses travaux. La nouvelle de sa mort nous frappait comme un coup de foudre ! Quoique au courant de sa douloureuse maladie, nous espérions toujours que le bon Dieu nous le conserverait. Il en a décidé autrement — *fiat* !

Un devoir maintenant nous restait à remplir : il fallait rendre à ce Vénéré Défunt les honneurs funèbres avec toute la pompe que permet l'Eglise, en pareilles circonstances. Pour cela les Pères de la Maison Saint-Joseph se revêtent de leurs surplis et prennent place dans les stalles du sanctuaire... La messe commence!—Le Révd Père Jodoin, Supérieur de Montréal, officie accompagné des Révds Pères Forget et Lamothe comme diacre et sous-diacre. Le chant des morts—chant sublime s'il en fût jamais, s'élève lentement... La pensée de celui que représente ce lugubre catafalque, émeut nos cœurs!... L'Hostie sacrée paraît dans les mains du Prêtre : Nous nous inclinons... "BENI SOIT CELUI QUI VIENT AU NOM DU SEIGNEUR, HOSANNA AU PLUS HAUT DES CIEUX!"... Le Sacrifice continue et la Victime est immolée!... On entoure le catafalque. L'orgue résonne, et des voix puissantes font monter vers Dieu ce cri de suprême détresse : *Libera me Domine de morte aeterna!* L'encens fume.... on prie silencieusement... Seule, la voix du Prêtre se fait entendre une dernière fois : *Requiem aeternam dona ei Domine!*...

Oui, Seigneur, donnez à votre serviteur le repos éternel. Recevez-le dans votre gloire, afin que, de là, il puisse continuer à veiller sur ceux qu'il a gouvernés, sur la terre, avec tant de sollicitude et d'amour! Qu'il jouisse maintenant du fruit de ses labeurs! Qu'il repose en paix!

Pour nous, Oblats, nous nous efforcerons de marcher sur ses traces. Le souvenir de ses vertus nous encouragera dans les difficultés... Un jour, une voix autorisée nous dira quelle fut la vie intime de cette âme d'élite.

En attendant, adorons les desseins de la Providence, et versions sur ce cercueil, qui vient de se fermer, l'hommage de notre respect et de nos prières.



ARRIVEE DE QUELQUES VISITEURS.

Vendredi et samedi 4 et 5 Novembre. Comme j'ai entrepris de raconter tout ce qui s'est passé du 1er au 6 Novembre, je me suis trouvé dans l'obligation d'écrire le petit paragraphe précédent. En cela j'obéissais à un sentiment bien légitime de mon cœur. Vous ne m'en voudrez pas, amis lecteurs, car il est bien permis à un enfant de verser une larme sur la tombe de son père! C'est ce que j'ai fait. Cela ne veut pas dire qu'il vous

faut m'imiter. On rencontre des individus qui pleurent rien qu'à voir une petite *larmiche* dans l'œil du voisin. Commence-t-on à rire au contraire, les voilà qui se pâment au point de faire craindre pour leur tempérament. Certes, je ne les blâme pas. Le plus souvent ce sont des âmes nobles et sympathiques. Demandez-leur un sacrifice—vous les trouverez toujours de l'avant : ils n'épargnent rien, pas même leur vie.

Eh bien, si ces bonnes âmes ont pleuré tout à l'heure, je les invite à rire maintenant, en leur promettant qu'ils auront pour compagnon celui qui trace ces lignes ; car, dans cette branche-là, on dit qu'il ne craint personne.

Voyez-vous là-bas cet homme qui s'avance d'un pas craintif ?... On dirait qu'il cherche quelqu'un ou quelque chose. À le voir regarder les alentours, on devine que c'est un étranger. De fait, ce visiteur nouveau n'a jamais mis les pieds à Lowell. Il sait bien où sont les rues, mais il ignore complètement où est la résidence des Pères. On la lui indique... et le bon cher Père V. B. tombe dans nos bras !... Pas de changement dans sa personne depuis qu'il est allé en France, embrasser son vieux père et sa vieille mère âgés respectivement l'un et l'autre de 85 ans ! Il est venu de Québec tout d'un *trait* !... Aussi, est-il horriblement fatigué ; son aspect, du reste, l'indique. Allons, mon bon Père, reposez-vous bien ! et faites attention à l'avenir... ménagez les *traits* autrement, ils pourraient vous tuer !

Plusieurs d'entre vous, lecteurs, ne connaissent pas celui que je viens de nommer. Je ne ferai pas sa biographie ; il faudrait, pour cela, plus d'un *trait*... de plume. Tout simplement je vous dirai que ce Père, Français de naissance, a été longtemps Iroquois par le cœur, pour devenir ensuite Québécois par obéissance. Caughnawaga, château-fort de ces Peaux-Rouges fameux, jadis la terreur de nos ancêtres, a eu pour curé, pendant près de sept lustres, le Révd Père sus-mentionné. Ces pauvres Indiens le chérissaient tendrement, et lui, les payait de retour. Quand il partit du milieu d'eux il n'y a pas encore un an, on pleura abondamment ! Et j'ai ouï dire qu'avant de retourner à Québec, il se proposait de passer par là afin de voir si l'on pleurerait encore !...

Quoiqu'il en soit, cet homme, "taillé au rabot," possède un cœur d'or. D'une conversation aisée, il fait les charmes de ceux qui l'approchent. Et ce ne fut pas sans une grande joie que

nous avons souhaité la bienvenue à ce vénérable missionnaire. Ami du Révd Père Garin, il venait lui dire, aussi lui, dans sa langue iroquoise : *ad multos annos!*

La veille nous embrassions deux autres visiteurs : les Révds Pères Fournier et Petit de Plattsburg. Inutile de faire le portrait de ceux-ci, on les connaît, à Lowell, mieux que moi, et plus avantageusement peut-être. Nous les avons reçus le cœur sur la main. Mais quand ils nous ont quittés par exemple, oh!... c'était le mouchoir que nous avions à la main!...

Je dis la même chose des RR. PP. Paillier et Constantineau, le premier, curé de l'église Saint-Joseph à Ottawa, le second, professeur de l'Université de la même ville. Leur présence apportait un nouveau lustre à la fête. Le R. P. Paillier a été longtemps le compagnon du R. P. Garin dans les missions de la Baie d'Hudson. C'est un vrai Monsieur! En conversation, il n'est pas battu : abondant, spirituel, plein d'anecdotes intéressantes, il nous a fait passer à tous de joyeux quarts d'heures. A chacun de ses propos, il nous fallait rire et applaudir, - nous ne pouvions pas nous en empêcher.

Quel dommage qu'il soit déjà un peu sur l'âge!... Des hommes comme ça ne devraient jamais vieillir. Mais, l'inexorable destinée est là!

N'allez pas croire que je vais passer par-dessus un compagnon, le R. P. Constantineau! Celui-là n'est pas long, il est vrai : tout de même, il faudrait un fier homme pour le surpasser. Lowell l'a vu grandir... et l'Université d'Ottawa le voit maintenant à l'œuvre. Ses talents variés font promettre beaucoup pour l'avenir de cette grande institution.



Reste à dire un mot du R. P. Poitras, supérieur de Mattawan.

Le nom seul de sa résidence indique suffisamment qu'il doit y avoir un peu de sauvage mêlé à l'existence de cet homme. Rien de plus vrai ! Il faut, d'ailleurs, le voir avec un menton abondamment fourni d'une barbe épaisse et noire!... C'est là la marque de tous les missionnaires qui ont plus ou moins couloyé les fils des bois. Ce Père, donc, est venu, lui aussi, fêter notre JUBILAIRE. Et pour rappeler à ce dernier ses anciennes amours, il lui fit une adroite allocution en Algonquin, sa langue de cœur ! Malgré mes deux yeux et mes deux oreilles, je n'ai

pas compris le moindre mot. Qu'il m'excuse donc, de ne pouvoir la publier ici.

Grand Dieu, quel oubli !... Je n'ai pas encore parlé du populaire Supérieur de Buffalo, le R. P. Lavoie ! Où donc avais-je la tête !... Pour sûr, les nombreux amis qu'il compte à Lowell m'auraient cassé le cou dès demain matin si j'avais commis l'impolitesse de le passer sous silence. Pardonnez-moi, mon Père, Mesdames et Messieurs. Quoiqu'il vienne en dernier lieu, il n'en sera pas moins bien traité. L'infirmité *visuelle* dont il est souffrant, lui mérite d'ailleurs, de touchants égards. Oui, le bon Dieu l'afflige beaucoup ! Possédant autrefois deux yeux qui faisaient merveille, le voilà réduit maintenant à n'en avoir plus qu'un, encore n'est-il pas de première classe ! Même pour voir la lune, il lui faut une lunette exprès. Cependant, il s'est rendu jusqu'ici sans encombre. C'était plus son cœur que son œil qui le conduisait : il avait vécu avec le R. P. Garin, et il l'aimait. Cela explique tout. D'ailleurs, cette malencontreuse infirmité n'empêche pas ce saint religieux de bien manœuvrer ses affaires. Ce qui le prouve, c'est la confiance que la Congrégation a mise en son habileté, en le chargeant de la direction d'une de nos plus importantes maisons : LE JUNIORAT. Dieu seul sait ce qu'il faut de courage, de talents et de vertus pour conduire une œuvre semblable. Cependant, le Père va droit son chemin. Et, s'il nous est permis de rire un peu en passant, il nous faut aussi reconnaître que le Créateur a mis en lui, un je ne sais quoi qui le tiendra toujours au-dessus du commun des mortels. Et, de lui, nous pourrons dire aussi un jour : *Pertransiit benefaciendo* : il a passé en faisant le bien.

Voilà, à peu près, tous nos visiteurs étrangers, en comptant ceux qui ont été nommés dès le commencement. Tous ont besoin de repos afin d'être alertes pour la fête de demain. Couchons-nous donc silencieusement, en attendant le réveil du beau jour.

LA MESSE DU 6 NOVEMBRE

Dimanche !... Le soleil est radieux !... La journée s'annonce belle, malgré le mauvais temps d'hier... Il y a de l'animation dans la ville : on respire un air de fête. Les piétons, plus nombreux que de coutume, se dirigent en foule vers l'église Saint Joseph... on veut aujourd'hui, coûte que coûte, y avoir sa place. Déjà les bancs regorgent : il y a du monde en haut, en bas, dans les coins, partout. Chacun s'est revêtu de ses habits de fête ; il est certain que la brosse a dû perdre, ce jour-là, plus d'un de ses poils.

Parées dans toute l'élégance qui leur est propre, les dames figurent honorablement au milieu de cette masse pleine d'enthousiasme et de foi. Ce n'est plus une vaine curiosité qui les attire. Oh ! non, jamais elles ne tombent dans ce petit défaut. Mais, elles éprouvent le besoin de remercier Dieu pour tous les bienfaits accordés à celui qu'elles vénèrent. Cependant de légères distractions viennent peut-être se mêler un peu à leurs pieuses réflexions. N'y a-t-il pas même quelques timides chuchotements ? C'est grave... mais, c'est pardonnable dans un si grand jour ! L'église, d'ailleurs, est si belle !... Comment ne pas tourner la tête ! Il faut bien regarder un tant soit peu, et s'enquérir auprès de sa voisine, quels étaient ceux qui avaient fait de telles décorations. Jamais on n'en a vu de semblables ! Des étoffes de différentes couleurs sont répandues avec art et profusion dans la nef, sur les estrades, les balcons, autour des colonnes qu'elles entrelacent dans des plis harmonieux. Des courants de verdure se mêlent au rouge, au blanc et au bleu : il en résulte un coup d'œil admirable qu'embellissent encore les bannières nombreuses apposées aux chapiteaux des colonnes.

Et le sanctuaire donc !... oh, cela dépasse toute exclamation. Pour ma part, je n'en ai jamais vu de plus beau. Aux banderolles qui se déploient avec grâce sur les murs du chœur, s'ajoutent de nombreux faisceaux de verdure du milieu desquels sortent des fleurs d'une richesse peu commune. Celles-ci

semblent sourire à leurs sœurs de l'autel ! Oh, c'est que pour une telle fête, elles veulent, elles aussi, déployer leur splendeur en étalant aux yeux de tous leur riche incarnat. N'ont-elles pas été créées par le bon Dieu, et pour lui-même ? Voyez donc comme elles ont pris soin de parer le trône du Roi des rois. Vous vous demandiez, tout à l'heure, qui avait travaillé ou fourni toutes ces belles choses ? Je vais vous indiquer un moyen de le savoir : pour ce qui regarde la verdure et les fleurs naturelles, demandez à Madame P. L. Grégoire, elle le sait fort bien ; et si elle n'est pas trop modeste, elle vous le dira. De même, si vous voulez connaître le nom de l'homme généreux qui a fourni toutes les banderolles et les autres étoffes, allez féliciter Monsieur Côté, marchand, et vous ne vous tromperez pas d'adresse.

A lui, comme à Madame P. L. Grégoire, nous disons d'un bien grand cœur : Merci !

Mais, pendant que je voltige ainsi au milieu des fleurs, j'oublie qu'une cérémonie auguste est sur le point de commencer.



Entendez-vous cette impressionnante musique qui s'élève harmonieusement au-dessus de la foule recueillie ?... Ce sont les riches mélodies de l'*orchestre olympienne*. On dirait un concert des anges. Nos âmes émues goûtent d'ineffables jouissances que vont surpasser, toutefois, les douceurs du sacrifice qui s'apprête.

Un signal retentit : la foule est debout. Les ministres sacrés s'avancent. En tête, paraît le R. P. Tortel, Procureur provincial, revêtu du surplis et de l'étole. Il fait l'office de *Parroin* du R. P. Garin qui le suit immédiatement. Ce dernier ne porte pas de surplis. Viennent ensuite les RR. PP. Dacey de l'Immaculée Conception, agissant comme sous-diacre, et Jodoin, Supérieur de Montréal, comme diacre ; puis enfin le R. P. McGrath, Provincial, célébrant du jour, ayant à ses côtés le R. P. Paillier d'Ottawa, comme prêtre assistant ; celui-ci est revêtu de la chape d'or.

Le R. P. Forget a la charge des cérémonies.

Au chœur, outre les RR. PP. Garin et Tortel, on remarque les RR. PP. Lefebvre, Provincial du Canada, McGuckin, Recteur de l'Université d'Ottawa, Fournier, Supérieur de Plattsburg,

Lavoie, Supérieur de Buffalo, Poitras, Supérieur de Mattawan, Pelletier, Maître des Novices à Tewksbury, Burtin, délégué de la maison de Québec, Gigault de Tewksbury, Constantineau d'Ottawa, Petit de Plattsburg, Amyot, Marion, Féat, Emard et Lamothe de la maison Saint-Joseph. N'oublions pas non plus les FF. Chryseul, Directeur du Collège Canadien, et Priscillianus, Sous-directeur.

Le prêtre est à l'autel : — L'orgue résonne avec un entrain admirable. On chante l'*Asperges* et l'*Introït*. Puis le célébrant se dirige vers le fauteuil : le peuple s'assoit, et le *Kyrie* commence ! . . Dans l'exécution on remarque la netteté et la précision. Mlles M. A. Caisse et E. Bernard s'acquittent des *solî* avec l'art qu'on leur connaît. Au *Gloria*, on eut le plaisir d'entendre Mons. H. Duval comme soliste. Le reste a été chanté d'une manière qui fait honneur aux exécutants, au directeur, aux musiciens et à l'organiste. Et comme le disait un journal(*) dès le lendemain, "on aurait dit que tout le monde, pour la circonstance, s'était procuré une voix nouvelle et sonore." De fait, il y avait du nouveau et beaucoup.

L'évangile terminé, le célébrant va se placer au fauteuil : le peuple fait silence, et le R. P. Lecomte, après une courte prière au pied de l'autel, se dirige vers la chaire du haut de laquelle sa bouche éloquente nous délivra le sermon suivant.

*Le National.

SERMON DU R. P. LECOMTE, O. M. I.

A L'OCCASION DES NOCES D'OR RELIGIEUSES DU R. P. A. M. GARIN, O. M. I., SUPERIEUR DE LA MAISON SAINT-JOSEPH, LOWELL.

PERTRANSIT BENEFACIENDO. (Act. Apost. X. 38.) IL A PASSE
EN FAISANT LE BIEN.

MES FRERES :

Il y a soixante-dix ans un petit enfant naissait sur le sol de la belle France. Les parents et les amis qui entouraient son berceau se demandaient les uns aux autres comme autrefois les parents de Jean-Baptiste : “ *Quis putas puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera cet enfant ? ” La terre était dans la crainte et dans l'anxiété, mais le ciel tressaillait, à l'avance, d'allégresse et de bonheur, parce que l'Eternel avait des vues sur cette frêle créature. Porté sans retard à l'église, cet enfant reçut sur les fonts baptismaux les noms d'André et de Marie, double présage de l'amour qu'il porterait à Jésus, son divin Maître, et de l'affection toute filiale qu'il aurait pour Marie, sa mère du ciel. Issu d'une des meilleures familles françaises, le jeune André fut élevé dans les sentiments d'une vraie et solide piété. Il annonça de bonne heure par la pénétration de son intelligence, par la solidité de son jugement et par la richesse de son caractère ce qu'il devait être un jour. Dès ses jeunes années il fut placé au Collège. Affable et charitable dans tous ses procédés, il était aimé de ses condisciples et chéri de ses maîtres. C'est ainsi qu'il fit son cours d'études entouré de l'affection de tous ceux qui avaient quelques rapports avec lui.

Arrive enfin pour ce jeune homme le moment solennel où il s'agit de prendre une décision définitive.

Le monde se présente à lui avec tous ses charmes. La nature qui s'est montrée prodigue de ses dons à son égard lui laisse entrevoir un avenir brillant dans la société. D'un autre côté, une voix intérieure lui fait aussi entendre un langage bien éloquent. Elle lui répète combien il est beau de se consacrer à Dieu pour procurer sa gloire et travailler au salut des âmes. La lutte fut vive parfois, car n'allez pas croire, mes chers frères, que l'ennemi de tout bien ne tende fréquemment des pièges pour entraver la marche de la vocation. Que va donc faire

notre jeune novice ? Regardera-t-il en arrière ou persévèrera-t-il dans sa généreuse résolution ? Il ira de l'avant, car il se rappelle cette maxime de Notre Seigneur : " Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi." Il en fait son arme de défense ; puis, aidé bientôt par son Père du Ciel, il finit par remporter la victoire. Et le 1^{er} novembre 1842, le jeune André Marie Garin prononçait ses vœux perpétuels dans la chapelle de Notre-Dame de L'Osier, en France.

Cinquante années se sont écoulées depuis cette époque à jamais mémorable ! Cinquante années de sacrifices, cinquante années de mérites forment l'auréole glorieuse qui entoure aujourd'hui le front du héros de cette fête !

Bons et intelligents citoyens de Lowell, je vous félicite, en ce moment, du noble exemple que vous donnez à vos frères de la Grande République, en célébrant, avec tant de pompe et d'enthousiasme, le cinquantenaire d'Oblation religieuse de votre dévoué pasteur. Honneur à vous, honneur à tous ceux qui ont contribué, en quelque manière que ce soit, à rendre cette démonstration si imposante.

Quant à nous, Oblats de Marie Immaculée, nous sommes accourus des diverses parties du Canada et des États-Unis pour partager votre joie et donner en même temps une nouvelle preuve de notre estime à celui qui le mérite à tant de titres.

Révd P. Provincial - Il nous est agréable à tous de vous voir présider cette belle fête. L'affection et la confiance que vous avez toujours témoignées à celui qui fut durant de si longues années votre conseiller dévoué, réclamaient ici votre présence. Cependant, il n'est pas moins vrai de dire que cette exquise délicatesse de votre part nous est bien sensible. Aussi sommes-nous heureux de vous en exprimer publiquement notre profonde reconnaissance.

Appelé, ce matin, mes chers frères, à élever la voix devant vous, je suis heureux de le faire, parce que je sais, à l'avance, que mes paroles vont tomber sur des intelligences et sur des cœurs bien disposés. Cependant, avant de gravir les degrés de cette chaire, j'ai dû me demander quel serait le sujet que, de préférence, je traiterais devant vous. Les circonstances où je me trouve maintenant me répondent suffisamment ; et je crois entrer dans l'esprit de cette fête en soulevant devant vos yeux le voile qui, jusqu'à ce jour, a caché la belle carrière du R. P. Garin dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, d'abord com-

me missionnaire au Canada, ensuite comme pasteur aux États-Unis.

J'aime à croire qu'après avoir entendu le récit des œuvres multiples qu'il a accomplies, vous concluez de tout cœur, avec moi, que ce digne Oblat de Marie a passé sur la terre en faisant le bien : *Pertransiit benefaciendo!*

Mon Révérend Père.—Il est dit quelque part dans les Livres Saints qu'il y a un temps pour parler et un temps pour se taire. Il me semble que si le moment est jamais arrivé de rompre le silence, c'est bien aujourd'hui, dût votre humilité en souffrir beaucoup. Vous me permettrez donc de porter un regard en arrière afin de faire connaître à tous les œuvres que vous avez opérées durant le cours de votre longue carrière. Vos frères en religion en seront édifiés, et l'auditoire sympathique qui m'écoute ne vous en estimera que davantage.

I

Qu'a fait le religieux comme missionnaire au Canada? Nous l'avons vu : le jeune Oblat a prononcé ses vœux de religion. Dans le recueillement et la prière, il se prépare aux grandes œuvres qui l'attendent plus tard. Il puise dans l'étude de la théologie les connaissances nécessaires à la direction des âmes. Il arrive au Canada le 10 août 1844 et le 27 avril de l'année suivante il est ordonné prêtre par Mgr Bourget dans la paroisse de Longueuil vis-à-vis de Montréal. Désormais, il pourra monter à l'autel afin d'offrir au Dieu trois fois saint la victime pure et sans tache.

Voyons-le maintenant sur le premier théâtre de ses labeurs apostoliques.

L'Oblat a pour devise ces deux mots : *Evangelizare pauperibus* : évangéliser les pauvres. Voilà ce qui fait sa gloire, voilà ce à quoi il aspire sans cesse. Or, je vous le demande, qu'y a-t-il de plus déshérité des biens de la terre et des richesses du ciel que le malheureux enfant de la forêt? Qui donc ira à son secours? Qui donc ira verser sur son âme le baume des célestes consolations? C'est ce jeune Oblat comblé des dons du ciel et qui dédaignant une position plus brillante dira à son Supérieur, comme autrefois Isaïe à Dieu : *En ego, mitte me* : Me voici! "Je suis maintenant prêtre Oblat, envoyez-moi vers ces nations lointaines qui croupissent dans l'ignorance et la misère! Et plus j'aurai de sacrifices à m'imposer pour apprendre leur

langue et séjourner au milieu d'elles, plus j'aurai d'obstacles à surmonter pour atteindre mon but, plus aussi mon cœur sera satisfait."

Sa généreuse proposition est acceptée, et le Supérieur au nom de Dieu lui dit : Allez, vaillant soldat du Christ, allez, noble enfant de Marie Immaculée, vers ces tribus sauvages qui ignorent encore, après tant de siècles, l'avènement et la mort du Fils de Dieu ! . . . allez vers ces brebis dispersées de la maison d'Israël qui n'attendent que l'occasion favorable pour entrer au bercail céleste ! . . . Allez leur faire part des bienfaits immenses de notre sainte religion !

Le missionnaire entend ces mots : -il part ! Ni les dangers de l'Océan, ni les vagues agitées des lacs, ni l'intempérie des climats, ni la faim ni la soif, ni le souvenir d'un père et d'une mère tendrement aimés, ni l'éloignement de la patrie, rien en un mot ne peut l'arrêter dans sa course apostolique. Si vous lui demandez le mobile d'un tel dévouement il vous répondra avec Saint-Paul : *Caritas Christi urget nos !* La charité du Seigneur Jésus me presse, me stimule, me pousse en avant ! Je veux réaliser le souhait de mon Divin Maître et Modèle : "*Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ! Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux autre chose sinon qu'il s'allume et se répande dans tous les cœurs !*" Voilà toute l'explication de sa conduite. En doutez-vous ? Je vous le demande, la main sur la conscience et la sincérité sur les lèvres, quelle autre chose faut-il donc avoir en vue ? Cherche-t-il la santé ? Non, les fatigues de chaque jour l'épuisent et la ruinent. La fortune ? Moins encore, — pauvre lui-même il va évangéliser des malheureux qui vivent dans la plus grande indigence. Cherche-t-il la réputation ? Non assurément, car il vit oublié de tous au milieu de ces forêts sauvages ; et son dévouement n'est bien connu que de Dieu seul.

Que cherche-t-il donc ? Que cherche-t-il ! . . . Ah ! demandez-le au héros de cette fête, et comme tous ses devanciers dans ce ministère hérissé de difficultés il vous répondra : Je cherche des âmes créées à l'image de mon Dieu et rachetées par le sang de Jésus Christ ! Je viens dans trouver pour les rendre éternellement heureuses.

On nous parle souvent dans l'histoire de l'intrépidité de certains conquérants que leurs exploits ont rendus fameux. Sans doute, il en est qui sont allés bien loin. Ils ont fait couler

le sang de bien des braves, les larmes de bien des mères ! Et après tout qu'ont-ils conquis ? Une domination éphémère. Le prédicateur de l'Évangile avec la croix de Jésus-Christ sur la poitrine est allé plus loin que ces généraux avec leurs armées. Il n'a pas fait verser de larmes ni répandre de sang ; il a été lui-même LA SEULE VICTIME puisqu'il s'est sacrifié généreusement au salut de ses frères. Mais il a fait la plus belle conquête du monde : il a sauvé des âmes en grand nombre. Et si vous me demandez encore pourquoi cet Oblat de Marie Immaculée est allé plus loin avec sa croix que les conquérants avec leurs épées, je vous répondrai : C'est que la charité va plus loin que l'ambition, plus loin que l'amour de l'or et des conquêtes terrestres. Oui, poussé par l'amour du Dieu qui enflammait son cœur, ce jeune conquérant des âmes s'est élancé, la croix à la main, vers les plages lointaines de Témiscamingue, d'Abittibi, de Moose et d'Albany. Il a réalisé, autant qu'il est possible de le faire, la pensée du Fils de Dieu dont la venue en ce monde avait pour objet de rassembler les brebis dispersées pour n'en faire qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

N'est-il pas vrai, mon Révérend Père, que les sauvages de Témiscamingue, du lac Abittibi, de Moose et d'Albany, doivent à votre zèle et à vos démarches pénibles auprès d'eux, la connaissance de l'Évangile ? En vous présentant devant ces fières tribus, vous leur disiez : Je suis l'ambassadeur de Jésus-Christ, le dispensateur de ses mystères. J'ai tout quitté par amour pour vous : patrie, parents, amis. Je viens me dévouer à l'œuvre importante de votre salut éternel !

Comme Saint-Pierre au paralytique, vous leur disiez encore : Je n'ai ni or ni argent, je suis pauvre comme vous de tous les biens de ce monde. Mais j'ai quelque chose qui vaut mieux que tout cela : j'ai la foi en Jésus-Christ ! Au nom de Dieu, je viens l'implanter dans vos âmes afin que votre sort soit plus doux ici-bas, et votre bonheur plus grands dans l'éternité.

Et ces hommes, entraînés par l'onction de votre parole, gagnés par votre charité d'apôtre, vous ont écouté. Ils ont cru à vos enseignements. Ils ont compris qu'ils n'étaient dans cette vallée de larmes que pour connaître, aimer et servir Dieu, afin de pouvoir aller le posséder un jour dans le ciel. Peu à peu, vous les avez instruits des principales vérités de notre sainte religion, vous leur avez enseigné les beautés de la morale évangélique, vous leur avez parlé souvent de la puissance et de la

beauté de la Reine du Ciel. Vous leur avez montré à prier le Grand-Esprit en même temps que la Vierge Immaculée. Une fois instruits suffisamment vous les avez baptisés et communies de votre propre main ; puis, vous les avez mis en garde contre les dangers qui pourraient menacer leur foi. Enfin, vous les avez laissés comme vous les aviez faits : chrétiens fermes et fervents.

Oh ! qu'il est beau d'avoir pu arracher, à l'ignorance et à la corruption, des créatures aussi malheureuses pour en faire des enfants de Dieu, des frères de Jésus-Christ et des héritiers futurs du ciel. Voilà ce à quoi vous avez travaillé pendant plusieurs années en compagnie et avec l'aide de nos frères en religion. Plusieurs d'entre eux ont déjà reçu leur pleine récompense. Cette fête est, pour vous, le prélude d'une bien plus belle encore dans le ciel. Ici-bas, c'est la fête qui ne dure qu'un jour ; là-haut, ce sera la fête éternelle. Gloire à vous d'avoir ainsi passé au milieu de ces tribus sauvages en faisant le bien !
Pertransiit beneficiendo !

Gardons-nous, cependant, de penser que ce missionnaire ne fut pas soumis quelquefois à de rudes épreuves. Je me borne-
rai à citer un épisode de sa vie ; je le prends entre mille.

Vous souvient-il, mon Révd Père, de ces heures d'angoisses inexprimables passées sur un immense glaçon avec le regretté Père Durocher ? La nuit était sombre ; le ciel menaçant ! Vous étiez là emportés par le courant, exposés tous deux à une mort certaine. L'un et l'autre, vous vous étiez préparés par le bien-fait de l'absolution à paraître devant Dieu. Quel moment terrible ! Grand Dieu, qu'alliez-vous devenir !...

Bien loin de vos frères, privés de tout secours étranger, vous fîtes alors un vœu à la grande thaumaturge de l'Amérique, à la bonne Sainte-Anne ! Elle exauça vos prières : elle fut l'instrument dont Dieu se servit pour vous sauver du danger. Merci, ô bonne Sainte-Anne, mille fois merci d'avoir conservé au Canada un missionnaire infatigable dont le zèle ardent devait s'exercer plus tard sur la grande terre américaine.

Il me tarde d'ajouter que pendant son séjour au Canada, ce missionnaire Oblat n'a pas été uniquement employé aux missions sauvages ; il a pris, de plus, une large part dans le ministère de notre église Saint-Pierre, à Montréal. Entendre les confessions plusieurs jours de la semaine ; annoncer fréquemment la parole de Dieu ; quitter même assez souvent sa cellule

de religieux pour aller prêcher des retraites dans divers diocèses du Canada, telle a été son occupation dans les temps qui n'étaient pas consacrés aux enfants des bois.

Doué d'un port noble et majestueux, dégagé dans ses manières, parfait gentilhomme dans toute la force du mot, gesticulant avec la plus grande aisance, clair dans l'exposé de sa doctrine, maniant facilement l'arme de l'ironie en présence d'un adversaire indocile, possédant enfin, un timbre de voix d'une richesse peu commune, les fidèles aimaient à l'entendre du haut de la chaire dans laquelle il posait en maître *tanquam auctoritatem habens*. Aussi, les instructions étaient-elles goûtées par les populations. Elles produisaient un effet salutaire qui nous permet de dire encore ici : *Pertransiit benefaciendo il a passé en faisant le bien !*

II

Voilà, esquissé à grands traits, le rôle qu'a joué, dans la Province du Canada, celui dont nous célébrons en ce moment le cinquantenaire religieux. Il me reste maintenant à vous parler des œuvres nombreuses qu'il a accomplies comme pasteur dans la grande République des Etats-Unis, et en particulier dans les paroisses de Plattsburg et de Lowell.

Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous le dire avec la plus grande franchise : je me croirais en faute, et je manquerais certainement de justice envers plusieurs de mes frères en religion, si je n'ajoutais immédiatement que tous ceux qui ont vécu sous sa direction, soit à Plattsburg, soit à Lowell, l'ont généreusement secondé, dans toutes ses entreprises. Je dois me conformer au précepte de Notre-Seigneur, qui ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient. Je le fais d'autant plus volontiers que je sais en ce moment être l'interprète fidèle des volontés de celui qui nous réunit autour de sa personne.

Après ce court préliminaire, transportons-nous en esprit dans la charmante ville de Plattsburg. Cette jeune cité compte, parmi les nationalités diverses qui la forment, un nombre considérable de familles canadiennes, obligées pour la plupart, de gagner leur pain de tous les jours à la sueur de leur front. Le nouveau pasteur en arrivant dans cette localité, s'est dit comme autrefois Moïse : *Qui suis-je moi pour conduire les enfants d'Israël ?* Le Seigneur avait répondu : *Ne crains rien, je serai avec toi.* C'est également sur cette protection que compte l'homme de

Dieu. Il sent bien la pesanteur du fardeau mis sur ses épaules. Il sait qu'en imposant des droits le titre de pasteur impose aussi des obligations graves et permanentes. Il se met donc généreusement à l'œuvre : il travaille, il marche, il prie. Il nourrit avec soin le troupeau qui lui est confié de la parole de Dieu et de la grâce des sacrements. Il le dirige sûrement dans les voies du salut ; il supplie et conjure quand on se montre rebelle à ses enseignements. En un mot, il s'efforce de faire du bien à tous : *pertransiit benefaciendo*.

Cependant, il est une portion chérie du troupeau qui attire plus spécialement son attention : c'est celle qui a le moins d'expérience dans les combats de la vie, quoiqu'elle soit appelée à y jouer un grand rôle, puisque la jeunesse est l'avenir de la société.

Ayant été maintes fois témoin des admirables résultats obtenus par les religieuses au milieu des populations, il n'a plus qu'un objet en vue : celui d'avoir dans la paroisse ces pieuses éducatrices qu'il reconnaît comme des auxiliaires puissants pour opérer le bien. Il fait donc des démarches auprès de l'autorité compétente. Ses désirs sont exaucés. En peu de temps, il fait bâtir auprès de son église, un édifice spacieux pour y recevoir l'enfance ; et quelques jours après l'achèvement, les RR. Sœurs Grises de la ville d'Ottawa viennent en prendre possession. Ces femmes dévouées n'ont cessé, depuis ce temps, de travailler à l'éducation de la jeunesse confiée à leurs soins. Déjà, elles ont fait beaucoup de bien ; et je ne puis m'empêcher de penser que leur zèle ardent pour une cause aussi noble ne soit un des moyens les plus efficaces pour porter ces jeunes et tendres cœurs vers Dieu. Ici encore, nous devons le reconnaître, l'Oblat de Marie a passé en faisant le bien : *Pertransiit benefaciendo*.

Je suis heureux d'arriver enfin au dernier théâtre des travaux de notre pasteur.

Étant plus avancé en âge, ayant acquis une plus grande connaissance des hommes et des choses, se trouvant sur un champ plus vaste à exploiter, ce bon Religieux ne peut manquer de laisser à Lowell des traces de son passage.

En peu de mots, voyons ce qu'étaient les Canadiens de cette ville à son arrivée, et ce qu'ils sont maintenant.

Que possédaient-ils alors en fait d'établissements religieux ? Rien en propre. Pour remplir leurs devoirs de catholiques, ils

devaient compter sur la charité des prêtres et des fidèles avec qui ils vivaient. Profitons de la circonstance qui se présente, pour offrir, une fois de plus, nos remerciements à tous ceux qui les ont assistés dans cet état de détresse. Et ne manquons pas surtout de payer un large tribut de reconnaissance au digne Archevêque de ce diocèse, qui les a toujours suivis d'un œil paternel.

Nous avons une preuve éclatante de cette vive sollicitude de Monseigneur, à notre égard, dans la démarche qu'il fit auprès de notre Congrégation en 1868. A cette époque, il offrait aux Oblats de prendre soin de plus de 2000 Canadiens-français résidant à Lowell, et de desservir en outre ceux qui habitaient aux environs de la ville. En même temps il désirait que la Communauté le chargeât d'une église irlandaise où il voulait créer une nouvelle paroisse. Les propositions du zélé prélat étaient faites avec tant de bienveillance qu'il devenait presque impossible de ne pas les accepter. Cependant, avant de prendre des engagements définitifs, le R. P. Vanderberghe, alors Provincial au Canada, voulut s'assurer par lui-même, des dispositions des Canadiens en faveur de l'établissement projeté. Dans ce but il envoya, à Lowell, les RR. PP. Garin et Lagier pour leur donner les exercices d'une mission. Ceux-ci furent tellement satisfaits de la bonne volonté des Canadiens que, pendant cette retraite même, ils achetèrent au prix de \$11,500 dont \$3,850 furent payées en trois jours au moyen de dons volontaires, un temple protestant pouvant contenir environ 1000 personnes. Le 3 juin de la même année, le vénérable Archevêque de ce diocèse venait bénir la nouvelle église, et le service religieux y commençait dès ce jour.

Dans ce même mois de juin 1868 le R. P. Garin prenait également possession de la chapelle de Saint Jean à l'usage des Irlandais. Ce n'était qu'une construction provisoire en bois remplacée, aujourd'hui, par la belle et vaste église de l'Immaculée Conception, véritable monument religieux qui suffit à lui seul pour immortaliser la vie d'un homme. Disons-le hautement : cette vaillante population irlandaise du Belvidere ne s'épargne jamais quand il s'agit d'œuvres qui ont pour but de conserver sa foi ou d'exalter les gloires de sa religion.

En arrivant à Lowell le R. P. Garin ainsi que ses deux compagnons, les RR. PP. Guillard et Lebreton, furent logés, pendant quatre mois, à l'hôpital des Sœurs de S. Vincent de Paul.

C'est un devoir bien doux pour moi, de renouveler en cette circonstance, l'expression sincère d'une vive gratitude, envers ces dévouées religieuses, pour l'accueil bienveillant qu'elles ont fait aux premiers Oblats, ainsi que pour les soins délicats qu'elles leur ont prodigués.

Tels ont été nos premiers débuts à Lowell. Depuis ces temps déjà éloignés, l'église Saint Joseph a dû être agrandie à trois reprises différentes. Sans être un chef-d'œuvre au point de vue de l'architecture, elle peut être considérée avec raison comme un superbe vaisseau, répondant très bien aux besoins du culte.

Le flot de l'immigration canadienne s'étant toujours accru dans cette ville manufacturière, le besoin d'une nouvelle église se faisait vivement sentir. Sans se laisser abattre par les difficultés financières qui pourraient subvenir, le digne enfant de Marie Immaculée s'est de nouveau lancé dans l'arène s'appuyant toujours sur le secours d'en haut, et sur l'aide de ses vaillants auxiliaires. Un terrain a été acheté dans ce but. Les fondements d'une nouvelle église y ont été jetés, et voilà qu'aujourd'hui un vaste soubassement décoré avec goût, s'offre à l'œil du visiteur. Le passé nous est une preuve de l'avenir. Aussi je n'en doute pas : dans un avenir prochain nous verrons l'église Saint-Jean-Baptiste parée comme une reine au jour d'une grande fête, ne le céder en rien à sa sœur toujours aimée, l'église de l'Immaculée Conception.

Après la construction des églises, est venue la question des écoles catholiques paroissiales, question bien importante, surtout dans les États-Unis, où les enfants sont exposés à recevoir dans les écoles publiques, une éducation sans Dieu.

Depuis quelques années cette création s'imposait comme un besoin ; l'œuvre du pasteur n'eut pas été complète sans elle. Aussi bien que tout autre, il savait que Dieu et l'Église ont toujours porté à la jeunesse un vif intérêt. Notre Seigneur avait pour les enfants un amour tout particulier : il les rassemblait autour de lui, les comblait de caresses et les proposait, à raison de leur innocence et de leur simplicité, comme modèles de la vie chrétienne. L'Église a aussi montré pour l'enfance la plus tendre sollicitude. Dans sa liturgie, elle a des prières pour elle, dans ses enseignements elle s'adresse à elle d'une manière toute spéciale, dans ses espérances elle compte beaucoup sur cette joyeuse portion du troupeau. Rien d'étonnant à cela ;

car, de l'enfance dépend l'avenir ; et l'homme sera dans la vieillesse ce qu'il aura été dans sa jeunesse. Si l'on veut qu'un arbre soit droit et vigoureux, il faut le redresser quand il est jeune, plus tard ce sera impossible. Si l'on veut guérir une maladie, il faut s'y prendre dès le début ; car, quand un mal est devenu chronique, il se montre opiniâtre et rebelle à tous les efforts de l'art médical. Voilà ce qui a lieu au sein du monde matériel, voilà également ce qui arrive au sein du monde moral. On peut facilement redresser l'âme dans les premières années de la vie ; on ne le peut plus à un âge plus avancé, à moins donc d'un vrai miracle de la grâce. Tout dépend des commencements. Aussi, un profond philosophe, le comte de Maistre, a-t-il dit avec vérité : " Ce que l'on appelle l'homme moral est peut-être formé à dix ans, et s'il ne l'est pas à cet âge, ce sera toujours un grand malheur pour lui."

Notre pasteur, digne interprète des sentiments de Jésus-Christ et de son Eglise, a donc travaillé à créer des écoles catholiques dans sa paroisse aussitôt qu'il eût entrevu l'espoir de le faire.

L'entreprise était hardie ; mais, comptant sur Dieu et sur l'aide généreux de ses paroissiens, il s'est mis activement à l'œuvre : et, aujourd'hui, chacun de nous peut contempler avec admiration ces deux superbes édifices qui abritent sous leurs toits de nombreuses légions d'enfants des deux sexes. Certes, il n'est pas arrivé à cet heureux terme sans soucis et sans contrariétés. Mais ici comme ailleurs, le plus beau succès a couronné ses nobles efforts. *Pertransiit benefaciendo.*

Sachant de plus que l'avenir des écoles dépend du choix des professeurs, il s'est encore conduit en homme habile en appelant auprès de lui des maîtres et maîtresses parfaitement qualifiés sous tous les rapports, afin que ces vastes demeures devinssent des sanctuaires de science et de vertu, où les élèves pourraient puiser abondamment les vrais principes de la morale chrétienne.

Voilà ce qui vous explique en deux mots la présence au milieu de vous des bons Frères Maristes et des vertueuses Sœurs Grises.

Remerciez donc, en ce moment, le pasteur d'avoir agi sagement, et les éducateurs actuels de vos enfants d'avoir si bien répondu à l'appel qui leur a été fait. Oui, plus nous étudions la vie de notre héros, plus nous voyons que sa devise con-

stante semble avoir été : je veux passer en faisant le bien.
Pertransiit benefaciendo.

Je comprends qu'il faut me borner dans ce discours. Aussi, je ne finirais pas s'il me fallait entrer dans le détail de toutes les phases de sa vie.

Tout en élevant des temples nombreux au Dieu Créateur, tout en bâtissant de véritables palais pour y recevoir l'enfance, il était bien naturel que le pasteur pensât un peu à lui ainsi qu'à ses dignes coopérateurs dans le saint ministère. C'est ce qu'il a fait ces années dernières ; et le monastère spacieux qui domine le soubassement de l'église Saint-Jean-Baptiste en est la preuve la plus évidente. Vous le dirais-je ? Quand j'énumère toutes ces œuvres, il me semble que je suis sous l'illusion d'un beau rêve. Mais, grâce à Dieu, grâce à votre concours bienveillant, c'est bien une réalité. Le grain de sénévé, déposé ici il y a 25 ans, est devenu un grand arbre ; et ses branches immenses s'étendent partout dans cette ville afin de vous donner leur bienfaisante protection.

Bénissez Dieu de toutes ces grandes choses accomplies au milieu de vous et pour vous par l'entremise de celui que nous entourons en ce moment de nos sympathies et de notre reconnaissance.

Encore un mot et je termine.

L'Apôtre Saint-Paul disait à la fin de sa carrière : *Bonum certamen certavi* ; j'ai combattu le bon combat. J'ai travaillé uniquement pour Dieu, j'ai cherché à procurer sa gloire.

Ce vénérable Oblat de Marie Immaculée qui célèbre aujourd'hui ses noces d'or de profession religieuse, ne peut-il pas, jusqu'à un certain point, emprunter ce langage et faire entendre les mêmes accents ? Oui, vous le pourriez, mon Révérend Père, mais ce que vous n'osez dire en ce moment par modestie, les lacs et les rivières, les plaines et les vallées que vous avez parcourues en tous sens pour l'amour des sauvages—les pierres des églises que vous avez érigées à la gloire du Très Haut—les murs des écoles que vous avez construites,—les sanctuaires de nos maisons où vous avez fait entendre vos sages avis, — en un mot toutes les œuvres de votre vie, résultat inaltérable de votre dévouement à l'Eglise et à la Congrégation, ne cessent de le proclamer et de le répéter au vu et au su de tout le monde ; il a combattu le bon combat, il a travaillé avec ardeur à la gloire de Dieu, — il a passé en faisant le bien : *Pertransiit benefaciendo.*

• Ce que vous n'osez avouer par humilité, mais ce que tous proclament à l'envi depuis le petit enfant jusqu'au vieillard, c'est que vous avez fait fructifier abondamment les *cinq talents* que vous aviez reçus de Dieu,—c'est que, vous avez laissé partout où vous êtes allé, l'empreinte de votre passage : *Pertransiit benefaciendo!*

Vous avez semé des bénédictions : vous recueillez à l'heure présente une riche moisson !

Ainsi, pourquoi cette fête magnifique ? pourquoi cette parure inaccoutumée ? pourquoi cette musique si pleine d'harmonie, ces chants pleins d'enthousiasme ? pourquoi cette population toute entière sur le visage de laquelle rayonnent la joie et le bonheur ? pourquoi ces frères en religion accourus nombreux du Canada et des États-Unis ? . . . C'est pour publier tous ensemble, de mille voix et de mille manières différentes, à la face de toute une ville, que vous avez passé à Lowell en faisant un bien immense : *Pertransiit benefaciendo!*

Continuez, infatigable pasteur, à vivre encore de longues années au milieu de cette population qui vous est si justement attachée par les liens du cœur ! au milieu de vos frères qui vous disent avec l'accent le plus sincère : *Mane nobiscum* : demeurez avec nous *-ad multos annos*, oui, pendant de longues années encore ! . . .

C'est là le vœu le plus ardent que tous forment pour vous ! Ajoutez de nouvelles œuvres aux premières déjà si nombreuses ! Complétez celles que vous avez commencées ! Ornez de diamants plus étincelants encore la riche couronne que déjà les Anges ont commencé à vous tresser, afin que l'on puisse écrire, un jour, en lettres d'or, ces paroles de nos Saints Livres : *Pertransiit benefaciendo* : LE REVEREND PÈRE ANDRÉ MARIE GARIN, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE, A PASSÉ EN FAISANT LE BIEN.—Ainsi-soit-il.



Tel fut le sermon. En donnant les paroles de l'homme, je n'ai pu reproduire l'éloquence du prédicateur ; cela ne s'imprime pas sur le papier, mais dans le cœur seulement. Et ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre n'oublieront jamais avec quelle netteté dans l'accent, quelle émotion dans la voix, quelle grâce dans les gestes, quelle chaleur dans l'élocution il a été prononcé.

Le R. P. Lecomte est, comme on dit vulgairement, "un homme bien planté." La forte structure de sa charpente indique une constitution décidée à faire vieux os. Et je pense que c'est là un avantage précieux, même pour un prédicateur. On en dira ce que l'on voudra, mais il n'est pas moins vrai que, quand il y a de la force dans la poitrine, il y en a dans la voix, dans l'expression, dans l'éloquence. Or, c'est en plein ce qui fait l'orateur. Et c'est pourquoi le R. P. Lecomte a tellement su s'emparer de l'auditoire qu'il en aurait fait une machine d'applaudissements si la majesté du lieu saint ne s'y fut opposée.

Compris par tous, il a été écouté par tous avec une constante attention ; et plus d'une fois on a vu de nombreux mouchoirs passer sur des yeux qui pleuraient.

Les cœurs étaient gagnés. Une heure durant nous avons suivi l'orateur sacré dans les diverses scènes qu'il déroulait à nos yeux, sur la vie de notre héros. Les émotions qui naquirent étaient douces ! Il fallait les conserver... c'est ce que va faire l'harmonieuse musique qui s'élève.

Le *Credo* est entonné. Les instruments se mettent en branle : les artistes prennent leur place et le chant résonne. Il y a ensemble, énergie et vigueur ;—précieuses qualités dans une exécution que l'on désire rendre expressive.

Les *soli* ne le cèdent en rien au reste du morceau : c'est qu'ils étaient chantés par Mme Parent et Mlle Bernard ! Avec des voix comme celles-là on peut être certain du succès.

Le chant du *Credo* terminé, le Prêtre retourne à l'autel : puis, levant les mains vers le Seigneur il dit aux assistants : *Oremus*. Prions !

L'offertoire commence ! Au loin, à l'orgue, une voix connue exécute un *O Salutaris Hostia* de *Rossini* : c'est Mlle Ernestine Bernard. Elle sait mettre dans son chant quelque chose qui nous impressionne ! Nous l'écoutons religieusement.

Puis le *Sanctus* annonce que le Fils de Dieu va venir sur l'autel. Déjà le Prêtre a béni le pain et le vin... Il tient dans ses mains tremblantes l'hostie qu'il doit consacrer ! Un silence profond règne dans toute l'assistance... L'auguste mystère de l'Eucharistie va de nouveau faire courber nos fronts ! CECI EST MON CORPS, a dit le Prêtre : il se prosterne, prosternons-nous !... Adorons cette chair de Jésus-Christ que le fouet du Juif a déchirée en lambeaux... Adorons ce sang divin qui coule pour le salut des hommes ! *Ece Agnus Dei* ! Oui, c'est bien l'Agneau

de Dieu qui vient de s'immoler pour nous ! Chantez-le, Anges des cieux ! chantez-le sur vos lyres d'or !... Chantez-le, vous aussi, habitants de la terre, aux sons de vos plus mélodieux instruments.



Le sacrifice est consommé.

Le sous-diacre a replié le voile de pourpre sur les vases sacrés. Le célébrant achève les prières, puis vient se placer au milieu de l'autel qui semble disparaître alors sous les gerbes de lumières qui l'inondent.

Tout à fait au-dessus de l'autel brille un éblouissant 50 que forment des verres de couleurs délicatement agencés les uns avec les autres. Cette inscription, sans contredit la plus belle, attire tous les regards. Vue de loin, elle est d'un aspect féérique.

Mais voilà que du milieu du chœur un prêtre s'avance !... Nous le reconnaissons tous : c'est le R. P. Garin. Il tient dans sa main un rouleau de papier. A son côté, marche le R. P. Tortel faisant l'office de *Parrain* ; car, le baptême religieux, reçu il y a cinquante ans, doit se renouveler avec les mêmes cérémonies, et de plus grandes encore.

Le Célébrant, digne et plein d'une douce majesté, est tourné le front vers le peuple. Comme supérieur du Jubilaire, c'est à lui qu'il appartient de recevoir ses vœux.

Le R. P. Garin monte les degrés de l'autel et s'agenouille sur le dernier. Il déroule son papier, puis prenant un cierge dans la main droite, il prononce en latin et d'une voix vibrante les trois vœux par lesquels, cinquante ans auparavant, il s'était consacré à Dieu.

Voici la Traduction :

“Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en présence de
“la Très-Sainte Trinité, de la bienheureuse Vierge Marie, de
“tous les Anges et de tous les Saints, de tous mes Frères ici
“réunis et devant vous, mon révérend Père James McGrath,
“délégué par le Supérieur Général, et qui me tenez la place de
“Dieu.

“Moi, André Marie Garin, promets à Dieu et fais vœu de
“pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelle ; je jure et
“fais pareillement vœu de persévérer jusqu'à la mort dans le

“ saint Institut et la Société des Missionnaires Oblats de la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie. Ainsi Dieu me soit en aide. Ainsi soit-il.”

Oui, Père bien-aimé, que Dieu vous soit en aide dans les œuvres grandioses qui vous restent à accomplir avant d’aller recevoir au Paradis la récompense éternelle ! Cinquante années d’apostolat sont passées sur votre tête sans la courber ! Pourtant, elles sont pesantes parce qu’elles sont bien remplies. Mais l’Ange du Seigneur qui, dès votre berceau, a pris soin de votre existence, saura vous aider de sa force jusqu’au moment où l’Éternel, désireux de vous posséder au Paradis, dira à votre âme ivre de bonheur : Viens maintenant, viens sur mon cœur t’y reposer éternellement ! . . .

Vous l’avez entendu, témoins de cette grande fête ! Votre père vénéré vient de renouveler la consécration de sa personne et de ses biens au Dieu que vous adorez, à l’Église que vous aimez et à votre âme que vous voulez sauver ! Il a pris sa croix dans les mains, cette croix qu’en 1842 on plaçait sur sa poitrine en lui enjoignant d’aller l’arborer sur des plages inconnues.

Depuis ce temps, l’apôtre a fait du chemin : il a bravé des tempêtes et des périls nombreux. La faim, la soif, l’insomnie, les défaillances de l’âme tour à tour sont venues l’attaquer de leurs dards. Mais la croix de Jésus-Christ était là pour le défendre ; et c’est cette croix que nous tous, Oblats, allons presser sur nos lèvres.

Par ordre d’ancienneté, les Pères s’avancent gravement, les uns à la suite des autres, jusqu’au pied de l’autel. Ils s’agenouillent, se relèvent, s’agenouillent encore, et déposent un baiser plein d’amour sur les pieds sacrés de Jésus-Christ étendu sur la croix d’oblation de notre vénérable Jubilaire.

Les spectateurs édifiés regardent avec intérêt la cérémonie qui a lieu. Aucun bruit ne se fait entendre, aucun chant ne retentit ! C’est un silence éloquent, mystérieux ! . . .

Tout à coup, une voix entonne l’hymne d’action de grâces : *Te Deum laudamus* ! . . . Les Pères, debout et tournés vers l’autel, se répondent alternativement les strophes du cantique sacré. Ils le font avec âme. L’orgue y mêle ses puissants accords, et le peuple est doucement saisi par les plus salutaires impressions !

Après le chant de l’orémus, les porte-flambeau, les servants et les ministres sacrés font une dernière génuflexion, puis se

dirigent vers la sacristie, suivis du Célébrant qui ferme la marche. Le clergé, à son tour, forme ses rangs, et deux à deux, les Pères rejoignent à la Sacristie les officiants du jour.

Pendant ce temps, l'orchestre exécute une brillante musique, et la foule se disperse avec la satisfaction d'avoir assisté à la messe la plus belle qui se soit jamais célébrée à l'église Saint-Joseph.



UN DINER DE FAMILLE

Midi et demi venait de sonner.

Nous nous trouvions tous réunis au Presbytère dans la salle de récréation. Les Pères de la Maison, les PP. étrangers, ceux de nos autres églises de Lowell étaient à causer, les uns assis, les autres debout, de tout ce qui venait de se passer à l'église. Ni plus ni moins, on avait été émerveillé. L'un parlait de la foule extraordinaire groupée dans l'enceinte sacrée,—un autre, des superbes décorations de l'église. Celui-ci vantait l'exécution intelligente des diverses cérémonies de la rubrique,—celui-là ne tarissait pas d'éloges sur la beauté de la musique et du chant.

Bon nombre allaient serrer la main du R. P. Forget en le félicitant d'avoir su donner à l'église et au maître-autel surtout un pareil air de grandeur et de richesse. Car, vaut autant le dire tout de suite, c'est lui qui eut la haute main sur toutes les beautés qu'on ne se lassait d'admirer. Notons en passant qu'il eut le concours intelligent de Mlle Mathilda Lussier, sans oublier le dévoué *bedeau*, M. Albert. Tous ont travaillé avec zèle et succès. On eut dit des décorateurs de profession.

“ Savez-vous, disait quelqu'un, que je ne m'attendais nullement à voir une si belle fête ? ” Comment donc, mon ami, reprit un autre, pour qui nous prenez-vous ? ... Lowell est rarement le témoin de cérémonies semblables,—mais, quand il faut les faire, quoi ... on se pousse ! on sort tout ce qu'on a : fleurs, légumes, lumières, drapeaux, oh oui ... même nos chemises blanches ... si l'on en possède ! ...

Vous avez déjà vu des hommes à cheval, n'est-ce pas ? eh bien, vous allez en voir d'autres cet après-midi, mais des beaux par exemple.

En attendant, suivons les autres au réfectoire.

Dans sa sagesse, le bon Dieu a décrété qu'il y aurait trois repas par jour. Bon gré mal gré, il faut bien s'y soumettre ! Aujourd'hui, il est vrai, ce n'est qu'un dîner de famille : sans

apparat par conséquent. N'importe, il est toujours bon d'y paraître.

Mais, sans mentir, la famille a bien augmenté d'une demi-douzaine au moins : ce sont des frères nouveaux, - tant mieux ! il y aura plus d'entrain !...

Par droit de dignité, l'honneur de la présidence revient au R. P. McGrath, Provincial. Il a à sa droite le R. P. Lefebvre, Provincial du Canada ; à sa gauche le R. P. Tortel, procureur Provincial.

Le R. P. Garin est assis en face de son Provincial. Du côté droit se tient le R. P. McGuckin, Recteur de l'Université d'Ottawa, tandis qu'à sa gauche siège le R. P. Guillard, supérieur de l'église du Sacré-Cœur. Les autres convives sont placés d'après l'ordre de leur oblation, de sorte qu'il ne reste qu'un petit coin bien pointu pour votre humble serviteur. C'est égal ! ça ne m'empêche pas de... faire de la besogne.

Vers le milieu du repas, le R. P. McGrath se lève, on écoute !

En quelques paroles bien appropriées, il loue l'affection constante du R. P. Garin envers la Congrégation. "Cinquante ans, dit-il, qu'il est Oblat, et jamais il n'a songé à faire volte-face. Ceci est digne d'attention et de méditation. Les Pères de cette maison l'ont compris, comme on peut le voir par le trouble qu'ils se sont donné, et par le dévouement qu'ils ont mis dans l'organisation de cette fête. A eux en revient l'honneur. Oui, mes chers Pères, vous avez su apprécier votre digne Supérieur : ce que nous avons vu ce matin le prouve amplement. (Applaudissements).

"Comme vous le voyez, nous avons aujourd'hui l'honneur et la joie de posséder à nos côtés l'aimable Provincial du Canada : le R. P. Lefebvre. Je ne voudrais pas vous priver de l'avantage d'entendre sa parole chaleureuse dans cette circonstance. Je l'invite donc à nous dire quelques mots." (Très-bien, très-bien !)

Le R. P. Lefebvre se lève alors au bruit de vifs applaudissements. Il s'exprime à peu près en ces termes :

"Je remercie beaucoup le R. P. McGrath de la bonne invitation qu'il vient de me faire.

"De tout cœur, je donnerai mon tribut d'éloges au vieillard septuagénaire aujourd'hui l'objet des touchantes cérémonies qui se sont passées sous nos yeux depuis ce matin.

“ Il y a dans une congrégation des jours de deuil et des jours de joie.

“ Notre famille religieuse vient de traverser une épreuve bien cruelle ! La Mort a appesanti sa main glacée sur un chef, que, depuis plus de trente ans, nous aimions et respections : LE TRES REVEREND PERE JOSEPH FABRE, SUPERIEUR GENERAL.

“ Tous, nous savons de quelle sollicitude il entourait cette Congrégation que la Providence lui avait confiée. Il vivait pour elle et pour nous tous ! . . . Et, c'est à travers les sanglots que nous avons lu la fatale missive qui nous apprenait le triste dénouement de sa douloureuse maladie ! Laissons-le reposer en paix ! . . . Sa carrière a été longue et bien fournie. Il est mort comme meurent les Saints, dans le baiser du Seigneur.” (Applaudissements). “ Mais il y a aussi des jours de joie.

“ Au mois de décembre, l'année dernière, Montréal fêtait, lui aussi, un *cinquantenaire* : celui de l'arrivée des Oblats en Canada ! Ceux qui ont eu l'avantage de prendre part à ces fêtes ont pu voir combien les choses se sont faites magnifiquement. On fêtait les Oblats, - mais on fêtait également la religion catholique, la religion de Jésus-Christ, celle pour qui les Oblats vivent et meurent.” (Applaudissements).

“ A cette occasion, nous avions la joie d'embrasser plusieurs de nos frères des États-Unis, comme eux, en ce moment, embrassent leurs frères du Canada. C'était pour ces derniers un jour de grande allégresse, et pour la Congrégation toute entière, un jour de gloire. (Applaudissements).

“ Le 6 novembre 1892 est également un jour de bonheur. La joie est plus intime : car la fête porte directement sur un des nôtres : le REVD PERE GARIN, supérieur de cette maison.” (Appl.) “ Dieu seul sait combien il a mérité de l'Eglise et de la religion dans les divers travaux auxquels il a été immiscé. Et le R. P. Prédicateur de ce matin a su faire ressortir, avec une éloquence magistrale, les talents et les qualités qui ont valu à notre vénérable JUBILAIRE la gloire dont il est l'objet en ce beau jour. De tout cœur, j'approuve ce que le bon Père Lecomte a dit ; et je n'ai pu m'empêcher au sortir du Sanctuaire de lui donner l'accolade fraternelle en signe de parfaite adhésion.” (Appl.)

“ A Paris, on se réjouira en apprenant les grandioses fêtes de Lowell : et ce sera une consolation dans leur rude épreuve.

“ On ne peut le nier : tout a réussi à merveille dans l'organisation et le déploiement de cette fête, Il y avait de l'accord et de l'union, il n'y avait *qu'un cœur et qu'une âme* ! Les éléments divers de la Congrégation n'en formaient qu'un : il n'y avait ni Irlandais, ni Français, ni Canadiens, mais seulement des Oblats.” (Vifs appl.)

Ce discours improvisé fut un succès. Nous l'avons applaudi à outrance, comme nous applaudissons maintenant le R. P. McGrath qui, par des tournures d'expressions d'une finesse exquise, annonce le R. P. Tortel.

Ce dernier se lève.

“ Dans la cérémonie du renouvellement des vœux, dit-il, j'avais l'honneur d'être *Parrain* du R. P. Supérieur ! c'était une fête pour moi.

“ Or dans les vieilles coutumes de son pays, le Dauphiné, il n'y a ni mariage, ni baptême, ni fête d'aucune sorte sans que l'on présente aux invités des plats de dragées. Je vais donc servir à notre JUBILAIRE des dragées de ma façon.”

Il ouvre alors un magnifique album et fait la lecture de la poésie suivante :

DERNIERES DRAGEES DU PARRAIN DE NOTRE JUBILAIRE

Les cœurs, les fleurs et l'or à notre Jubilaire ;
Grand Dieu ! Que devient-il sous ce poids écrasant ?
Admiron's l'attention et le souci d'un frère
Qui veul sauver Numéro Cent. (*)

Au berceau donc il vient déposer son armure,
Aviver plus d'un trait que lui tout seul connaît ;
Il nous sied d'arriver à la vérité pure
Qui fait l'esprit et le cœur net.

Pauvre de Jésus-Christ, l'or à ses mains foisonne ;
O mon Dieu ! dit quelqu'un : c'est par trop de bonheur !
Le missionnaire Oblat se souvient et se donne
Aux œuvres, mais garde son cœur.

En scrutant le secret de ce profond mystère
Que présente à nos yeux l'Oblat de cinquante ans ;
Vous et moi nous disions : Où donc est la lumière
Dont se revêt Numéro Cent ?

*Le poète fait allusion au numéro que porte le R. P. Garin dans la Congrégation. Il y est entré le CENTIÈME.

Chers amis, permettez qu'un écloppé vous dise :
 La voie où franchement marche l'Apôtre Oblat
 N'est autre que le mot qui fait notre devise,
 Pauvre de Jésus ! tout est là.

Nos Pères vénérés, tous anciens à la tâche
 N'ont su que s'isoler du désir personnel ;
 N'est-ce pas le secret qui vraiment se détache
 De ce jubilé solennel ?

Le vivre et le couvert semble ici-bas tout l'homme ;
 Qui plus que notre Père a sondé ce secret :
 Mais aussi vous savez qu'à Lowell on le nomme
 Sur tous ces points sage et discret.

Coiffé, nourri, chaussé, tout est à l'aventure ;
 L'Apôtre indifférent sait à peine y penser ;
 Coton, mérinos, soie et vieux manteau de lûre ;
 Missionnaire à le voir passer.

O mon Père, avec vous bénissons cette fête
 De la simplicité pour goûts et pour désirs ;
 De cet enseignement vous nous donnez le faite ;
 Jouissez de vos saints loisirs.

L. J. C. et M. I.

Cette lecture fut couverte d'applaudissements. C'était à juste titre. Qui aurait dit en effet que ce bon vieillard fut poète ! Rien dans son extérieur modeste ne l'indique ; mais, quand on possède un cœur pur et une âme élevée, on sait toujours trouver de nobles accents pour chanter la religion ou la vertu. C'est ce qu'a fait le poète improvisé. Bravo !

Un autre disciple des Muses va maintenant nous faire entendre les accords de sa lyre. Cette fois, c'est un jeune—plein d'ardeur et de feu. Vous ne le connaissez pas ? Ecoutez le R. P. McGrath :

"Si la France, dit-il, a eu ses Racine et ses Boileau, l'Angleterre ses Shakespeare, l'Amérique a eu aussi ses Longfellow. "Je vais donc vous procurer l'avantage d'entendre le R. P. "Dacey."

Les bravos nombreux qui accueillent ces paroles font voir que le jeune poète est le bienvenu. Et c'est avec une grande attention que nous écoutons l'harmonieuse poésie suivante, écrite dans la belle langue des Fils d'Albion :

JUBILEE OF NOVEMBER, 1892.

At a lowly altar kneeling, just fifty years ago,
His soul within him burning, his heart with love aglow,
Knelt the humble Oblate Novice, and to Jesus vowed his life
Through Mary's aid, to serve his Lord, and battle in the strife.

Now gone are all affections, for country, home and friends,
Now waits the good young Oblate his father's word which sends
Him far across the water, to America's far shore.
Full well he knows that dear old France will be his home no more.

"*Quam speciosi pedes*" yes, beautiful indeed,
The way pursued by this young man to those who sat in need
Of knowing that there is a God, and He alone is Love,
Of learning of that happy home, prepared for them above.

And so, twelve long weary years, he labors hard, and well,
Among the poor tribes of the wood Ah, Brothers, who can tell,
In fitting words, the noble deeds, the sacrifice, the pain
Of Mary's Oblate, when he strove for God these souls to gain!

"My poor are with you always" the Master once had said,
And Jesus, poor and lowly, with no place to lay his head,
Had shown the royal road way, the Missioner must take,
Whose like work was, souls to redeem for the Great Master's sake.

But other sheep of Israel's house, were yet, not in the fold,
And to these poor benighted ones, must blessings come untold.
And fourteen summers labors he, not in the forest grand,
But midst the noise of cities large, in our own dear fatherland.

And all this time he ne'er forgot, that Mary's child was he,
And ne'er forgot she guided him, wherever he might be.
This thought, it was, that pressed him on for Christ to gain,
It mattered not, what e'er the cost, the weariness, the pain.

In weariness, his strength, his cross, his hope, an immortal crown!
That one day, it would be his lot, to wear when all was won.
The thought that ever urged him on, in life to persevere,
Was the joyful one, that prayers for him arose from Brothers dear.

We need not dwell upon the work in which he took a part,
'Tis written, not in stone alone, but in his people's heart.
Church, Convent, School, all, all arose by dint of mighty task.
What nobler monument, O say, can any mortal ask?

Before God's altar, kneeling, this morn at rise of sun,
 An old man, Child of Mary, heard his angel say : "Well done !"
 Thy fifty years are now all changed to jewels rich, and bright,
 To decorate thy crown above, in thy blessed home of light.

And now, dear Father, hear our wish, our prayers to God for thee:
 May many happy years be thine before eternity,
 May Sorrow never lay her hand upon thy snow-crowned brow,
 May all the happiness be thine, that Heaven can allow.

Ces quelques strophes lues avec âme ont été admirablement bien goûtées. C'était le meilleur dessert qui ait jamais été servi à la fin d'un dîner. Si vous l'avez dégusté en entier, amis lecteurs, vous avez pu en savourer la douceur, l'élégance et la candeur : qualités que l'on retrouve dans l'auteur lui-même ; or, le style, c'est l'homme !

Gais et contents, nous n'avions plus qu'à faire nos préparatifs pour la grande procession.



PROCESSION

Si nous vivions au temps des vieux poètes de la Grèce et de Rome, je me permettrais de faire une énergique invocation aux génies de la littérature, afin, de pouvoir décrire dignement le grandiose spectacle dont Lowell va être le témoin. Mais, comme je suis inconnu aux Muses, je risquerais peut-être de ne pas être écouté. Je me confierai donc à mon souvenir en tâchant de relater de mon mieux, à peu près, tout ce qui s'est passé.



A peu de distance du Presbytère s'étend une vaste plaine qu'entourent les rues *Clark, Common, Cross et Fletcher* : on l'appelle, la *Commune d'* . Des allées nombreuses la traversent en lignes régulières de manière à offrir au promeneur un trajet rapide et facile. Ça et là, des arbres au riche feuillage projettent une ombre pleine de fraîcheur sur une pelouse toujours verdoyante. Et, dans la belle saison, alors que le soleil commence à décliner vers son couchant, une foule nombreuse vient respirer à pleins poumons l'air frais et pur qu'apporte la brise du soir.

C'est là, dans ce jardin embaumé, que sont réunies les cavalcades destinées à servir d'escorte aux diverses sociétés qui figureront tout à l'heure dans la grande parade.

Déjà une masse compacte envahit les rues *Merrimark, Cabot, Salem et Common*. Il y a du monde dans les portes, dans les châssis, sur les balcons, sur les toits. Une musique bruyante retentit sur plusieurs points à la fois. Les chevaux piaffent impatiemment ; ils frémissent sous la main qui les retient.

Tout à coup, un cavalier, vêtu d'un uniforme brodé d'or, passe à travers les rangs au galop de son cheval : c'est le Commissaire-ordonnateur en chef, M. Charles Laflamme. Il s'assure par lui-même que tout est prêt,—puis levant son épée dont

l'acier brille au soleil, il donne d'une voix pénétrante le signal du départ.

Aussitôt, la cavalcade tout entière s'ébranle. A des points déterminés, des divisions se forment afin de pouvoir s'adjoindre à la société qu'elles doivent escorter.

A nos yeux, brille d'abord l'Etat-Major composé de cinquante cavaliers tous couverts d'un magnifique uniforme qu'embellit encore l'écharpe aux trois couleurs.

M. Charles Laflamme en est le Commissaire-ordonnateur en chef. Son coursier est richement harnaché... Il a sous son ordre immédiat, M. Jos. Dextra, chef d'Etat-Major.

Les aides à cheval sont—W. L. Sylvestre, P. J. Bélanger, J. W. Goulet, Omer Goulet, D. Melville, Stephen Rochette, C. L. Ouimet, Chs. Landry, F. E. Desautels, P. Jacob, Jos. Marin, J. E. Venne, E. H. Duprez, J. O. Lepage, B. Brodeur, L. E. Laliberté, Elzéar Choquette, Marcille Roussel, Joseph Roy, Pierre Grégoire, R. Lussier, Napoléon Denault, Fred L. Chaput, Joseph L. Lamoureux et plusieurs autres dont les noms n'ont pu m'être transmis.

Cet Etat-Major offrait un coup d'œil d'une beauté exceptionnelle. On ne pouvait se lasser de le contempler.

Les cavaliers, fièrement assis sur leurs superbes montures, nous rappelaient ces héros des temps antiques dont la vie ne s'écoulait qu'à chercher la gloire et les combats.

Il en était de même pour ceux de la *1^{ère} Division* dont le Commissaire-ordonnateur était M. Frédéric Bousquet et son Assistant, M. Jos. Audette.

Cette *1^{ère} Division* suivait l'Etat-Major.

Elle comprenait, en premier lieu, les membres de l'Association Catholique lesquels s'étaient fait un devoir de figurer au grand complet. Habillés de leur splendide uniforme qui porte : costume noir, chapeau de soie, bouquet à la boutonnière, insigne rouge avec glands d'or, tous avaient une apparence qui en imposait.

Le détachement à cheval composé des MM. F. Bousquet, Jos. Audette, Jos. Choquette et Gédéon Levasseur, paraissait avec dignité :—et les yeux des spectateurs s'attachaient avec plaisir sur lui.

De riches carrosses portaient les officiers de cette société dont les Commissaires-ordonnateurs se nommaient : Horatio Dorion et L. J. Côté.

Une voiture spéciale portait MM. Georges Dion, président, et Thomas Caron, vice-président, en compagnie desquels se trouvait le R. P. Fournier, Supérieur de Plattsburg, spécialement invité par eux.

En tête marchait la *Fanfare* de l'Association.

Les musiciens qui la composent ont donné, ce jour-là, une nouvelle preuve de leur talent. Et Mons. Mirault peut, sans forfanterie, se vanter d'avoir réussi pleinement à élever ce corps de musique sur un pied qui lui fait honneur. Le tout, grâce à sa direction toujours sûre.

En second lieu venait une délégation de la Société de Tempérance.

Puis la Corporation Saint-André au grand complet avec uniforme et insignes.

MM. Plante et Séverin Hébert en étaient les Commissaires-Ordonnateurs.

Des voitures magnifiques portaient les officiers et cette bannière incomparable que nous ne pouvons voir sans laisser échapper un cri d'admiration.

L'*Union Brass Band* accompagne cette bannière au son de ses doux accords.

En troisième lieu venait une société dont les membres ne dépassaient pas quinze printemps. On l'appelle l'Ange Gardien. Cinq cents membres sont sur pied. Leur costume consiste en une casquette bleue ornée d'un cordon d'or et d'un demi-anneau de même métal entre lequel on lit les lettres A. G.

A sa tête, une voiture richement ornée de coussins, de pavillons et de verdure, contient quatre petits enfants, les plus beaux que l'on connaisse, représentant l'Ange Gardien. Deux portent des vêtements couleur de rose, et deux sont habillés en couleur verte. Mais tous quatre sont ornés d'ailes légères qui les font ressembler à de vrais Anges du Paradis.

Ils soutiennent dans leurs petites mains une magnifique corbeille de fleurs.

Cinq *Anges Gardiens* à cheval font une escorte d'honneur aux petits de la voiture. Ce sont les jeunes Ed. Landry, Arthur Joly, Charles Laflamme, fils, Arthur Robert et M. Renaud. Leur costume est brillant : culotte blanche, manteau bleu, cuirasse de cuivre, chapeau noir surmonté d'un splendide panache.

Cette jeune société a été l'objet de vifs applaudissements sur tout le parcours de la procession.

MM. Jos. Toupin, président, et Laurent Souci, 1er vice-président, suivaient dans une voiture traînée par deux chevaux richement harnachés.

Après eux venaient les carrosses renfermant les RR. PP. invités à la fête. Nommons-les :

R. P. James McGrath, Provincial des Etats-Unis ; le R. P. Jos. Lefebvre, Provincial du Canada ; le R. P. ANDRE MARIE GARIN, JUBILAIRE ; le R. P. McGuckin, Recteur de l'Université d'Ottawa ; R. P. Jos. Jodoin, Supérieur de la maison de Montréal ; R. P. Urgel Poitras, Supérieur de Mattawan ; R. P. Victor Burtin, délégué de la maison de Québec ; R. P. Paillier, curé de l'église Saint-Joseph à Ottawa ; R. P. Lecomte, de la maison de Montréal ; R. P. Lavoie, Supérieur de Buffalo ; R. P. Petit, de la maison de Plattsburg ; R. P. Joyce, Supérieur de l'Immaculée Conception ; R. P. Guillard, Supérieur du Sacré-Cœur ; R. P. Pelletier, Maître des Novices à Tewksbury ; R. P. Tortel, RR. PP. Dacey, Burns, Gigault, Emery, Quinn, Dazé, Amyot, Marion, Forget, Féat, Lamothe, et le R. P. Honoré Constantineau, de l'Université d'Ottawa.

La brillante Garde Salaberry, sous le commandement de M. Camille Roussin, sert d'escorte d'honneur.

Comme toujours, cette Garde s'est attiré l'admiration de la foule.

Montés sur des chevaux robustes, les cavaliers caracolaient élégamment autour des voitures des RR. PP. sans toutefois perdre leurs rangs ou leur contenance. Les rênes aux franges d'or ondulaient avec grâce sur le cou des nobles bêtes que le spectacle d'une telle parade semblait animer d'un feu guerrier. Partout, cette Garde, à l'uniforme vraiment royal, a soulevé les applaudissements de la multitude.

Suivait l'Union Saint Joseph.

Cette belle société figurait honorablement dans les rangs de la procession. Elle présentait aux regards une tenue imposante et une marche régulière. Jamais, disait-on, jamais les membres ne sont sortis en aussi grand nombre.

Honneur à eux ! Honneur à ses commissaires-ordonnateurs, MM. Lebleu et Edouard Charoux.

Saluons aussi les officiers et la bannière qui, venant en dernier lieu, nous permettent de reposer agréablement nos yeux sur les carrosses qui les emportent.

Telle fut la 1ère division.

Ceux qui l'ont vue, et tous l'ont vue, n'auront peut-être jamais plus beau spectacle à contempler.

2^E DIVISION. -- Le premier cavalier qui apparaisse à nos regards, est M. William A. Parthenais. L'épée qu'il porte, haute et fière, indique qu'il est revêtu d'une dignité, d'une fonction : en effet, c'est le commissaire-ordonnateur.

A ses côtés chevauchent MM. M. Desrosiers et G. Landry de l'Etat-Major.

Les aides à cheval se nomment : MM. Henri Landry, Edouard Gagné, Louis Bérubé, Ludovic Bisson, H. Caron et Frank Bérubé. Ils portent pour costume : habit noir, insigne et chapeau de soie.

Sans être aussi nombreux que l'Etat-Major de la 1^{ère} Division, il n'en est pas moins remarquable de bonne tenue et de dignité.

La *Lowell Brass Band* vient ensuite. Elie précède une société qui nous tient au cœur à tous : la Saint-Jean-Baptiste ! Ce n'est pas elle qui restera en arrière lorsqu'il s'agira de faire preuve de religion ou de patriotisme. Aujourd'hui nous fêtons un homme, un RELIGIEUX ! l'honneur en rejaillit donc sur la religion, dont il est le ministre fidèle, et pour laquelle il vient de dépenser CINQUANTE ANS de sa vie. Aussi la Saint-Jean-Baptiste a-t-elle parfaitement compris le rôle qu'elle avait à jouer dans cette circonstance. Il lui fallait paraître au grand jour comme les autres, et même mieux que les autres. Elle n'a n'a pas été au-dessous de sa tâche. A l'heure dite, au moment voulu, les membres étaient à leur poste : on les comptait par centaines.

Cette masse d'hommes bien alignés paraissait sous les ordres de MM. James St-Hilaire et Israël Marchand, commissaires-ordonnateurs.

M. Jos. Desrosiers ouvrait la marche.

Les bannières avaient été placées dans des voitures qui portaient en même temps certains officiers.

Puis venait le carrosse d'honneur, c'est-à-dire, celui où figuraient le président, M. J. W. Alexander, le 1^{er} vice-président, M. Boisvert, et le 2^e vice-président, M. Desrochers.

Au milieu d'eux était assis le chapelain de la société, le R. P. J. H. Emard.

Ce carrosse fermait les rangs de cette immense procession qui n'avait pas encore eu sa semblable dans la ville de Lowell.

Ainsi disposées et chacune dans le poste fixé par le Commissaire-ordonnateur en chef, M. Charles Laflamme, ces diverses sociétés s'ébranlent au son d'une musique éclatante, et viennent faire halte devant la majestueuse façade du Collège Canadien. Deux cents enfants sont là dans l'attente du héros de la fête, le R. P. GARIN. A sa vue ils entonnent aussitôt une hymne de louanges commençant par ces mots : *Que sur nos fronts, Enfants la gaieté brille*, suivi du morceau *L'Ami de la Jeunesse*.

Un jeune élève, M. Wilfred Caisse, s'avance alors pour faire la lecture de la belle petite adresse suivante, pendant qu'à ses côtés se tient un autre jeune élève, M. Victor Choquette, avec un magnifique bouquet dans sa main.

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN, PRETRE, O. M. I.
SUPERIEUR

REVEREND PERE,

Pendant que dans toute la paroisse s'élève comme un concert de louanges et d'actions de grâces en votre honneur, il nous est doux, à nous, portion choisie et chérie de votre troupeau, de vous témoigner notre part de reconnaissance et d'amour.

A l'exemple du Divin Maître, maintes fois nous l'avons expérimenté, vous chérissez avec tendresse les petits enfants. Cette année, vous avez mis le comble à vos bontés.

En effet, animé d'un zèle que cinquante ans de luttes et de travaux apostoliques n'ont pu ralentir, vous avez élevé, au prix de grands sacrifices, un superbe monument qui fera à jamais votre gloire et l'objet de notre légitime fierté.

Dans ce sanctuaire de la science, notre vertu et notre innocence sont en sûreté. Chaque jour, en même temps que nous ormons notre esprit de toutes les connaissances utiles, nous y puisons abondamment la céleste ambrosie qui doit nous grandir pour la vie éternelle.

Oh ! oui, Vénéré Père, nous reconnaissons cet immense bienfait, et soyez assuré que c'est notre cœur qui parle en ce moment.

D'autres, peut-être, sauront mieux que nous apprécier votre zèle, votre dévouement, votre abnégation, mais nul ne vous portera plus de tendre affection que nous.

Veuillez agréer, ô bon Père, ces modestes fleurs; et puisse le

parfum qui s'en exhale vous dire le pur amour et la sincère reconnaissance que vous témoignent et vous témoigneront toujours

Vos Protégés,

LES ELEVES DU COLLEGE SAINT-JOSEPH.

Lowell, 6 novembre 1892.

L'adresse et le bouquet furent alors donnés au R. P. Garin au bruit retentissant des vivats de la foule.

La procession se met de nouveau en marche en défilant par les rues *Partucket* et *Moody* jusqu'au Couvent.

Ici, une seconde halte.—Les yeux se lèvent instinctivement pour contempler l'aspect grandiose que présente la résidence des Révdes Sœurs Grises. Elle est tout habillée de neuf ! Sa façade disparaît sous les banderolles nombreuses qui la décorent en entier. Au milieu brille le portrait du vénérable Jubilaire entouré de fleurs, de pavillons et de verdure. Il semble sourire à notre passage comme sourit l'enfant au passage de sa mère ! . . . Nous le saluons tous, pendant qu'un essaim nombreux de jeunes élèves, aidées de quelques demoiselles, à la voix claire et pure, lancent aux échos d'alentour le beau chant : *Vivat Pater bonus, L'Ami de la jeunesse* et *Chantons ce bon pasteur*.

Au bas du perron se tiennent tous les enfants qui fréquentent cette école : il y en a toute une fourmilière. Le coup d'œil qu'ils nous offrent est splendide. Disposés en lignes droites de deux à trois rangs de profondeur, ils portent à la main de petits drapeaux étoilés qu'ils agitent avec grâce au-dessus de leurs têtes.

A la fin du chant, les jeunes demoiselles Girardine Larochelle et Délia Cornellier lurent chacune une adresse au R. P. GARIN à l'issue desquelles quatre beaux bouquets lui furent offerts des mains de Melles Virginie Lefebvre, N. Goddu, Laura Vanasse et Laura Descoteaux. Les applaudissements de la multitude indiquèrent alors que tout était fini. Et continuant sa route par la rue *Moody*, la procession s'engagea dans les rues *Cubot*, *Merri-mack*, *John* et *Lee*, toutes couvertes de milliers de spectateurs.

Arrivée à l'église Saint-Joseph, la procession s'arrêta. Les cavaliers mirent pied à terre, pendant que les carrosses déposaient sur le trottoir les présidents et officiers des diverses sociétés.

Les RR. PP. eux aussi quittaient leurs voitures à l'entrée de la Sacristie pour de là passer au Sanctuaire.

ADRESSES

L'horloge marquait 3.30 heures.

En un instant le vieux temple de Saint-Joseph, toujours vêtu de ses riches décorations, fut bondé de spectateurs anxieux de manifester d'une manière plus intime leur amour et leur respect pour le vénérable prêtre qui les gouvernait depuis tantôt vingt-cinq ans.

Hélas, nous aurions voulu que tout le monde pût trouver place dans l'enceinte sacrée afin d'être témoin de la magnifique réception qui allait avoir lieu. Mais, malgré ses vastes proportions, malgré les 3000 places que l'église offrait ce jour-là aux fidèles, elle n'a pu recevoir que les membres de nos diverses sociétés. Et même parmi ceux-ci, bon nombre ont été obligés de se priver de sièges faute d'espace.

Cependant, disons-le à la louange de nos paroissiens, l'harmonie, l'accord et la bonne entente ont régné partout.

Dès leur entrée à l'église, les sociétés se placèrent dans l'ordre suivant :

A gauche, les sociétés religieuses de dames.

On y voit d'abord les Dames de Sainte-Anne au cou desquelles est appendu un riche ruban. Toutes présentent un magnifique spectacle.

Viennent ensuite les Demoiselles de Notre-Dame de Lourdes.

Elles portent sur la tête un long voile, blanc comme la neige, qui contraste agréablement avec les costumes des autres sociétés. Drapées dans ce vêtement sans tache, elles nous reproduisent l'image de ces troupes de vierges immortelles "qui suivent l'Agneau partout où il va." Espérons qu'elles auront, un jour, la même gloire et le même bonheur.

Les Enfants de Marie ne sont pas loin.

Comme leurs sœurs de Notre-Dame de Lourdes, elles portent le voile des vierges. Pressées les unes contre les autres,

elles nous font l'effet d'un troupeau de blanches brebis qu'abrite la houlette d'un doux pasteur. La beauté de leur costume charme la vue des hommes ! Combien plus la beauté de leur âme doit charmer la vue de Dieu ! . . .

A son tour le Tiers-Ordre figure avec honneur dans cette auguste assemblée.

Il a pour patron le séraphique François d'Assise, dont la vie n'a été qu'un sublime élan d'amour pour son Créateur.

Comme lui, les membres s'efforcent de pratiquer toutes les vertus qui rendent l'âme belle et pure.

Un jour, le Souverain Maître de toute chose les récompensera au centuple pour toutes les bonnes œuvres qu'ils accomplissent sur la terre.

A droite, ont pris place les sociétés d'hommes ; elles comprennent : la Saint-Jean-Baptiste, l'Union Saint-Joseph, l'Association Catholique, la Corporation Saint-André, la Société de Tempérance et celle de l'Ange Gardien. Réunies dans un même lieu, elles présentent un aspect nouveau et justement admiré.

La Garde Salaberry occupe le centre.

Dans les stalles du sanctuaire siègent les Ministres de la Religion. Ils entourent l'heureux Jubilaire, le R. P. ANDRÉ GARIN, dont la figure est tournée vers la multitude.

A 4 heures la brillante musique de *l'orchestre olympien* fait entendre ses joyeuses notes.

Les voûtes du Saint-Lieu en retentissent délicieusement : les âmes sont touchées, ravies. Expression, douceur, sévérité dans l'exécution—tout nous satisfait.

Honneur à M. Daniel Sylvestre, directeur !

Va commencer maintenant la présentation solennelle des adresses et cadeaux.

Au milieu d'un silence profond, deux hommes quittent leurs sièges et viennent se placer en face du R. P. Garin : ce sont MM. J. W. Alexander, Président de la Société Saint-Jean-Baptiste, et T. A. Bertrand. Le premier déploie un long papier orné de rubans tricolores, sur lequel est inscrite la belle adresse suivante. Il en fait la lecture d'une voix forte et accentuée.

AU REVEREND PERE ANDRE GARIN, SUPERIEUR, CURE DES
CANADIENS DE LOWELL

MON REVEREND PERE,

Il y a vingt-trois ans, trente-quatre de vos paroissiens se groupaient, sous vos auspices, en société de secours mutuels. Guidée par vos conseils, fortifiée par vos bénédictions, la société Saint-Jean-Baptiste s'est développée d'une façon extraordinaire, puisque aujourd'hui elle compte près de huit cents membres. Témoin de ce progrès, au nom de tous les membres de la société je vous dirai merci ! mille fois merci !

Ce développement nous le retrouvons dans toutes les œuvres que le Ciel a confiées à votre direction. Ce n'est point le temps d'en faire l'énumération, il suffit de voir les édifices, qui font l'ornement de notre paroisse et de notre ville, la gloire des Canadiens et l'admiration des autres nations, tous ces monuments sont le fruit de vos sueurs et de celles de vos frères en religion.

Ce vaste auditoire croit peut être que nous ne sommes point capables de vous fournir assez de preuves de notre reconnaissance, eh bien ! mon Révérend Père, nous nous croyons capables de nous acquitter de notre dette à votre égard ; sera-ce en vous offrant notre cadeau, non, il est trop petit et trop terrestre.

Tous donc, avec une grande ferveur, surtout en ce beau jour, cinquantième anniversaire de votre entrée dans l'admirable Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, nous nous adressons aux anges des églises que vous avez bâties, aux anges protecteurs de nos sociétés, aux anges des écoles que vous avez érigées pour nos enfants et nous leur demandons : Esprits célestes, comblez donc vos encensoirs d'or, des œuvres de notre Père, et allez les présenter au Dieu Eternel, afin qu'il lui prépare une éternelle récompense.

Mais en attendant ce bonheur sans fin, obtenez-nous donc

que le Ciel nous le laisse encore bien des années "*ad multos annos*."

Il y a encore bien des œuvres à faire dans cette paroisse et nous savons qu'il ne refuse point le travail et qu'il est prêt à les entreprendre.

Voilà, mon Révérend Père, de quelle manière les membres de la société Saint-Jean-Baptiste veulent s'acquitter de leur dette de reconnaissance.

Veuillez aussi accepter pour vos œuvres ce petit cadeau.

Les Membres de la Société Saint-Jean-Baptiste,

J. W. ALEXANDER, *Président*.

LOUIS P. TURCOTTE, *Sec.-Arch.*

Puis s'avançant vers le R. P. Garin il la lui présenta en même temps que M. T. A. Bertrand déposait, dans ses mains, le cadeau fait par la Société.

Ils se retirèrent ensuite au bruit des applaudissements.

L'Union Saint Joseph, représentée par son Président, M. Joseph S. Lapierre, vient ensuite avec l'adresse qui suit. Ceux qui l'ont entendu en ont remarqué la délicatesse et le bon goût. Jugez-en :

MON REVEREND PERE,

Il arrive quelquefois que certains jeunes gens en devenant majeurs sont tentés de secouer l'autorité paternelle et même de demander, comme le prodigue, une part d'héritage. Vos fils spirituels de l'Union Saint Joseph, dont vous êtes le fondateur et dont vous avez toujours été le chapelain, viennent d'atteindre leur majorité comme société ; soyez certain, mon Révérend Père, qu'aucun de nous n'a eu l'intention de secouer votre joug si paternel et encore moins de demander une part d'héritage, bien loin de là ; nous, les membres de la société, demandons au Maître de la vie de nous conserver encore bien des années et jusqu'à l'extrême vieillesse celui que nous aimons tous à appeler le PERE DE LA PAROISSE et, au lieu de demander une part d'héritage, nous venons, comme des fils reconnaissants, vous offrir pour vos œuvres, notre humble cadeau ; il est petit mais il part du fond du cœur et nous espérons vous le voir accepter avec plaisir.

JOSEPH S. LAPIERRE, *Président*.

Et pendant que M. Lapierre la remettait au R. P. Garin, M. C. H. Bélanger lui offrait la bourse contenant le cadeau de l'Union.

N'oublions pas de noter qu'en tête de l'adresse était dessiné le portrait du héros du jour.

Deux sociétés d'hommes venaient de parler, deux sociétés de femmes vont maintenant élever la voix.

C'est d'abord la Congrégation des Dames de Sainte Anne-Madame W. A. Caisse en est la Présidente, et c'est elle qui va exprimer, dans une magnifique adresse, les sentiments de ses pieuses compagnes. Elle commence ainsi :

AU REVD PERE ANDRE MARIE GARIN, O. M. I., SUPERIEUR, CURE
REVEREND ET BON PERE,

Aux concerts de louanges qui s'élèvent de toute part en ce moment, n'en est-il pas un qui trouve plus vite la voie de votre cœur ? . . . N'en est-il pas un dont les harmonies ravissent votre âme et lui font éprouver la plus grande ivresse ? . . . N'est-il pas une hymne de reconnaissance que votre cœur paternel aime à entendre après un demi-siècle de labeur et de dévouement ? . . .

Ah ! nous le savons, vénéré Père, ce concert qui charme votre âme c'est la prière d'un troupeau réuni, demandant de longs et heureux jours pour un Pasteur bien-aimé ; ce sont les vœux ardents de toute une paroisse émue qui sollicite les faveurs célestes sur une tête vénérable et vénérée.

Puisque nous avons le bonheur de faire partie de l'heureux troupeau que vous dirigez depuis si longtemps, et avec tant de succès, permettez que nous vous offrions, nous aussi, le respectueux hommage de nos cœurs dévoués. Permettez que, mêlant nos faibles voix à toutes celles qui chantent dignement vos vertus, nous vous redisons les souhaits que forme notre chère société à cette époque si heureuse de vos Noces d'Or. Permettez encore que nous vous offrions un faible gage de notre gratitude espérant que le Dieu que vous avez si longtemps et si fidèlement servi répondra au plus grand désir de nos cœurs : celui de vous conserver à l'amour et à la vénération de tous ceux qui vous chérissent à titre de Pasteur et de Père.

SOCIÉTÉ DES DAMES DE SAINTE ANNE.

Lowell, 6 novembre 1892.

Et Mme la Présidente vint faire hommage au R. P. Garin du riche album qui contenait le précieux parchemin sur lequel l'adresse était gravée en lettres d'or.

En même temps Mme Jacob Richard laissait tomber entre les mains du Pasteur le don princier des Dames de Sainte-Anne. On applaudit—et toutes deux retournèrent à leur siège.

Les *mumans* avaient donné l'exemple, et, comme toujours (?) il était bon. Voyons, maintenant, ce que vont faire leurs demoiselles. Celles-ci se partagent les Congrégations de Notre-Dame de Lourdes et des Enfants de Marie. La 1^{ère} comprend les aînées ; à elles donc l'honneur de la parole. La Présidente, Melle Molleur l'a compris. En deux pas, elle est aux pieds du R. P. Garin qui est déjà toute oreille pour écouter la lecture de l'adresse suivante que j'avoue être magnifiquement tournée :

AU REVEREND PERE ANDRE-MARIE GARIN, PRETRE, O. M. I.,
SUPERIEUR.

REVEREND ET BIEN-AIME PERE,

Un demi-siècle a passé sur votre tête depuis le jour où, prosterné devant l'autel du Seigneur, vous avez prononcé vos vœux de religion, et placé sur votre poitrine la croix de l'Oblat de Marie.

Rien, depuis lors, n'a pu ralentir votre zèle d'apôtre et de missionnaire.

Les régions glacées de la Baie d'Hudson ont été par vous évangélisées, et des populations entières, au Canada comme aux États-Unis, ont puisé, dans vos exhortations chaleureuses, la lumière et la force dont elles avaient besoin au milieu des agitations et des luttes de la vie.

Vous avez élevé à la gloire de la religion d'impérissables monuments, et les pierres elles-mêmes de ces majestueux édifices s'unissent aux fidèles assemblés dans leurs murs, pour redire l'histoire de vos éminentes vertus.

Dans ce concert unanime de louanges et d'hommages respectueux que vous adressent aujourd'hui les florissantes sociétés fondées par vos soins, les Demoiselles de Notre-Dame de Lourdes vous prient d'accepter leurs congratulations, leurs vœux, leur filiale reconnaissance, et cette humble offrande, faible gage de leur perpétuel dévouement.

LES DEMOISELLES DE NOTRE-DAME DE LOURDES.

Lowell, 6 Novembre, 1892.

S'avancant alors auprès du vénérable JUBILAIRE, Melle Molleur lui remit l'adresse, tandis que sa compagne Melle Azilda Lanthier lui faisait don d'une bourse bien garnie.

Leurs jeunes sœurs les suivaient : elles portent le nom d'Enfants de Marie. Ne pouvant venir toutes ensemble témoigner leur filiale affection à celui qu'elles honorent comme un père, elles ont délégué Melle Adéline Richard, leur Présidente. Celle-ci fait une profonde inclination, puis, donne lecture du gracieux compliment qui suit :

AU REVEREND PERE GARIN, SUPERIEUR, O. M. I. CURE
 REVEREND PERE SUPERIEUR,

C'est avec une joie bien vive que les Enfants de Marie ont salué l'aurore de vos Noces d'Oblation.

Ne sachant comment vous témoigner notre reconnaissance pour les bienfaits dont vous avez comblé notre jeune société, nous avons déployé, depuis quelques mois toutes les ressources de notre industrie, et secondées par nos bons Parents, nous avons réalisé une petite somme d'argent que nous sommes heureuses de vous offrir aujourd'hui.

Daigne le ciel, excellent et vénéré Père, vous conserver encore de longues années à l'amour de vos enfants, jusqu'au jour où les anges eux-mêmes se feront une fête de célébrer vos Noces d'or dans le divin Paradis.

Vos filles reconnaissantes et dévouées,

LES ENFANTS DE MARIE

Lowell, Mass., 6 novembre 1892.

Accompagnée de Melle Lucinda Paquette, la Présidente gravit alors les degrés qui la séparaient du héros de la fête, et lui laissa, comme souvenir, l'adresse qu'elle portait en mains, tandis que sa compagne lui offrait le cadeau de la Congrégation.

Mais, les petits garçons ne sont pas des sots ! Il y a là toute une phalange d'Anges Gardiens. Ne chanteront-ils pas, eux aussi, la gloire de leur Père ? Oh oui ! et avec de beaux accents !

Voyez-les venir quatre ensemble. Leur blonde chevelure descend en boucles harmonieuses sur leurs épaules qu'ornent deux petites ailes brodées de frange et d'or. Ils portent dans leurs mains des bouquets dont les fleurs exhalent le parfum des cieux. Les reconnaissez-vous, sympathiques spectateurs ? Il n'y a qu'un instant, la foule applaudissait à leur passage dans la rue : ils venaient présenter à leur père, leurs meilleurs souhaits de bonheur et de longue vie.

Au milieu d'eux se tient le jeune Victor Choquette, choisi pour représenter ses confrères auprès de celui que nous fêtons. Il s'avance en face du vénéré JUBILAIRE ; et là, déployant son splendide parchemin dont les coins reposent entre les mains des quatre petits anges, il donne, d'une voix claire, la lecture des nobles sentiments qui y sont inscrits :

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN, O. M. I.

REVEREND ET BIEN CHER PERE,

Nous sommes heureux de nous unir à nos bons parents et aux autres membres de la paroisse pour vous féliciter sur le cinquantième anniversaire de votre profession religieuse. Après les beaux souhaits que nous venons d'entendre nous n'avons qu'un mot à ajouter : c'est que nous puissions vous conserver encore longtemps. Nous sommes trop jeunes pour pouvoir apprécier dignement vos bontés et votre dévouement. Mais les touchantes paroles que vous nous avez adressées dans différentes circonstances, ont réveillé en nous des sentiments de reconnaissance et d'amour. Un jour vous nous avez dit que nous faisons la consolation de vos cheveux blancs. Ces paroles sont restées gravées dans nos cœurs ; et veuillez croire que nous ferons tout en notre pouvoir pour en assurer la réalisation.

Connaissant l'intérêt paternel que vous portez à notre faible congrégation, nous prions nos Anges Gardiens de vous protéger de leurs ailes afin de rendre sereins les jours de votre vieillesse.

Nos frères aînés viennent de vous offrir de riches présents. Nous, nous sommes pauvres, grêles, petits ! Mais notre cœur est riche, c'est un vrai petit trésor !... Nous sommes, on ne peut plus heureux, de vous le donner, avec les QUELQUES PIASTRES qu'il nous a inspirés de vous offrir.

LES MEMBRES DE L'ANGE GARDIEN.

Lowell, 6 novembre 1892.

Cette présentation a été justement applaudie par la foule attentive.

Nous avons entendu les paroles, mais nous n'avions pas vu la forme extérieure de cette adresse incomparable. Disons-en un mot.

Ecrit en lettres d'or, sur un parchemin de prix, elle présente aux regards une exécution d'un dessin ingénieux. Conduite par une main sûre la plume de l'artiste y a décrit des lignes de diverses couleurs, entrelacées les unes entre les autres. Des rubans volants, aux franges couleur de pourpre, présentent leur pointe dorée à de gentils petits oiseaux que l'on dirait être pleins de vie. Ça et là de gracieux papillons voltigent entre des fleurs que la plume de l'artiste a su représenter avec un naturel parfait.

La couleur du dessin est d'un rose qui charme la vue.

Pour en bien saisir toutes les beautés, il faut le voir de près : alors on se convainc du travail énorme qu'a dû exiger une telle gravure, et de l'habileté de celui qui en est l'auteur.

Au moment où j'écris ces lignes, l'adresse en question est exposée dans les vitrines de M. Delisle, marchand-tailleur. Chacun peut la voir à satiété.

Quant au nom de l'artiste, je me permettrai de le déclarer à son honneur et à sa louange : c'est le Révérend F. D. Dubois, O. M. I., professeur de dessin à l'Université d'Ottawa.

Passons maintenant à une autre société. Certes, ce n'est pas la moins belle, ni la moins intéressante non plus.

Se modelant sur l'exemple de leur Père, le bon Saint François d'Assise, les membres du Tiers-Ordre avaient jusqu'ici gardé un profond silence. Mais le temps était venu de le rompre. Ils ne se firent pas prier.

Par l'entremise de Madame C. Alexander, Présidente, les pieuses Tertiaires exprimèrent leur gratitude et leur reconnaissance au R. P. Supérieur, dans une adresse qui leur fait honneur. Lisez-la :

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN, O. M. I., CURE.

TRES VENERE PERE,

En acclamant un Pasteur bien-aimé, les Canadiens de Lowell ne font que répondre à un juste sentiment de vive gratitude, de respectueux hommage et de profonde vénération, car il n'est pas jusqu'au noble chef de l'Eglise qui n'ait reconnu en vous, le religieux fidèle, le prêtre dévoué, le missionnaire infatigable. Vous avez donc droit, Vénéré Père, à toutes ces démonstrations de piété filiale, de tendre affection et de sincère attachement... Vous avez droit à tous les titres du respect et de l'amour, vous qui, depuis cinquante ans, consacrez vos veilles, vos travaux, votre vie même au bien des âmes, à l'honneur de notre sainte religion et à la gloire de Dieu...

Si tous ces droits vous sont réservés, bien-aimé Père, il en est un qui nous incombe, et que nous sommes heureux de garder en ce beau jour : c'est celui de proclamer bien haut vos bontés et vos bienfaits ; c'est celui de redire l'héroïsme de votre zèle et de votre dévouement, c'est aussi celui de chanter vos vertus dont la charité brille d'un bien vif éclat.

Ah ! bon Père, les plus belles mélodies, les plus saintes harmonies seraient impuissantes à exprimer les sentiments qui nous animent à l'heureuse époque de vos " Noces d'Or " ... A plus forte raison, sommes-nous incapables de remplir un devoir si doux.

A défaut de moyens, nous y suppléerons, Vénéré Pasteur, par de ferventes suppliques, d'heureux souhaits que vous voudrez bien agréer, en ce grand jour, ainsi que cette modeste offrande, faible tribut de nos cœurs dévoués. Nous voudrions

posséder plus d'un trésor que nous déposerions à vos pieds, en reconnaissance du bien inappréciable que vous opérez au milieu de nous ; mais la pauvreté des enfants de Saint François d'Assise vous étant connue, vous ne rejetterez pas l'obole qui vous est offerte avec autant de bonheur que de gratitude.

Puisse toute la paroisse, et surtout les Tertiaires, répondre à votre zèle paternel par une conduite irréprochable, et nous savons que vous serez heureux de voir grandir et prospérer cette humble partie de votre troupeau... C'est là le souhait bien sincère de notre chère Société.

LES MEMBRES DU TIERS-ORDRE.

Lowell, 6 novembre 1892.

En dépit de cette pauvreté qu'elles invoquent, elles n'en ont pas moins présenté un joli cadeau. Mme W. A. Caisse qui le portait peut le certifier.

Au Tiers-Ordre succéda la Corporation Saint-André.

Celle-ci a pour patron, le patron même du JUBILAIRE. De plus, il en est le premier chapelain. Ces deux raisons étaient suffisantes pour exciter la verve des dévoués citoyens qui font partie de cette belle société. Aussi, ont-ils su trouver des sentiments qui élèvent bien haut leur foi et leur amour.

M. le Président R. L. Loupret les fit connaître au R. P. Garin dans l'adresse qui suit :

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN, O. M. I.

REVEREND PERE,

La Corporation Saint-André organisée sous le vocable de votre saint patron, et ayant l'honneur de vous compter comme son premier chapelain, ne pouvait manquer de venir mêler son humble voix au concert de louanges et de félicitations qui s'élève de tous les cœurs canadiens à l'occasion de ce cinquantième anniversaire de votre entrée dans la belle congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Notre société, jeune encore, a grandi rapidement, comme la paroisse canadienne de Lowell, sous l'impulsion puissante et irrésistible de votre zèle d'apôtre, et de votre grand cœur de père, car, si vous êtes notre père à tous, un lien plus intime encore vous attache à l'association qui porte votre nom et à laquelle vous portez tant d'intérêt, comme à toutes les œuvres entreprises sous votre direction.

Merci, Révérend et cher Père, de ce que vous avez fait dans le passé, et, avec notre modeste obole, veuillez accepter les vœux ardents que nous faisons pour votre santé et votre conservation au milieu de nous. Vos cheveux ont blanchi sous le joug du Christ, mais le souvenir de votre carrière si bien remplie est un baume rafraîchissant qui rajeunit votre âme.

Puissiez-vous rester de longues années encore à la tête du troupeau qui vous aime et vous vénère, et voir l'accomplissement de votre rêve chéri : la paroisse canadienne de Lowell possédant, au bout d'un quart de siècle, les plus belles églises et les plus belles écoles de la ville.

Ce résultat sera le fruit de vos travaux et de vos sacrifices ; et dans nos cœurs, comme dans la mémoire des générations à venir, ce sera le plus beau monument élevé à celui qui a tant fait pour le bien-être moral et intellectuel des Canadiens des Etats-Unis.

R. L. LOUPRET, *Président*.

J. A. PLANTE, *Secrétaire*.

Cette adresse ainsi que le cadeau généreux que portait M. J. B. Hurtubise, furent offerts au chapelain bien-aimé de cette Corporation.

Les jeunes gens, les bouillants jeunes gens, attendaient avec hâte le moment où ils pourraient, eux aussi, élever la voix. Ils avaient un mot à dire, une note à donner, des souhaits à formuler. Leur société que l'on a décorée du beau titre d'Association Catholique était là, — nous l'avons admirée tout à l'heure dans la procession.

• Au moment voulu, trois d'entre eux se lèvent et dirigent leurs pas du côté du héros de la fête : ce sont MM. Georges Dion, E. H. Choquette et Thomas Caron. En sa qualité de Président, M. G. Dion avait la charge d'exprimer les sentiments et les vœux de la société. Il s'est acquitté de sa tâche en lisant l'adresse qui suit :

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN. O. M. I.

REVEREND ET BIEN CHER PERE,

Les membres de la Corporation de l'Association Catholique, de Lowell, sont heureux de profiter de cette belle circonstance, pour vous présenter leurs hommages.

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée est aujourd'hui dans la joie. Elle se félicite de vous avoir au nombre de ses membres et de vous compter comme un des missionnaires les plus distingués et les plus dévoués.

Pendant vos cinquante années de vie apostolique, nous n'avons qu'à jeter un regard sur vos entreprises et nous voyons avec plaisir que Dieu les a toujours couronnées d'un grand succès. Mais la ville de Lowell surtout a eu sa bonne part. Si les Canadiens-Français jouissent ici d'un certain crédit, c'est à vous que nous le devons.

Partout où votre nom est prononcé, c'est toujours avec respect.

Cependant, au milieu de vos œuvres, il en est une que nous aimons à reconnaître et à proclamer comme une des plus belles, c'est celle de la Corporation des Membres de l'Association Catholique de Lowell.

Sous votre impulsion, notre Association a grandi et prospère chaque jour.

Aussi nous vous remercions pour tout ce que vous avez fait pour elle et nous osons espérer encore la même protection.

Comme preuve de notre reconnaissance, veuillez accepter ce faible cadeau.

En ce jour, si solennel pour nous et si beau pour vos enfants, nous osons former un souhait, c'est que nous puissions vous posséder encore longtemps.

LA CORPORATION DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE.

Cette adresse dont la composition n'est pas à dédaigner, ni la calligraphie non plus, fut remise au R. P. Garin en même temps que MM. E. H. Choquette et Ths. Caron lui faisaient hommage du cadeau de la Société.

Puis vint le tour de la Société de Tempérance dont le Président, M. E. Pelletier, exprima les souhaits dans l'adresse que l'on va lire :

AU REVEREND PERE ANDRE GARIN, CURE DE L'EGLISE
CANADIENNE DE LOWELL

Permettez, mon Révérend Père, que la Société de Tempérance vienne joindre ses félicitations et ses souhaits à ceux que vous recevez en si grand nombre aujourd'hui.

Quoique nous soyions les enfants de votre vieillesse, les derniers nés dans la longue série des sociétés religieuses de la paroisse, nous n'en avons pas moins éprouvé déjà bien des fois les effets de votre paternelle bonté. Votre dévouement pour la cause de la Tempérance, vos instructions chaleureuses, les paroles d'encouragement que vous avez bien voulu nous adresser parfois, n'ont pas peu contribué à faire vivre et prospérer notre belle Société.

A vous donc, bien-aimé Père, l'honneur d'avoir toujours encouragé et soutenu la Société de Tempérance de la paroisse Saint Joseph et à vous l'amour, le respect et la reconnaissance de tous ses membres.

E. PELLETIER, *Président.*

Nous voici enfin arrivés à la plus intéressante des sociétés : le Règne de Jésus-Christ. Les membres qui la composent sont rarement témoins de divisions au sein du conseil, puisque la plupart sont des bambins encore sur les genoux de leur mère. Toutefois, ils savent très bien faire entendre leurs cris de joie ou de douleur. Aujourd'hui, la joie règne partout et en tous, à partir du vieillard jusqu'à l'enfant au berceau : et comme leurs grands frères, ils veulent redire dans la chaste ardeur de leur âme angélique les louanges du père qui les a fait enfants de Dieu et de l'Eglise.

Sachant mieux le langage du ciel que celui de la terre, ils emprunteront les accents de leurs amis du ciel, les Anges du Bon Dieu ! Car, là-haut, c'est la poésie éternelle.

Au milieu du plus grand silence, huit petites filles habillées de blanc avec couronnes sur la tête et bouquets à la main, s'avancent timidement. Elles n'en sont encore qu'au cinquième printemps de leur vie. En leur compagnie marche l'orateur de la circonstance, le jeune Joseph Hamilton. Comment va-t-il parler ? que va-t-il dire ? ... Ecoutez :

50 ANS D'OBLATION

Père, enfin nous voici ; des joies de ta présence
Nos grands frères et sœurs ont voulu nous priver ;
Nous venons, sans leur dire, à ta juste clémence,
De notre droit te captiver.

« Juge donc, s'il te plaît, notre grief, notre cause
Solide, s'il en fût dans les humaines cours ;
Nous demandons justice ; et le mot et la chose
Avec toi triomphent toujours.

Le ciel que serait-il sans enfants de notre âge
Pour réveiller les vieux dans leurs jours somnolents ?
Le Bon Dieu qui sait tout, accorde patronage
Aux vieux, mais bénit les enfants.

A nos yeux, brillante est la croix de missionnaire,
Cinquante ans de travaux l'ornent d'un saint éclat ;
Sans conteste, il fait bon marcher à la lumière
De cet insigne de l'Oblat.

Un rayon plus brillant de cette croix nous charme,
Et de tous les enfants fait tressaillir le cœur ;
Au plus secret repli resplendit comme un charme
Envers et contre tous, vainqueur.

Crées enfants de Dieu par ton saint ministère,
 A ton cœur s'imposait l'œuvre de notre foi ;
 Canadiens, mais chrétiens, il faut que soit prospère
 De Jésus la divine loi.

Qui de nous peut compter les pas de notre Père,
 Ses veilles, ses soucis pour sauver ses enfants :
 Bien fin serait celui qui ce calcul peut faire,
 Jésus seul en sait le montant.

Ton sourire me dit que triomphe ma cause,
 Le salut de l'enfance est le fond de ton cœur .
 Les grands pour cette fois vont avoir bouche close
 Chers amis, c'est trop de bonheur !

Accepte nos souhaits, ô Père des enfants,
 La flamme de nos cœurs nous la donnons pour cierge
 Puisse le Dieu si bon, la grande Sainte Vierge
 Encore ajouter CINQUANTE ANS.

LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DU REGNE DE JÉSUS.

Et ces neuf petits anges de la terre, ces neuf délégués du
 Règne de Jésus-Christ, viennent tout près de leur pasteur afin de
 lui faire don de leurs bouquets et de leurs présents.

Le R. P. Garin, ému, les accepte au bruit d'un tonnerre
 d'applaudissements.

On avait parlé au père, le père allait parler à son tour.

Debout devant la foule qui le regarde, il s'exprima en ces termes :

MESDAMES ET MESSIEURS,

“ Je vous remercie du fond du cœur des beaux souhaits que vous venez de m'exprimer.

“ Je me garderai bien d'accaparer pour moi seul toutes les louanges qui sont contenues dans les adresses. Si j'ai fait quelque chose depuis que je suis au milieu de vous, c'est grâce aux dévoués compagnons que j'ai eus, c'est grâce aux généreuses aumônes que vous me versiez dans les mains chaque fois que je faisais connaître la nécessité d'avoir telle ou telle chose, de construire telle ou telle bâtisse. Si je n'avais pas rencontré ces pieux encouragements de votre part, la paroisse canadienne de Lowell ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui : forte et prospère. C'est donc à vous, mes chers amis, qu'en revient tout l'honneur.

“ Vous venez de voir défiler devant vos yeux les diverses sociétés de la paroisse. Cette vue a dû vous démontrer une fois de plus combien il est glorieux d'y appartenir, et combien il est important de les encourager en s'y faisant inscrire en grand nombre. (Applaudissements).

“ Vous avez admiré la belle société de Saint-Jean-Baptiste : c'est la plus ancienne ; c'est le bras droit du prêtre. Jamais elle n'a faibli devant le devoir ; jamais elle ne faiblira non plus tant que ses membres seront fidèles à leur foi et à leur religion.

“ La Corporation Saint-André et L'Union Saint-Joseph sont sorties aujourd'hui dans toute leur force et leur éclat. Cela plaide en leur faveur.

“ Lors de la bénédiction de la belle bannière Saint-André, il y a un an, je vous encourageais à patroniser toutes les sociétés parce qu'elles sont l'honneur et le soutien de la nationalité canadienne-française. (Vifs applaudissements).

“ En outre, il y a de grands avantages spirituels et même temporels. Des grâces nombreuses et des indulgences spéciales sont accordées aux sociétés religieuses, chaque fois que les membres veulent se donner la peine de les gagner.

“ Et quand la maladie vient coucher quelqu'un sur un lit de douleur, alors ses confrères se chargent de son soutien et de

“ celui de sa famille. C'est là un précieux avantage pour celui
 “ qui n'a que son travail de chaque jour pour nourrir sa femme
 “ et ses enfants. De plus ces sociétés entretiennent le patrio-
 “ tisme en cimentant la fraternité entre les Canadiens.

“ Vous, jeunes filles qui vous mariez, demandez à vos futurs
 “ s'ils font partie de quelqu'une de nos sociétés. S'ils répondent
 “ affirmativement, acceptez-les avec joie, sinon, exhortez-les à y
 “ entrer au plus tôt : vous aurez tout à gagner et rien à y
 “ perdre.

“ Et cette belle Société de Tempérance qui, pour ainsi dire,
 “ vient de naître, n'a-t-elle pas déjà fait ressentir les salutaires
 “ effets de son existence ? N'a-t-elle pas ramené la paix et le
 “ bonheur dans bien des familles, après l'avoir ramené dans les
 “ âmes ? . . . Oui, chers paroissiens, et c'est là le plus beau fleu-
 “ ron de sa couronne.

“ Encouragez donc de toutes vos forces cette société des-
 “ tinée à faire tant de bien.

“ L'Association Catholique ne doit pas être oubliée non plus
 “ dans cette circonstance ; elle mérite qu'on en parle.

“ Toujours et partout elle est à la hauteur de son rang.
 “ Elle est fidèle à la foi qui lui est enseignée, elle respecte
 “ les règlements qui la constituent, elle aime le prêtre qui
 “ l'aime. Réunis dans leurs belles salles, les membres passent
 “ agréablement le temps qu'ils ne consacrent pas au travail.
 “ C'est un préservatif contre les dangers de l'oisiveté, dangers
 “ si grands et si terribles. Je l'ai regardée avec plaisir dans
 “ les rangs de la procession : elle y paraissait avec honneur.

“ Puis viennent nos enfants les Anges Gardiens et le Règne
 “ de Jésus-Christ. Aujourd'hui les enfants ont fait concurrence
 “ aux grands. Ils savent faire les choses eux aussi : ils savent
 “ paraître avec honneur devant les hommes comme ils savent
 “ se tenir purs devant Dieu. Tous les mois vous les voyez en
 “ grand nombre à la Sainte-Table. C'est leur règlement qui le
 “ veut, et ils y sont fidèles. De là des grâces nombreuses sur
 “ eux et sur leurs parents.

“ J'encourage aussi de tout cœur la Société du Règne de
 “ Jésus-Christ. C'est la plus sainte parce que les petits êtres
 “ qui la composent ne connaissent pas encore ce que c'est que
 “ le mal. Cependant ils ont besoin de prières comme les autres
 “ parce que la maladie vient les trouver. Alors, nous faisons
 “ des prières spéciales pour eux afin de leur obtenir du soula-

“ gement ; et vous avez des preuves, pères ou mères de famille,
 “ que souvent elles ont été exaucées d’une manière même sur-
 “ prenante quelquefois.

“ Passons maintenant aux sociétés de Dames.

“ Ce sont d’abord les bonnes servantes de Sainte-Anne qui
 “ nous donnent de si beaux exemples de vertu et de piété.. Avec
 “ quel empressement ne s’efforcent-elles pas de pratiquer tout
 “ ce qui est beau et bien ! Si les hommes ne connaissent pas
 “ leurs mérites, Dieu les connaît, et ce sera leur récompense.

“ Oublierai-je le cher Tiers-Ordre ? Oh, non !

“ Les humbles enfants de Saint-François d’Assise ne recher-
 “ chent ni les biens ni la gloire de la terre ; cependant, ils en
 “ sont pourvus abondamment. Religieux du monde, ils vivent
 “ dans le monde en le plaignant et en priant pour lui. Leurs
 “ œuvres sont cachées, mais le bon Dieu saura bien les découvrir,
 “ et ce sera pour les récompenser au centuple.

“ Et que dirai-je des belles Congrégations de Notre-Dame
 “ de Lourdes et des Enfants de Marie ? Toutes deux portent
 “ de beaux noms, parce que toutes deux sont les enfants de la
 “ Mère de Dieu. Elles ne doivent donc jamais y souffrir
 “ aucune tache.

“ De sages règlements leur sont donnés, qu’elles les sui-
 “ vent et jamais elles ne feront fausse route.

“ Il est beau de les voir aujourd’hui sous ce vêtement des
 “ vierges. Le voile blanc qui les recouvre est, je l’espère, et
 “ devra être toujours l’image de la blancheur de leur âme.
 “ Croissez donc en nombre et en sagesse : c’est le souhait que
 “ je forme pour vous. (Applaudissements).

“ Maintenant, mes amis, je vous renouvelle mes remercie-
 “ ments. Je le répète, je ne prends pas tout pour moi. Je suis
 “ vaillamment secondé par les Pères qui n’épargnent ni leurs
 “ sueurs ni leurs fatigues : vous le savez comme moi.

“ Je suis également aidé par vous tous, par les généreuses
 “ offrandes que vous faites au profit des œuvres dont vous recon-
 “ naissez la nécessité. Votre récompense sera dans le ciel.

“ Quant à moi, je n’ai jamais eu à me plaindre de vous.
 “ J’ai trouvé en vous de dévoués coopérateurs, de bons paroissiens.

“ Priez pour moi, mes enfants, priez pour votre vieux père !”
 (Applaudissements prolongés).

La grande réception des sociétés était finie.

Le bruit des applaudissements se faisait encore entendre, mais il cessa tout à coup, au son d'une clochette qu'agitait un clerc : le Dieu-Eucharistie venait reprendre sa place au Tabernacle ; et le peuple à genoux allait recevoir la bénédiction du Saint des Saints.

L'orgue préludait par de douces mélodies aux majestueux accords du cantique sacré de la Vierge d'Israël. Un maître en l'art musical, Lambillotte, y avait imprimé avec sa composition tout ce qu'il avait d'âme et de génie : il en a fait un chef-d'œuvre.

Le choix de nos artistes s'était arrêté sur ce morceau comme étant le plus approprié à la circonstance. Ils avaient eu raison : la majesté de ce chant allait cadrer harmonieusement avec la majesté de la fête. Pour cela il fallait une exécution modèle : on l'a eue. Toutes les parties procédaient avec la même sûreté et le même feu. Le directeur, M. Ed. Vincelette, toujours maître de son mouvement, faisait observer à ses artistes toutes ces mille nuances qui toujours font le succès d'une exécution musicale. Ce n'était pas un bruit confus de voix criant au hasard ; ce n'était pas, non plus, ce brouhaha indescriptible qui se manifeste dans la réunion de voix qui veulent se surpasser les unes et les autres. Loin de là, il y avait de l'ensemble et de l'harmonie, de la justesse et de l'expression.

Au bruit des voix se mêlaient les puissants accords de l'orgue. Sous la main exercée de Madame Tarte, cet instrument semblait parler tant il était expressif. Les nombreuses difficultés qui se rencontrent dans cet accompagnement ont été franchies avec une rare aisance.

Et puis quelle justesse dans le solo chanté par Mlle Gill ! L'auditoire était attentif parce qu'il était impressionné.

Que dire maintenant du *Jesu Dei viri* de Verdi ? Il suffit de nommer les chantres pour se faire une idée du succès de l'exécution. MM. Philéas David, Henri Wilbrenner et A. Bonneau sont d'ailleurs connus comme artistes. Ils n'ont plus à faire leur réputation, elle l'est depuis longtemps.

A l'autel officiait le R. P. Fournier, Supérieur de Plattsburg, avec les RR. PP. Marion et Dacey comme diacre et sous-diacre.

L'illumination du maître-autel était ce qu'on n'avait jamais vu. L'inscription 50 brillait d'un nouvel éclat : il faisait l'admiration de tous.

Les autels de la Sainte Vierge et de Ste Anne étaient inondés de lumières aux couleurs variées : c'était féérique.

Honneur à celles qui les ont parés de la sorte.

Laudate Dominum omnes gentes . . . Ce chant termine la cérémonie de la grande réception. La foule se disperse alors pour se réunir de nouveau le soir à la salle Huntington.



A LA SALLE HUNTINGTON

C'était là que devait se donner le dernier refrain du concert de louanges qui s'élevait depuis l'apparition de l'aurore. C'était là que devait se jouer cette fameuse séance dont tout Lowell parlait et parlerait pendant longtemps.

Dès 7 heures du soir, une foule innombrable se pressait à l'entrée de la vaste enceinte. On montait en rangs serrés les larges escaliers qui conduisent à la salle du théâtre. Tout l'élite canadien s'y est donné rendez-vous. On y voit même plusieurs citoyens américains, la plupart amis du R. P. Garin. Ils ont voulu, par leur présence, manifester à celui qu'ils appellent un *gentleman*, la considération et l'estime dont il jouit parmi leurs compatriotes.

Un peu avant 8 heures les RR. PP. firent leur entrée dans la salle. Ils précédaient le héros du jour qui fut salué par les acclamations retentissantes de la foule : c'était une ovation enthousiaste.

La scène présentait un coup d'œil ravissant. Des mains habiles y avaient perché des fleurs naturelles d'une richesse peu commune. Sur un fond de feuilles vertes, des roses blanches et jaunes formaient l'inscription :

R. A. M. G.

50^e ANNIVERSAIRE.

Au centre apparaissait une cloche de fleurs. Tous ces décors floraux étaient dûs à la générosité de M. et Mme P. L. Grégoire ; ils en méritent des félicitations et des remerciements.

Cependant, les clameurs de la multitude s'étaient apaisées.

Le clergé avait pris place sur les fauteuils de la première rangée.

Le directeur de l'Orchestre Olympien, M. Daniel Sylvestre, avait lancé ses musiciens dans un brillant morceau d'ouverture qu'ils rendirent en maîtres.

La séance était commencée.

Un coup de cloche retentit et M. Charles R. Daoust paraît sur le devant de la scène.

Ce monsieur est connu du public de Lowell ; plusieurs fois il eut occasion d'apprécier ses talents. Il se présentait encore et l'on savait que ce n'était pas pour rien. Aussi applaudissait-on avec feu.

Dans un sonnet remarquable, fruit de sa verve poétique, il célébra à sa manière celui que ce jour-là tous fêtaient. Sa déclamation a été facile, élégante comme sa poésie. Relisons-la pour en goûter mieux les douceurs :

SONNET

Sonne ! Joyeuse et belle en ta robe de fête,
Mêle à nos chants de joie un timbre harmonieux,
Sonne cinquante coups ! car tout un peuple fête
En ce jour cinquante ans d'apostolat pieux.

Que de fois n'as-tu pas d'un plus modeste faite
Pieusement sonné, messagère des cieux,
L'heure de la prière ? ou, pendant la tempête,
Éveillé les échos du clocher silencieux ?

Qu'au triomphe d'un roi la voix du canon tonne !
Ton appel pacifique et ton son monotone
Vont bien mieux pour fêter ce lever d'arc-en-ciel !

Sonne ! sonne toujours ! et qu'à l'heure suprême
Où chacun pleurera le bon Père qu'il aime
Ta voix, joyeuse encor, se mêle aux chants du Ciel !

Et la cloche de fleurs avait accompagné l'hymne du poète en sonnant les cinquante coups de circonstance.

Après cette démonstration originale accueillie par les transports de la multitude, le drame émouvant que l'on nomme : *La Hache Ensaïglantée*, donna ses premières scènes.

Les acteurs s'acquittent de leurs rôles avec intelligence ; nommons-les en commençant par le plus vieux et le plus malheureux : ce pauvre *Bourdier*.

Imiter un vieillard dans tout ce qu'il fait, dans sa voix, dans ses gestes, dans sa pose, dans l'expression de ses traits, n'est certainement pas un petit jeu : il y a là tout un réservoir de difficultés. Cependant, M. Albert Ratel de Rostaing les a surmontées avec une facilité étonnante, un naturel irréprochable. Rien ne lui a manqué ; et s'il en est qui puisse l'égaliser, je ne crois pas qu'il s'en trouve qui puisse le surpasser.

Après l'oncle, le neveu. Celui-ci n'est pas précisément un modèle de tendresse. Il vient de loin voir son cher oncle, c'est vrai, mais--l'infâme scélérat--c'est pour le déposséder, le tuer !

Ruse, adresse, hypocrisie, il joue de tout cela en homme qui s'y connaît.

M. Thomas J. Goyette, chargé de représenter ce bandit, a dû changer son nom en celui de *Gaston*. Obligé de se montrer canaille, pour un soir, il rendit son rôle à la perfection. On ne l'a jamais applaudi, c'est vrai, mais on l'a sifflé : ce qui prouve qu'il avait pleinement compris son rôle de traître et de meurtrier. C'est ce qui lui a valu le succès.

Saluons maintenant un rude paysan, un infortuné s'il en fût jamais, mais un brave homme ; il s'appelle *Jean Gauthier*. Il paraît sur la scène avec un tout jeune enfant dans ses bras : cet enfant, il vient de l'arracher à la fureur d'un taureau.

M. Charles R. Daoust, notre poète de tout à l'heure, a pris le nom et le costume du paysan en question. Tout lui va à merveille : sa voix est douce quand il parle à des amis, ferme quand on l'accuse, résignée quand on le condamne.

Durant la pièce, il fut écouté avec attention et fortement applaudi.

Puis vient ce fameux *Junicot*, ce clerc d'huissier dont les maigres appointements le forcent quelquefois à tirer le diable par la queue. C'est pour cela qu'il recherche les coups de poings afin de pouvoir faire un peu d'argent.

Dans ce personnage original la foule reconnaît M. Albert Pelletier. Tous savent avec quel naturel il a joué son rôle : c'était plaisir de l'entendre.

Et M. Henri Daigle dans ses deux rôles de *François* et de *Pautel*, qui ne l'a applaudi ! qui ne l'a admiré ! Des serviteurs comme ça sont impayables, quels dévoués maris ils devraient faire !

Je ne veux pas passer sous silence son intéressant compagnon, le vieux bonhomme *Gobillot*. Ce dernier a soulevé bien

des fois les rires et les bravos de l'auditoire. Il y avait de quoi : de fait, pour qui connaît M. Albert Pagé, l'interprète de ce rôle, il est facile de comprendre que l'approbation de la foule était méritée.

Reste encore un personnage paru dans le *Prologue* : son nom est *Eloi*, âgé de 5 ans ; M. *Bouchier* en avait fait son fils adoptif : c'est ce qui désappointait son doux neveu, *Gaston*.

Le petit Charles D'Amour avait été choisi pour représenter ce jeune personnage.

Dans le drame, avec les acteurs sus-nommés figuraient deux nouveaux personnages. C'est d'abord ce pauvre *Jean* !... *Jean* que l'on appelle le *Maudit*, le fils du forçat, *Jean Gauthier*. Sa vie n'est pas rose : il ne reçoit des autres que mépris et malédictions. Il est triste... et cette tristesse, il faut qu'il la fasse passer dans l'âme de ses auditeurs. Avouons que ce n'est pas toujours facile.

M. Vincelette, cependant, n'a paru rencontrer aucune difficulté. Il s'est rendu maître de son rôle dès les premiers mots : la voix, le geste, l'expression de la figure surtout indiquait un homme parfaitement identifié à l'être malheureux qu'il représentait. On a pleuré et on a applaudi bien des fois.

M. *Munrice* est le second nouveau venu. C'est un garde-chasse, un parisien, un monsieur !

Ce rôle a été bien rendu par M. Joseph E. Brochu.

Il y avait un certain *chic* dans ses manières qui n'était pas hors de propos : c'était un bon gaillard. Les auditeurs lui ont donné souvent des marques d'approbation.

Le jeune Wilfred Caisse jouait l'*Eloi* du drame. Il le fit avec un naturel qui dénote des aptitudes prononcées chez cet enfant.

A lui comme à tous les acteurs la foule n'a pas ménagé ses chaleureux applaudissements : ce qui prouve bien en faveur de nos artistes.

*
* * *

Après que les émotions causées par la tragédie se furent un peu calmées, la toile s'ouvrit de nouveau et M. Avila Bourbonnière s'avança sur le théâtre pour faire lecture, au nom des citoyens, de l'adresse suivante :

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN, CINQUANTE ANS
OBLAT DE MARIE IMMACULEE

TRES REVEREND PERE,

La vie de l'homme aussi bien que celle des peuples est remplie d'événements plus ou moins extraordinaires. Il en est cependant qui sont uniques et mémorables.

Lès uns sont vite effacés de notre mémoire, les autres au contraire font ressortir davantage les vertus et les talents de ceux qui en sont l'objet, fournissent aux intéressés l'occasion de manifester leurs sentiments, et restent inscrits en caractères ineffaçables.

En ce jour, cinquantième anniversaire de votre entrée dans l'admirable Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui est bien pour vous, comme pour nous tous, Très Révérend Père, un jour unique et mémorable, permettez-moi de me faire l'écho de tous vos paroissiens réunis ici ce soir en très grand nombre, pour vous dire avec le Souverain Pontife, l'Illustre Léon XIII, qui a bien voulu à cette occasion nous accorder des faveurs spirituelles, et avec vos confrères en religion, qui sont venus rehausser par leur présence, cette belle fête : "*Ad Multos Annos, Ad Multos Annos.*"

Oui, Très Révérend Père, je le répète, que bien des années encore, vous soyez au milieu de nous pour compléter et consolider davantage les grans œuvres apostoliques que vous avez fondées.

La Croix d'or qui brille au sommet de l'édifice où nos fils apprendront à marcher droit et ferme dans le chemin du devoir et de l'honneur et à conserver soigneusement la foi catholique et leur langue maternelle, prouve à l'évidence que votre foi a toujours été celle d'un Apôtre de l'Évangile et que votre zèle a toujours été animé du plus pur patriotisme.

Les monuments religieux que vous avez implantés ici depuis vingt-cinq ans ; les nombreuses sociétés religieuses et de bien-

faisance qui ont surgi depuis ce temps et qui vous ont donné aujourd'hui des preuves tangibles de leur reconnaissance et de leur dévouement ; la belle et grande génération canadienne-française qui grandit si avantageusement sous vos soins paternels et ceux de vos dignes assistants ; le concours des personnes distinguées de diverses nationalités qui se sont fait un devoir de se joindre à nous en cette circonstance ; témoignent que vous êtes hautement estimé par toute la population de cette ville, que vous avez accompli de grandes choses, qui rediront éternellement que vous avez été un digne Fils de Monseigneur de Mazenod, votre bien-aimé fondateur.

En 1868, lorsque la Divine Providence dirigea vos pas vers la colonie canadienne de Lowell, ces braves émigrés, toujours imbus de la foi de leurs ancêtres, pleins de courage et d'énergie, ne pouvaient prétendre cependant que dans le cours d'un quart de siècle, ce grain de sénévé deviendrait un champ fertile où le moissonneur du Maître Suprême serait amplement récompensé de ses labeurs par la fécondité de sa moisson.

Vous arriviez alors, Révérend Père, des lointaines régions du Nord, de la Baie d'Hudson, où douze années durant vous étiez dévoué aux missions des sauvages et des coureurs des bois. Les longues marches, les privations, les fatigues de tous genres n'avaient pas diminué votre zèle pour le salut des âmes ; votre sagesse, votre sagacité, vous faisaient entrevoir qu'aux États-Unis, il y aurait dans un avenir plus ou moins éloigné un vaste champ à cultiver, et grâce à vous, à votre admirable Société, les églises de Plattsburg, Buffalo, Haverhill, Lawrence et de Lowell ont surgi comme par enchantement, elles sont l'ornement, la gloire des diocèses auxquels elles appartiennent et cette ville qui a vu s'élever et grandir sous votre habile direction ses plus beaux édifices religieux, est fière de posséder aujourd'hui plus de dix-huit mille de vos enfants.

Ici comme ailleurs, il fallait du travail, du tact, de la persévérance pour réussir ; car tout était à faire, congrégation, église, et écoles. Aujourd'hui, nous avons tout cela, deux églises même et elles suffisent à peine pour contenir la foule de vos paroissiens qui s'y pressent chaque dimanche et aux fêtes que l'Eglise, notre Mère, a instituées.

Un magnifique couvent, un collège qui figure admirablement avec les édifices publics de cette ville, où deux mille de nos enfants apprennent à aimer Dieu, leur Pasteur et leur patrie

d'adoption, sans oublier néanmoins le Canada. Plusieurs des nôtres ont occupé et occupent encore aux banquettes municipales, dans les professions libérales, aux emplois publics, dans la finance et le commerce, des positions enviables qui font honneur au nom canadien, à la paroisse et à vous surtout, Révérend Père, puisque c'est vous qui nous avez guidés, qui nous avez encouragés dans ces sentiers.

Le respect, l'estime et la haute considération dont vous entourent tous les citoyens de cette ville sans distinction de croyance ou de nationalité, comme tous peuvent le constater ici ce soir par leur nombreuse assistance à cette belle fête, en tête de laquelle je vois avec une bien vive satisfaction le Représentant du Gouverneur de l'Etat, le premier magistrat de notre ville, Son Honneur le Maire, et les Pères de la Cité, proclament hautement vos vertus, vos talents administratifs, votre popularité.

En tout et partout, Révérend Père, vous avez été pratique et vous nous avez enseigné de l'être ; alors voulant mettre à exécution vos bons conseils, je ne puis terminer cette bien faible expression de nos sentiments, sans vous offrir au nom de vos paroissiens, comme aussi au nom de plusieurs autres citoyens distingués dont les noms accompagnent les cadeaux, un Souvenir de ce jour mémorable.

Acceptez-le donc, Révérend Père, avec l'expression de notre reconnaissance et de nos vœux les plus sincères pour votre bonheur.

Cette adresse d'une rédaction soignée et d'un style coulant, fut aussitôt suivie du discours en anglais ci-dessous, prononcé par le Col. James H. Carmichael, représentant officiellement le Gouverneur Russell de l'Etat du Massachusetts.

REVEREND FATHER GARIN, LADIES AND GENTLEMEN :

I have been asked on account of the position which I hold on the staff of his Excellency the Governor of this Commonwealth, to speak a word on this occasion.

I feel that the time and place would require a prepared effort, and even then I know I could not in a small degree do justice to the event we commemorate to-day.

And although I felt some hesitation in coming forward to-night, yet my friendship for the good man whose golden anni-

versary we celebrate, compels me to come forward willingly and extend the greetings of the Commonwealth to you, Reverend Father, on this joyous occasion. I know if the Governor was a resident of Lowell, or knew of the great work you have done for the past fifty years, no matter what his engagements might be, he would be personally present and extend to you the greetings of the Commonwealth and its well wishes and blessings.

I, as his representative, wish you all success and all joy and bring to you the warmest congratulations of the Commonwealth for the good work you have done for the State in the cause of religion and education.

Here under the laws and constitution the Church and State are entirely separate, and are both reaching the highest place for good ; yet the State can and must commend the Church and work in harmony with her. Through your work and the work of Our Holy Church rests much of the security of the State, and the tide of anarchism, communism and socialism will thereby be stemmed and their dangers avoided.

My dear friend and venerable father, this is indeed a day of joy for you and your people and not alone your immediate people, but for all the people of our large city ; a day of joy for you, because fifty years ago you consecrated your life to the service of God, and have fought the good fight since ; and joy for your people that they have such a noble representative of Christ in their midst and who is looked upon by all as a living saint ; a day of joy to all the people of the city that they have within its borders a man who is doing so much for christianity and good government.

To-day a stranger in the city might ask what means the appearance of your societies headed by their bands.

Was some great hero being honored ?

The answer would be, yes, one of God's heroes, whose life for fifty years had been given to the poor and lowly, and whose voice and example had brought many souls to God.

Your people are a credit to you and to the city and State and are advancing in material and moral prosperity faster than any other. May they so continue is my wish. You will leave imperishable monuments after you when you die, your work for religion and education will live and speak when you are silent ; your churches and schools will speak more eloquently than any words of your good life, and you in years to come will look

down from heaven on the golden crosses which your good work raised skyward.

I said, Reverend Father, in replying to the very kind invitation to be present that it would afford me great pleasure to come here to-night and hoped I might be present to help to celebrate your seventy-fifth anniversary, and to-night when I see your smiling face and how young you appear I change the sentiment and hope that we will both live to celebrate your centennial anniversary ; and that on the seventy-fifth a Governor of French extraction may be present to extend to you the greetings of this noble Commonwealth.

Sa chaleureuse parole a été maintes fois couverte par de frénétiques bravos.

Le R. P. McGrath, Provincial, a répondu à ce discours avec l'habileté et la finesse d'expression qui caractérisent sa parole.

Puis le R. P. Garin, héros de tant de fêtes, parut à son tour sur le théâtre. Sa vue fit éclater des tonnerres d'applaudissements ; c'était comme un feu roulant de vivats et de bravos !... Il parla ainsi :

MES CHERS PAROISSIENS :

Les paroles que vous venez de m'adresser à l'occasion de mes Noces d'Or, me font un bien grand plaisir.

Cependant, je dois le dire tout de suite, elles ont eu un défaut, le même que j'ai remarqué dans les adresses de ce matin ; c'est qu'elles sont trop élogieuses !... Je n'ai pas mérité toutes les louanges qui y sont contenues !... N'importe, je les accepte au nom de la Religion, au nom de Dieu à qui seul appartient l'honneur et la gloire. Passons là-dessus.

Dans vos différentes adresses, comme dans celle que je viens d'entendre, vous avez parlé avec avantage de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. On l'appelle l'admirable, la dévouée, la belle et d'autres épithètes justement méritées. Mais vous ne savez peut-être pas de quel moyen Dieu s'est servi pour me conduire dans cette Société. Je vais vous le raconter :

Je venais de finir mon cours d'études : je me trouvais par conséquent dans la nécessité de faire choix d'un état quelconque. J'avais lu bien des fois les récits des Missionnaires au milieu des Sauvages, et je savais que la Congrégation des Oblats dirigeait bon nombre de ses prêtres vers ces régions. Je me sentis

entraîné à demander la faveur d'être inscrit dans les rangs de cette vaillante armée de soldats évangéliques. Toutefois, je ne voulus prendre aucune décision avant d'avoir consulté ma bonne mère.

Un jour donc qu'une occasion favorable s'était présentée, je lui fis connaître mon projet. Elle m'écouta avec attention, puis m'enveloppant de son tendre regard, elle me dit : " Mon enfant, je suis on ne peut plus heureuse d'apprendre cette détermination, et j'en bénis le ciel ! Je ne veux pas t'influencer dans ton choix : tu as toujours été libre, tu l'es encore. Cependant, je crois le moment venu de te raconter un événement qui fera époque dans notre vie à tous deux, et qui te confirmera, t'encouragera même dans tes pieuses résolutions.

" Avant que tu ne visses le jour, ta sœur Joséphine tomba dangereusement malade. Elle fut longtemps sous les soins des médecins ; mais, désespérant de ne pouvoir jamais arrêter le mal qui la minait, ils finirent par la condamner. Il ne restait donc plus qu'à nous résigner ou à faire violence à la volonté de Dieu : je pris cette dernière planche de salut, et dans un pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier, je promis à Dieu, s'il conservait la vie à ma fille, de lui consacrer le premier enfant qui naîtrait de moi ; si c'était une fille, d'en faire une religieuse, un fils, un religieux.

" Elle fut sauvée et tu naquis !

" Je ne t'en ai jamais parlé jusqu'à ce jour ; mais aujourd'hui, c'est mon devoir de le faire. Va, mon fils, et remplis la promesse que ta mère a faite au Ciel ! . . . "

Cet aveu éloigna tout doute au sujet de ma vocation. Je compris qu'elle venait du ciel, et je me mis aussitôt en demeure de la remplir.

La Congrégation des Oblats possédait un noviciat pas bien loin de mon village. Je m'y rendis et fus admis à prendre l'habit que je porte maintenant.

Dans les adresses qui m'ont été présentées, on a élevé bien haut mon dévouement et mon courage au milieu des épreuves auxquelles est inévitablement soumise la vie du missionnaire. C'est vrai, il en faut du courage, parce que les épreuves sont grandes. Cependant, il ne faut pas croire que nous les rencontrons là plus nombreuses qu'ailleurs. Pour ma part, si j'ai eu à souffrir du froid, de la faim ou de la soif, je n'ai jamais eu à sup-

porter une épreuve aussi forte, aussi terrible que celle qui me fut donnée dans le berceau de ma vie religieuse.

Voici comment :

Il y avait déjà quelques mois que j'étais au Noviciat, priant comme les autres et ne pensant plus guère au monde, quand un beau jour on m'annonce que je suis demandé au parloir. Je m'y rendis aussitôt, et je trouvai là deux jeunes demoiselles, deux compagnes de mon enfance.

Il faut vous dire que, dans le monde, j'avais essayé, moi aussi, à voltiger un peu sur les fleurs de la vie, et je trouvais que ça n'allait pas trop mal. Mais, depuis mon entrée au Noviciat, tout cela était sorti de ma mémoire : je n'y pensais plus.

La conversation allait donc bon train : nous causions du pays, des parents, d'un tel, d'une telle, que sais-je ? Nous parlions de nos anciens jeux, de nos aimables réunions, de nos doux amusements et d'autres folies semblables, (rires dans l'auditoire). J'y prenais goût de plus en plus ; quelque chose d'indéfinissable se passait en moi. Allons, me disais-je, ces cousines ne sont pas sottes !...

Elles parlèrent de partir—je les retins !...

—Mais, me dit l'une d'elles de sa voix mielleuse,—êtes-vous réellement décidé à passer votre vie en religion ?

—Oh oui, avec la grâce de Dieu !

—Vous voulez être missionnaire chez les Sauvages !... Mon Dieu, ... je frémis rien qu'à y penser !!!

—Oh, ce n'est pas dangereux, mademoiselle.

—Être si jeune et faire tant de sacrifices !

—Que voulez-vous ? ... le ciel ne se gagne pas à aller en carrosse !

—Au moins nous aurons le plaisir de vous voir au village quelque beau jour ?

—Je ne pense pas, mademoiselle — cependant je ne connais pas l'avenir.

—Dans tous les cas, monsieur André, pensez à nous dans vos bonnes prières !... Le jour s'avance, il nous faut retourner maintenant. Allons, au revoir, monsieur André ! au revoir !

Et ce disant, elles me faisaient des saluts qu'elles avaient dû pratiquer beaucoup avant de m'en donner des échantillons. (Rires et applaudissements prolongés).

Je remontai à ma chambre, tout bouleversé !

Je me jetai sur mon lit en pleurant à chaudes larmes. A

mon oreille retentissait toujours ce fameux : “ Au revoir ! M. André, au revoir.” Le jour, la nuit, dans les méditations, dans les prières, je voyais toujours les mêmes figures, j’entendais toujours les mêmes mots : “ Au revoir ! M. André, au revoir . . . r ” (Rires et applaudissements).

J’en perdis bientôt la gaieté, le goût de la prière, l’amour de l’étude, l’esprit de recueillement. Je ne parlais à personne de ma fameuse visite, et personne ne comprenait ce changement si subit chez moi.

Notre Maître des Novices devina tout de suite qu’un combat se livrait dans mon âme, mais il attendait.

Un jour que j’étais plus abattu que de coutume, et que la pensée même de retourner dans le monde était venue à mon esprit, je pris la résolution de me rendre à sa chambre, et de tout lui raconter.

Mes amis, si jamais j’ai fait un acte de courage dans ma vie, ce fut cette fois.

J’allai donc le trouver : et, m’asseyant près de lui, je lui fis connaître de fil en aiguille tout ce qui se passait dans mon âme.

J’en éprouvai immédiatement une immense consolation ! Les paroles qu’il m’adressa me réconfortèrent, me firent pleurer mon petit égarement et me servirent de leçon.

Je repris la vie régulière de la communauté, et j’achevai sans autre incident notable le terme de ma probation.

Depuis ce temps jamais je n’ai eu à subir de telles épreuves.

Les souffrances physiques auxquelles j’ai été soumis dans mes divers voyages à travers les peuplades indiennes, ne sont rien en comparaison des souffrances morales. Les premières se supportent en riant, les secondes se supportent aussi, mais . . en pleurant.

Depuis que je suis dans cette paroisse au milieu de cette population canadienne-française que j’affectonne, de telles souffrances ne sont jamais venues m’assailir. C’est qu’en vous j’ai trouvé des amis fidèles, des hommes pleins de foi, des catholiques fervents. (Applaudissements par le clergé).

Je le disais ce matin : vous m’avez louangé beaucoup et vous vous êtes oubliés.

Cependant, qu’est-ce que j’aurais fait sans votre généreux concours ? Vous avez compris et vous comprenez encore qu’il faut des églises au bon Dieu, et des écoles pour vos chers enfants. La gloire que vous m’attribuez dans la construction

de ces édifices qui font l'honneur de votre nationalité, je la retourne à Dieu d'abord, à vous ensuite. Je n'ai été qu'un faible instrument ; et tout autre aurait pu faire comme moi, et mieux peut-être.

Depuis ce matin, de brillantes démonstrations ont été données. Vous avez fait acte de foi, de religion et de patriotisme. Les nationalités étrangères ont vu défiler les rangs de votre inimitable procession, et elles ont dit : "Voilà un peuple qui se souvient de sa patrie et de ses aïeux." Les protestants vous ont vus passer et ils ont dit : "Voilà des hommes qui aiment leurs prêtres !" Espérons qu'à son tour Dieu a dit en vous voyant vous presser dans son temple béni : "Voilà des enfants qui m'aiment, moi leur Père, moi qui veille sur eux." (Applaudissements).

Mes chers paroissiens, je termine en vous remerciant de nouveau pour tout ce que vous avez fait. Si jamais j'ai un souvenir mémorable à conserver, ce sera celui-là.

Maintenant vous êtes fatigués, je le conçois : mais, prenez courage : on va vous jouer une opérette qui va répandre la joie dans vos cœurs. Ne partez pas, car vous le regretteriez certainement. Elle ne durera qu'un quart d'heure au plus : un quart d'heure de joie, de rires et de brillante gaieté.

Après cela nous irons tous nous reposer sous le regard de Dieu et de sa sainte Mère !

*
* * *

Le héros descendit alors au bruit d'une triple salve d'applaudissements. Aussitôt l'orchestre partit un délicieux morceau à la fin duquel la toile se leva pour laisser voir, chacun à son tour, les acteurs de l'opérette comique : *L'Oncle Ratondu*.

M. Alfred Bonneau est le premier qui apparaisse. Sa voix pure et sympathique frappe agréablement nos oreilles. Il joue avec sûreté, élégance et naturel. Son chant est irréprochable ; et il nous semble encore entendre résonner son fameux : *Zim boum boum* qu'il a chanté avec tant d'aplomb.

Son nom de théâtre est Jérôme : il est le neveu de *Ratondu*, vieil avare qui lui a volé sa fortune. Il voudrait bien se la faire rendre, mais comment faire avouer au bonhomme qu'il est l'auteur du vol ? C'est une fine canaille que ce *Ratondu*. Il a cependant un défaut, un grand !... il aime la goutte !... Jérôme s'en aperçoit. Plein de politesse, il le fait mettre la table, apporte des verres et verse force libations au bonhomme dont les yeux ne

tardent pas à voir des chandelles. Une fois gris, l'oncle inconscient confesse au neveu qu'il est l'auteur du vol. *Jérôme* alors déclare qui il est, fait arrêter le vieux scélérat et rentre en possession de sa fortune.

Dans ces diverses scènes, M. A. Bonneau a joué en artiste, La foule le lui a dit bien des fois par ses applaudissements.

Mais cet intéressant *Ratondy* offrait une partie fort difficile.

Pour ne pas se compromettre devant ce *Jérôme* qu'il ne connaissait pas, mais qui pouvait fort bien être son neveu, il lui fallait jouer la ruse, le mensonge et l'hypocrisie. C'est ce qu'il a fait... c'est ce qu'a fait M. Georges Constantineau avec un naturel à s'y méprendre. Tout en lui dépeignait, on ne peut mieux, l'avare qu'il représentait : démarche, costume, voix, gestes, dos en demi-lune, etc. Et pour se contrefaire de la sorte, il fallait une habileté qu'on ne trouve pas sous toutes les fenêtres.

Cependant, les rires et les acclamations des spectateurs ont prouvé que M. G. Constantineau avait rendu son rôle en maître.

Kermædic, l'obéissant Kermædic, est un matelot. Sa présence chez le vieux *Ratondy* apporte un puissant secours à son officier, *Jérôme*. Ce dernier lui fait faire ce qu'il veut.

D'abord sourd et muet, il recouvre tout à coup la parole sur un signe de son maître pour déclarer à l'officier de Police que *Ratondy* a lui-même avoué son crime. Dans ce rôle nous avons eu le plaisir d'entendre M. Ed. Vincelette.

Comme dans son rôle de *Jean le Mauudit*, il a joué avec intelligence : Kermædic et lui n'en faisaient qu'un. Cette identification, difficile à obtenir, je le concède, avec le personnage que l'on représente, est toujours la clef de tout succès. Aussi M. Vincelette ne paraît jamais sur la scène sans prendre la part du lion dans les applaudissements des auditeurs. C'est ce qui lui est arrivé ce soir-là. Ces trois acteurs donc nous ont amusés beaucoup. L'hilarité fut générale, la satisfaction de même.

Cette opérette termina ce beau jour.

Minuit était sur le point de sonner. Cependant personne ne s'était aperçu de la durée des heures. L'on sortait de la salle enchanté, ravi, enthousiasmé.

Honneur aux acteurs, aux musiciens, aux orateurs !

Honneur au R. P. J. H. Emard, l'organisateur de cette incomparable séance. Ses fatigues et ses veilles, son courage et son dévouement furent récompensés par l'éclatant succès qui a couronné ses généreux efforts.

AU COUVENT

Lundi 7 novembre.—Nous allons encore avoir ce matin une belle petite fête, bien douce, bien amusante et bien délicieuse ! Les bonnes Sœurs Grises se sont chargées de nous la donner telle. Gracieusement invités pour la réception qu'elles ont préparée en l'honneur du R. P. Garin, nos honorés visiteurs s'y sont tous rendus avec joie.

A dix heures donc, tous faisaient leur entrée solennelle dans la salle du théâtre, précédés par le VENERABLE JUBILAIRE dont l'apparition fut saluée par le chant enthousiaste, *Vivat Pater Bonus*, exécuté par un chœur de 1200 voix.

La salle présentait un aspect grandiose.

Ce n'était que banderolles, drapeaux étoilés, bannières tricolores, bouquets, dentelles, etc.

Au fond de la scène apparaissait, comme niché dans un nid de verdure, le portrait du R. P. Garin que couronnaient les inscriptions : *Amour à notre Père* et *Cinquantième Anniversaire* en lettres resplendissantes.

A peine assis sur leurs sièges, les auditeurs virent avancer sur le théâtre une jeune élève du nom de Melle Maria Boulanger ; elle avait à réciter l'aimable poésie suivante :

LES NOCES D'OR

Je ne suis qu'une enfant aimant beaucoup les roses,
Les champs, les papillons et les jours de congé,
Et ne comprenant pas très bien certaines choses,
Mais cependant, hier, tout le jour, j'ai songé.

Car on m'a dit : Demain, l'Eglise catholique
D'un Oblat vénéré célèbre le grand jour
Qui le vit consommer son union mystique
Avec son Dieu, objet du plus brûlant amour.

Oui, depuis cinquante ans, il consacre sa vie
A l'aimer, le servir, l'appuyer de son bras,
Et son âme d'apôtre encore inassouvie
Rêve de grands travaux, de fructueux combats.

Enfant, demain, priez que bien longtemps l'Eglise
 Garde le vaillant chef, l'apôtre dévoué,
 Le soldat qu'aucun choc n'affaiblit et ne brise,
 La voix forte par qui le Seigneur est loué.

Certes, pour mes dix ans, ce discours est bien grave
 Mais j'ai vite fermé la porte de mon cœur,
 Afin que le bon Dieu dans mon âme le grave
 Et puis, à deux genoux, j'ai dit : Seigneur, Seigneur !

Je ne suis qu'une enfant et n'ai que ma prière,
 Pourtant vous daignerez en agréer l'encens,
 Et répandre vos dons sur les jours d'un bon Père,
 O vous qui chérissez les cœurs purs, innocents.

En faveur de ces vœux nombreux que vous adresse
 Votre peuple pour lui, mon Dieu, conservez-nous
 Le pasteur vénéré, dont la forte tendresse
 A pour tout son troupeau des soins pieux et doux.

Bénissez son labeur, ses veilles paternelles,
 Donnez-lui de longs jours prospères, radieux,
 Jusqu'au jour, où Jésus, aux noces éternelles
 L'invitera dans les cieus !

Après cette poésie rendue avec intelligence, on nous donna une intéressante allégorie, intitulée, *Le grain de Sénéré*.

L'exécution en était confiée à six jeunes garçons que l'on nomme : E. Dozois, E. Cantin, A. Champagne, Jos. Filiatrault, P. Beaulieu et J. Bryère.

Tous possédaient très bien leur rôle ; et la manière dont ils s'en sont acquittés parle bien haut en faveur de leurs dispositions oratoires, et les talents de leurs maîtresses.

Les *petits* avaient tracé la voie : les *grands* vont maintenant faire leur apparition. Ces grands ou mieux ces *grandes* ne parleront pas, elles chanteront. Le chant a toujours été, en effet, le haut langage de l'âme humaine. C'est là qu'elle se plaît, parce que c'est là qu'elle y retrouve le beau terrestre qui n'est qu'une émanation du beau éternel, fin suprême de ses amoureux désirs. Et plus le chant atteint la perfection, plus il élève nos âmes, puis il nous rapproche des concerts des cieus.

A dire le vrai, il n'est pas toujours facile de rencontrer une telle perfection dans les chants de la terre. Cependant on peut y approcher beaucoup, comme on a pu s'en convaincre en entendant les cantatrices distinguées qui viennent de chanter, *La Foi*

de *Rossini*. Ce *Trio* magnifique fut exécuté par les Delles Antonine Bernard, Marie-Anne Caisse, et Lillian Hébert. Chacune rendit sa partie en artiste : cela dit tout, et je ne puis rien y ajouter de nouveau.

Après les grandes et les petites viennent les *très-petites*. Ces dernières n'ont encore rien dit : elles savent parler cependant. Pour le prouver, elles arrivent sur le théâtre au nombre de douze. Voulez-vous connaître leurs noms ?... Lisez :

Lauda Delisle, M. L. Lacombe, Regina Denault, Henrietta Landry, Cécile Landry, Rachel Giard, Blanche Vigeant, Régina Vigeant, Delphine Régnier, Alice Marceau, Maria Lavoine, Ernestine Mercier.

Elles apportent à leur père un tribut de reconnaissance ; et pour cela chacune d'elles dit son mot. Écoutons leurs tendres discours :

TRES-AIME PERE,

- | | |
|------|---|
| 1ère | En ce jour de douce allégresse
Nous voulons consacrer nos chants,
A vous exprimer la tendresse
De nos cœurs bien reconnaissants. |
| 2ème | N'êtes-vous pas pour nous un père
Toujours aimant et généreux ?
N'est-ce pas vous dont la prière
Nous garde bons et vertueux ? |
| 3ème | Oui, vous êtes la Providence
De la jeunesse, de l'enfance,
Notre ami, notre protecteur. |
| 4ème | Vous nous enseignez la sagesse
Et vous nous prodiguez sans cesse
Vos tendres soins, ô bon Pasteur ! |
| 5ème | Notre union si fraternelle
C'est votre âme pleine de zèle
Qui la protège et la bénit. |
| 6ème | Et sous votre main bienfaisante
Elle va toujours grandissante ;
Dieu qui nous aime, lui sourit. |
| 7ème | Qu'il est doux auprès d'un bon Père,
Pour des enfants de vivre unis !
C'est le vrai bonheur de la terre,
C'est un rayon du paradis ! |

- 8ème Oh oui ! puissions-nous tous ensemble,
Près de celui qui nous rassemble
Rester longtemps pour le chérir !
- 9ème Que Dieu vous donne des années
Heureuses et multipliées,
Père, de vos enfants c'est le plus cher désir.
- 10ème Que Dieu mesure avec largesse,
Vos jours à vos nombreux bienfaits,
Et pour longtemps notre allégresse
Vous offrira tendres souhaits !
- 11ème O Dieu, vois d'une longue carrière
Les vertus et le dévouement
Et réponds, réponds à notre prière
En ce délicieux moment.
- 12ème Nous célébrons, d'un bon, d'un tendre Père,
Les Noces d'Or ;
Mais nous demandons que sa carrière
Se double encor !

Comme toutes les autres, cette poésie fut vivement acclamée.

Nous regardons le programme et nous voyons que le morceau qui va suivre est une opérette intitulée : *L'Echo des Bois*. Déjà, douze jeunes demoiselles sur le théâtre ; on les nomme : Mlles Maria Boulanger, Rose-Anna Vigeant, Dulcina Delisle, Laura Descoteaux, Marie Desbiens, Hélène Labrie, Régina Vigeant, Alice Dubois, Albina Pichette, Victorine Mercier, Blanche Vigeant, Anna Vigeant.

Leur chant a été bien goûté, leur déclamation aussi.

Un brillant solo de piano succède à *l'Echo des Bois*. Il est exécuté par Melle Lillian Hébert. Sa touche libre et dégagée indique une main qui connaît son jeu.

La toile se redresse encore pour laisser voir sept petits garçons dont la hauteur n'atteint pas trois coudées. Rangés sur une seule ligne ils commencent le dialogue *La fête de notre Père*. On remarque qu'ils parlent distinctement, et avec assez de force pour être entendus dans toute la salle : ce qui n'est pas un petit mérite.

La manière dont ils ont donné ce dialogue nous a fait rire beaucoup.

Le plus petit de la troupe marchait en premier lieu en chantant et se dandinant comme un homme au-dessus de ses affaires. Arrivé au milieu du théâtre, il s'y arrête, élève à la hauteur de son bras un bouquet, aussi gros que lui-même, puis complimente le R. P. Garin sur son jubilé. Les autres l'imitent à qui mieux mieux, jusqu'à ce que, le feu les emportant, ils se lancent dans la poésie. Alors, le petit bonhomme, dont le nom est Arthur Martel, descend du théâtre et vient offrir son bouquet au R. P. Garin qui l'embrasse au bruit des applaudissements.

Les noms des autres petits garçons s'écrivent : Arthur Duprez, Ed. Chaput, A. Delisle, Georges Dozois, Jos. Bordeleau et Jos Labrie.

Digue, digue, digue, digue, digue don.

Ce sont les *Cloches Jubilaires* qui vont retentir.

Cinquante petites élèves sont rangées avec ordre sur le théâtre. L'une d'elles, Melle Ida Tarte, entonne aussitôt la belle hymne qui suit :

LES CLOCHES JUBILAIRES

Cinquante ans de vertus, de saint renoncement,
Quelle riche moisson et quelle carrière !!
C'est l'heure bénie... Ah! chantons, chantons gaîment
Et des plus belles fleurs couronnons un bon Père
Dont l'excessive charité fait le trésor...
Par nos chants, par nos vœux, fêtons ses Noces d'or.

Et c'est pourquoi nous v'nons avec transport
Célébrer d'un Père les Noces d'or.

CHŒUR

Digue, digue, digue, digue, digue don
Sonne, sonne, sonne, sonne, sonne donc !
Digue, digue, digue, digue, digue don
Sonne, sonne, sonne joyeux carillon !

Et pendant qu'elles chantent ce refrain, elles imitent avec le bouquet qu'elles portent à la main le mouvement de la cloche qui sonne.

Cette représentation est très belle.

2E SOLO—MLLE ROSE-ANNA VIGEANT.

Depuis cet heureux jour où tu te fis Oblat
 N'as-tu pas goûté, Père, une vive allégresse
 Quand refusant l'honneur, la louange et l'éclat
 Tes enfants redisaient ta bonté, ta tendresse ?
 Et te révéraient comme ils le font tous encor
 Au jour si mémorable de tes Noces d'or.

Et c'est pourquoi nous v'nons avec transport
 Célébrer le jour de tes Noces d'or !

CHŒUR

Digue, digue, digue, etc.

Le 3e Solo a été chanté par Melle Evéline Baril, ancienne élève. Douée d'une voix forte et sonore, elle ne chante jamais sans recevoir les félicitations de ceux qui l'écoutent.

3E SOLO

Cinquante ans de labeur, de parfait dévouement
 Couronnent en ce jour ta vénérable tête.
 Et depuis le vieillard jusqu'au plus humble enfant
 Tous chantent tes vertus en cette grande fête.
 Et la reconnaissance prenant son essor
 Vient avec bonheur célébrer tes Noces d'or !

Et c'est pourquoi nous v'nons avec transport
 Célébrer à notr'tour tes Noces d'or.

CHŒUR

Digue, digue, digue, etc.

Nous n'avions pas encore cessé nos applaudissements qu'une nouvelle scène commençait. Cette fois, c'est un ingénieux dialogue donné par les plus grandes élèves, et qui finit par l'offrande de riches fleurs et d'un bouquet spirituel contenant les prières, le nombre des communions et des messes de toute la communauté.

Dans le dialogue intitulé : *Offrande à Notre Père* figuraient :

Eléonore Goupil, Laura Denault, M. Anne Delorme, Régina Richard, Béatrice Laflamme, Palmérina Paradis, Alice Ouimet, Délima Vigeant, Mathilde Goupil, Maria Boulanger, Albina Pichette.

Mais voici maintenant quelque chose d'original.

Sept jeunes élèves arrivent solennellement sur le théâtre les unes à la suite des autres. Leur front est orné d'un diadème sur lequel brille une lettre à haute dimension. Par la manière dont elles se placent, on ne tarde pas à reconnaître que ces lettres forment le mot *bonheur*. Voici l'ordre dans lequel elles sont rangées :

B	O	N
Ida Tarte,	Marie L. Vigeant,	M. L. Paradis,

H	E	U	R
E. Turcotte,	L. Chaput,	D. Vigeant,	M. Goupil.

Puis chacune d'elles déclame une petite strophe poétique pleine des plus heureux souhaits.

Nous n'avions pas encore cessé d'applaudir qu'un chœur de 200 voix entonnait avec entrain le chant intitulé : *Jour d'Allégresse*. La musique avait été extraite du chœur : *The Fairies of the Hills*.

Au piano se tenait Mlle Lillian Hébert,—à l'harmonium, Mlle Alma Alexander, dont le talent musical est connu de tous.

La première voix que nous ayions le plaisir d'entendre est celle de Mlle M. A. Caisse : elle chante avec âme le magnifique solo suivant :

Chastes plaisirs, douce allégresse,
Venez habiter ce séjour.
Refrains joyeux, suave ivresse,
Retentissez en ce beau jour.

Que de nos cœurs brûlants s'élance
L'hymne de la reconnaissance !
Oui, répétons avec ardeur
Ce chant d'amour, ce cri du cœur.

O douce et sainte mélodie
Prête-nous tes plus beaux accords
Pour célébrer, l'âme ravie,
D'un bon Père les Noces d'Or.

Ah ! chantons l'heure solennelle
Qui le vit, avec tant de zèle,
S'immoler aux pieds de Jésus.
Ah ! chantons donc tant de vertus !

GRAND CHŒUR

Salut, salut, moment d'ivresse,
 Salut, salut, beau jour où la jeunesse
 Pourra dans l'élan du bonheur
 Redire les sentiments de son cœur.

Que chacun s'apprête
 Car voici la fête
 D'un Père tendre et bienfaisant.
 Par un doux langage
 Offrons-lui le gage
 De notre cœur reconnaissant

Que chacun s'apprête
 Car voici la fête
 D'un Père tendre et bienfaisant.
 Par un doux langage
 Offrons-lui le gage
 De notre cœur reconnaissant
 Offrons-lui tous nos cœurs reconnaissants.

Le 2e Solo fut très bien rendu par Mlle Antonine Bernard.
 Sa voix souple rend son exécution facile et agréable.

Te souvient-il du jour trois fois heureux
 Où ton âme s'enchaînait de doux nœuds ?
 Te souvient-il de ce bonheur intime
 Que ton cœur goûtait alors que, victime,

A la Vierge, il jurait fidélité
 Et s'engageait dans sa communauté !
 Depuis cet heureux jour, ô tendre Père,
 Un immense trésor s'est amassé,
 Car si nous parcourons ta carrière,
 Nous voyons que cinquante ans ont passé.

Et chaque instant d'une si longue vie
 Porte le sceau des Oblats de Marie.

GRAND CHŒUR : Salut, salut, moment d'ivresse, etc.

Puis un joli duo exécuté par Melles M. A. Caisse, A. Bernard, E. Gagnon dans la partie de *Soprano* ; et Melles C. Alexander, E. Desrosiers, A. Leclaire dans l'*Alto*.

A notre Père, nous venons offrir
 La belle fleur du souvenir.



De ses bontés l'plus doux retour
Doit toujours êtr' notre amour.

Pour lui seront nos fleurs variées
Pour lui seront nos plus chères pensées.
Pour lui tous nos souhaits heureux
Pour lui seront toujours nos vœux.

Ensembl' formons toujours des vœux
Chantons, fêtons, formons des vœux (bis.)
Formons des vœux
Qu'il soit heureux.

GRAND CHŒUR : Salut, salut, moment d'ivresse, etc.

Duo : Présentons de jolis bouquets de fleurs
A celui qui guide nos cœurs
Et formons des vœux bien sincères :
Dieu, entends nos vœux, nos prières
Et répands sur notr' bienfaiteur
La paix, la joie et le bonheur
Le vrai bonheur.
La paix, la joie et le bonheur
Le vrai bonheur.

Présentons de jolis bouquets de fleurs
A celui qui forme nos cœurs.

Faible est notre louange
Et grands sont tes attraits ;
Mais là-haut plus d'un ange
Redira tes bienfaits.

Amis, gardons la souvenance
Du jour où la reconnaissance,
Ne pouvant offrir un trésor,
Chant' d'un Père la bienfaisance
Au beau jour de ses Noces d'Or.
Chantons et célébrons ses Noces d'Or !

GRAND CHŒUR : Salut, salut, moment d'ivresse, etc.

*
* *

Immédiatement après ce chant, on eut à donner des bravos à une amusante représentation.

Les élèves n'avaient pas voulu laisser passer les " Noces d'Or " sans donner au R. P. Garin un souvenir durable de leur

tendre affection pour lui. A cet effet, elles réalisèrent en peu de temps, entre elles, les fonds nécessaires pour l'achat d'un manteau bien rembourré et d'un casque de prix.

Le moment venu de présenter l'adresse, elles députèrent une jeune lectrice, Mlle Mathilda Goupil, auprès du R. P. Garin qui écouta avec bonheur les paroles suivantes si pleines de bon ton et d'harmonie.

AU REVEREND PERE ANDRE MARIE GARIN, O. M. I.
SUPERIEUR

BIEN-AIME ET VENERE PERE,

Après les grandes démonstrations auxquelles toute la paroisse a pris part, hier ; après tous ces concerts harmonieux de louanges qui se multipliaient sous vos pas, bien-aimé Père ; après ces généreuses offrandes faites par une population que vous avez vue naître et prospérer, est-il téméraire pour de pauvres enfants de venir aujourd'hui vous témoigner de leur gratitude ? Convient-il à de si jeunes âmes de répéter bien haut les vœux que nous formons en ce joyeux anniversaire de votre oblation ?

Ah ! bon Père, il y a cinquante ans, Dieu qui connaissait notre existence future, nous aimait déjà bien ardemment, puisque Sa Divine Majesté nous préparait un cœur tendre et généreux, un cœur dont le dévouement ne devait point se ralentir . . . un cœur qui, fortifié par les vertus religieuses, devait élever si haut l'édifice de sa perfection, qu'après un demi-siècle, il serait là, près d'humbles enfants expatriés, demandant asile à un pays ennemi de la foi de leurs pères.

Oui, vénéré Pasteur, quoique bien jeunes, nous sommes vivement émus à la vue des bienfaits que le Seigneur nous a prodigués par votre entremise.

Nous comprenons ce qu'il en a coûté de privations, de sacrifices de tout genre, pour prouver aux Canadiens les avantages dont ils jouissent à cette heure . . .

Sans vous, bon Père, nos chers parents n'auraient pas le bonheur d'aller s'agenouiller dans les sanctuaires où ils sont si heureux d'épancher leurs cœurs, de solliciter les grâces dont ils ont besoin.

Sans vous, l'enfance et la jeunesse chercheraient dans des écoles sans Dieu, l'instruction si nécessaire dans la vie, et sur-

tout cette éducation chrétienne qui élève l'âme, fortifie la pensée, et rend fort dans le combat.

Nous n'essayerons pas d'énumérer ici toutes les faveurs dont nous avons été et dont nous sommes tous les jours l'objet de votre part, car nous ne pourrions jamais nous acquitter dignement d'une si belle tâche ; nous voulons seulement vous prouver qu'au sein de votre jeune mais bien grande famille, il y a des âmes reconnaissantes, des cœurs sensibles aux bienfaits : de ces cœurs qui semblent parfois indifférents, mais qui, à l'intime, bénissent le Seigneur de leur avoir donné un Pasteur tendre et dévoué.

Nous prions Dieu, qui a été si libéral envers nous, de vous conserver encore de longues années au sein d'une population qui vous est si attachée et pour laquelle votre influence est si salutaire.

Puissions-nous toujours nous rappeler vos vertus et votre dévouement, cette seule pensée nous consolera, nous soutiendra !... Puissions-nous aussi suivre la voie que vous nous tracez ! nous savons que ce sera là le plus beau gage de reconnaissance que vous offriront des enfants qui vous doivent tout le bonheur dont ils jouissent en ce moment.

LES ELEVES DE L'ÉCOLE SAINT-JOSEPH.

Lowell, 7 Novembre 1892.

Or, pendant que la lectrice s'acquittait de sa tâche, quatre petites élèves tenaient le manteau de manière à en cacher quatre autres derrière lui. Puis, quand la lecture fut terminée, elles récitèrent, à leur tour, quelques poésies pleines d'originalité et de délicatesse.

1^{ère} : M^{lle} GERALDINE LAROCHELLE.

Pour le troupeau que tu vis naître
Ton cœur a toujours un abri.
En toi, chacun peut reconnaître
Un bon Pasteur, un doux appui.

2^{ème} : M^{lle} DELIA CORNEILLIER.

Heureux de ta sollicitude,
Tes enfants voudraient en ce jour
Témoigner de leur gratitude
Et te redire leur amour.

3ème : M^{lle} LOTTIE JEHIN.

Si la tendresse de notre âge
Laisse tous nos cœurs impuissants ;
Au moins, reçois notre humble hommage
Et crois-nous bien reconnaissants.

4ème : M^{lle} EMMA CORNEILLIER.

Oh ! veuille accepter de l'enfance
Cette image de protection,
Que lui donne ta bienveillance
Toujours et en toute occasion.

Vint ensuite le tour des quatre petites brebis cachées sous le manteau. Elles dirent ensemble :

Guidé par ta houlette chère
Heureux est ton petit troupeau,
Surtout, quand ta main tutélaire
Le tient caché sous ton manteau.

Alors elles abaissèrent ce fameux manteau, puis vinrent l'offrir au R. Garin en même temps que la boîte dorée qui renfermait le casque en loutre de mer.

De longs applaudissements reçurent cette belle cérémonie.

Le R. P. Garin se leva et remercia les bonnes sœurs et leurs élèves en ces termes :

Mes chers enfants, il y a eu, hier, de splendides démonstrations ; j'ai reçu un grand nombre de belles adresses et la journée s'est terminée par une soirée qui ne laissait rien à désirer, mais je dois vous dire que la séance de ce matin dépasse même ce que j'ai vu et entendu hier, peut-être est-ce parce que j'aime les enfants et ce qui est fait par eux.

Je reconnais bien là aussi la main de vos bonnes maîtresses qui se dévouent depuis une dizaine d'années dans cette ville et qui vous forment si bien. Je les remercie de tout mon cœur et je suis heureux de voir que vous répondez si bien à ce que l'on fait pour vous. Je ne m'étendrai pas davantage, vu que j'ai répondu hier à une douzaine d'adresses et que vous ne trouverez pas mal que je cède la parole à un Révérend Père du Canada. Avant, je vous dirai encore que la séance de ce matin ne laisse rien à envier aux belles démonstrations d'hier, et je vous en remercie de nouveau.

Cependant, je ne voudrais pas que cette séance se terminât sans que vous en apportiez un souvenir. Quand j'étais jeune, j'aimais beaucoup, moi aussi, les petites fêtes, les soirées, les séances, surtout quand il devait y avoir un congé au bout. Comme je suppose que vous êtes prises du même amour, je vous en accorderai donc deux longs jours si vous n'avez pas d'objection. (Applaudissements frénétiques).

Maintenant le R. P. Lefebvre, Provincial du Canada, va vous adresser la parole.

On applaudit de nouveau et le Révérend Père s'adressant aux anciennes élèves et aux enfants s'exprima ainsi :

MESDEMOISELLES ET BIEN CHERES ENFANTS,

Il y a quelque temps, lorsque j'appris que l'on se préparait à célébrer le cinquantenaire de l'oblation religieuse du Révérend Père Garin, je m'attendais à assister à de grandes démonstrations, car je pensais bien que l'on savait faire les choses à Lowell, mais je dois vous dire que ce que j'ai vu hier dépassait mon attente.

C'est certainement un succès pour les Canadiens de cette ville. Je connais le Révérend Père Garin depuis quarante ans, alors que, jeune homme, je frappais à la porte des Oblats, à Saint-Pierre, à Montréal, et depuis, j'ai toujours entretenu avec lui les plus aimables relations. Il y a dix-neuf ans, je fus nommé pour la mission de Lowell et j'eus le bonheur de vivre sous la direction du R. P. Garin et en compagnie du R. P. McGrath. Dans le temps, si je ne me trompe, il n'y avait qu'une seule école catholique, l'Ecole Notre-Dame, et voyez maintenant cette belle école de l'Immaculée Conception, celle du Sacré-Cœur, celle de Saint-Michel, puis le beau collège qui vient de s'ouvrir et enfin cette grande et belle école où vous apprenez si bien à connaître, à aimer et à servir Dieu, ce cher couvent où se forment si bien vos jeunes cœurs. Je dois aussi vous dire que la belle séance de ce matin dépasse ce qui a eu lieu ces jours-ci.

J'ai souvent eu occasion d'assister dans différentes villes du Canada à de semblables réunions et je n'ai pas trouvé mieux. Je vous avoue que cela me réconcilie un peu avec les Etats-Unis, car pour nous qui vivons sur le sol natal, nous souffrons toujours de voir nos compatriotes s'expatrier pour aller vivre dans la Grande République Américaine ; mais je vois que ce

n'est pas perdu : la foi et la religion prospèrent au milieu de cette grande portion de la famille canadienne, et cela grâce à nos écoles catholiques.

Oh ! quelle consolation pour le cœur du prêtre lorsqu'il voit des semences de vertu et de religion dans un si grand nombre de jeunes âmes. Oui, mes enfants, ce que nous avons vu ici ce matin, nous prouve le dévouement infatigable de vos chères maîtresses et je suis heureux de voir que vous répondez à leurs soins. Vous aimez le couvent, aimez-le toujours ; aimez à revenir dans cette maison comme un enfant aime à revoir la maison paternelle. Je félicite ces bonnes demoiselles, anciennes élèves, qui ont bien voulu prendre part à la belle fête de ce matin et nous réjouir par leur beau chant. Continuez à aimer le couvent et revenez souvent dans cette maison qui est pour vous une seconde famille. Merci donc à vous, mesdemoiselles, merci à vous, chères enfants, pour le plaisir que vous m'avez causé. Merci en mon nom et au nom de tous les Révérends Pères, mes confrères, qui ont si bien joui de tout ce qui s'est passé ce matin. Je ne crains pas de le dire, cette séance ne le cède en rien à ce que j'ai pu voir dans nos établissements du Canada, et je dois à la justice de vous dire que je parle en toute sincérité.

Cet éloquent discours mit fin à la séance.

Les RR. PP. sortirent aussitôt de la salle pendant que tous les enfants de l'école rendaient à pleine poitrine : *Chantons ce bon Pasteur*.

Ravis de tout ce que nous avons vu et entendu, nous nous dirigeons en toute hâte vers l'Immaculée Conception où devait avoir lieu une aimable réunion de famille.



A L'IMMACULEE CONCEPTION

Nous y sommes.

La Maison Provinciale nous est toute grande ouverte : on y entre en saluant d'abord notre premier chef, le R. P. McGrath, puis en donnant une bonne poignée de main au procureur de la Province, le R. P. Tortel, sans oublier l'aimable supérieur, le R. P. Joyce : les RR. PP. Burns et Dacey nous reçoivent, eux aussi, avec toute la politesse et l'urbanité qui caractérisent des frères.

Les délégués de nos diverses maisons du Canada et des États-Unis, les RR. PP. du Sacré-Cœur, de Tewksbury et de la maison Saint-Joseph, sont tous réunis sous le toit de l'Immaculée Conception ; de sorte que cela fait une famille passablement respectable.

Cependant, nous n'étions pas tous là pour l'honneur d'une simple visite : la franche hospitalité de nos bons Pères a voulu s'étendre davantage, et le *make yourself at home* avait déjà été lancé plus d'une fois. Ce cri nous réjouissait, car midi était sonné, et...

Enfin, nous y voilà ! Certes, nous n'avons rien perdu pour attendre la bagatelle de dix secondes : non seulement nous avons une riche part de toutes les bonnes choses que Dieu a créées, mais nous sommes aussi gratifiés d'éloquents discours !... Et, ma foi, c'est ce que j'aime le mieux ! (?)

Vous l'aimeriez également, amis lecteurs, si vous aviez la bonne fortune de les lire en entier, comme moi j'ai eu celle de les entendre. Mais, hélas ! j'avais oublié mon crayon et mon cahier de notes !... J'ai fouillé longtemps dans mes poches... rien !

J'en suis donc réduit à ma pauvre mémoire ! Si encore je puis la trouver, elle !

Vous rappelez-vous du R. P. Paillier, ancien compagnon de missions du R. P. Garin ? Son nom est déjà venu sous ma plume, et je le donnais comme étant celui d'un causeur à la

verve inépuisable : eh bien, c'est lui qui nous a intéressés le plus, (soit dit sans offenser les autres) en nous racontant maintes histoires au sujet du R. P. Garin depuis son noviciat jusqu'à la Baie d'Hudson. Quand ce n'était pas drôle, c'était édifiant et touchant.

Oui, amis lecteurs, bien des fatigues, des tribulations et des sacrifices même sont encore inconnus dans la vie de notre bon père. Seul, le Dieu qui couronne en connaît l'étendue et le mérite.

Toujours est-il que nous y avons appris du nouveau et beaucoup.

C'est ce que déclara le R. P. McGrath lui-même dans les quelques paroles qu'il prononça à la suite de ces narrations : C'est la première fois, dit-il, que nous entendons raconter, avec de pareils détails, le zèle du R. P. Garin.

En effet, l'attention que tous portaient aux paroles du narrateur indiquait qu'elles contenaient du nouveau. Aussi avons-nous plus d'une fois donné notre approbation, nos applaudissements et même nos rires quand il y avait lieu.



Pas longtemps après ces divers récits, le R. P. McGrath se leva, adressa quelques mots bien appropriés, puis termina en offrant l'honneur de la parole au R. P. Lefebvre, Provincial du Canada.

Celui-ci parla de belles démonstrations dont il avait été le témoin, fit allusion au récit du R. P. Paillier au sujet des missions de la Baie d'Hudson et d'Albany, loua le dévouement du R. P. Garin, et termina en disant que les privations et les souffrances des premiers missionnaires de ces froides régions n'avaient pas été perdues puisque d'autres s'étaient fait un honneur de marcher sur leurs traces.

“ Actuellement, dit-il, Albany possède un poste fixe. Les RR. PP. Fafard et Guinard sont là priant et travaillant pour la conversion des Sauvages. Leurs œuvres sont belles, leur dévouement est sublime. Avec l'aide d'en haut, ils feront fructifier cette vigne du Seigneur ; ils feront grandir le grain de sénévé pour qu'il devienne bientôt un grand arbre dont les rameaux couvriront les malheureuses tribus encore assises à l'ombre de la mort. L'œuvre des Laverlochère, des Garin et des Paillier

progressera, et le saint nom de Dieu en sera glorifié." (Applaudissements).

Comme il avait été plus ou moins question de sauvages dans ce qui avait été dit, le R. P. U. Poitras sentit palpiter son cœur ; et sur l'invitation qui lui en fut faite il nous servit une magnifique harangue en Algonquin. Il a été applaudi, de même que le fut le R. P. V. Burtin, ex-curé des farouches Iroquois.

Le R. P. Joyce, Supérieur de l'Immaculée Conception, se leva ensuite, et dans une allocution pleine de sel, nous fit comme toucher du doigt le mérite du R. P. Garin dans toutes les œuvres qu'il a entreprises.

" Notre population irlandaise, ajoute-t-il, sait ce qu'a fait l'Oblat que nous fêtons pour la conservation de sa foi. Et si aujourd'hui, mes compatriotes viennent s'agenouiller dans le temple le plus beau de la ville, c'est à lui qu'ils le doivent. Aussi sont-ils attachés au R. P. Garin, comme lui-même, d'ailleurs, est attaché à l'Immaculée Conception. (Applaudissements).

" Les Pères de Saint-Joseph ont noblement fait leur devoir dans la fête des 'Noces d'Or' : tous nous en avons été témoins. Ils ont agi avec sagesse, prudence et intelligence.

" Mais il est quelqu'un parmi eux qui, en quelque sorte, a dirigé les opérations, et s'est assuré, par là, une plus grande part de responsabilité : c'est le R. P. Dazé, premier assistant." (Applaudissements).

Le R. P. Dazé se leva alors pour remercier le R. P. Joyce.

" Je ne m'attendais nullement, dit-il, à avoir un discours à faire aujourd'hui, aussi il ne sera pas long.

" Je suis flatté des bonnes paroles du R. P. Supérieur de l'Immaculée Conception à mon égard. Cependant il ne faut pas croire que j'ai fait plus que mes compagnons, non ! chacun a compris la tâche qu'il avait à remplir, et chacun a su s'en acquitter avec honneur. Ils n'ont regardé ni les démarches multiples, ni les fatigues, ni les veilles. Et si la paroisse a célébré les 'Noces d'Or' avec enthousiasme et générosité, les Pères de Saint-Joseph y ont mis de plus le dévouement et l'amour." (Vifs applaudissements).

Le R. P. Joyce invite le R. P. Fournier. Celui-ci déclare qu'il a une dette de reconnaissance envers le R. P. Garin.

" Comme Supérieur de la maison de Plattsburgh, dit-il, je sais ce que le R. P. Garin a fait pour la religion dans cette ville. Là, comme ailleurs, il n'a marché que pour la gloire de Dieu sans

autre ambition que de le faire connaître, aimer et servir par tous.

“ Le R. P. Lecomte l'a éloquentement démontré dans son magnifique sermon, et j'y adhère en toute sincérité. (Appl). En quittant cette ville je n'aurai qu'un regret ; c'est que Plattsburgh soit si éloigné de Lowell ; car, autrement nous nous serions permis là-bas d'y fêter les “Noces d'Or” du R. P. Garin.” (Applaudissements).

Nous avons à nos côtés un jeune Père qui jusqu'à présent s'était contenté d'approuver par des vivats et des battements de mains tout ce qui se disait. Le R. P. Joyce qui le regardait du coin de l'œil eut bientôt deviné qu'il ferait un bon choix en l'invitant à nous adresser la parole. C'est qu'il fit, et le R. P. Honoré Constantineau, de l'Université d'Ottawa, nous honora d'un discours moitié anglais, moitié français. Malgré la difficulté que présentait ce nouveau mode oratoire, le R. P. nous fit une allocution marquée au coin de la plus exquise délicatesse.

Puis ce fut ensuite au tour du R. P. Pelletier, maître des Novices à Tewksbury. Il répondit à l'invitation en disant que le R. P. Garin n'avait pas peu contribué à doter la Province des Etats-Unis du beau Noviciat qu'elle possède. La part qu'il a prise, dit-il, dans l'achat de cette maison ajoute un nouveau diamant à sa couronne, et ce ne sera pas le moins resplendissant. (Applaudissements).

Après un moment de silence, le R. P. McGrath se lève et dit :

MES REVERENDS PERES,

Je suis pleinement satisfait des fêtes qui viennent d'avoir lieu. Comme on l'a dit, tous ont fait leur devoir : j'en suis content, parce que j'affectionne beaucoup le R. P. Garin qui est un bon religieux ; aussi est-il aimé de Dieu, ses cinquante ans de vie religieuse en sont une preuve éclatante.

Ce jubilé a ramené sous nos yeux une cérémonie touchante, une cérémonie que nous n'avons pu voir sans pleurer. Car, les vœux de religion possèdent quelque chose qui attendrit. Mais quand on les voit proférer par un vénérable vieillard blanchi au service de Dieu, quand on entend cette même voix qui répète une formule de consécration prononcée pour la première fois il y a un demi-siècle, alors on sent quelque chose d'ineffable pénétrer notre âme, on se sent ému et... l'on pleure.

Mes Révérends Pères, nous sommes tous Oblats, et cette démonstration grandiose a été faite par des Oblats : la Congrégation donc a droit à sa part d'honneur, de reconnaissance et d'amour. Aimons-la comme nos Pères l'ont aimée, comme l'aimée lui-même le héros de tant de fêtes.

Maintenant, je dois des remerciements aux RR. PP. de la Maison Saint Joseph pour ainsi dire les auteurs de ces incomparables démonstrations.

Je remercie les RR. PP. de Lowell pour l'empressement qu'ils ont tous déployé à venir prendre part à la joie et au bonheur d'un des nôtres.

Je remercie les RR. PP. de Plattsburgh et de Buffalo pour leur aimable visite.

Enfin j'adresse mes meilleures expressions de reconnaissance à tous nos bons frères du Canada. N'oubliez pas vos frères de Lowell : Pensez à nous dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie Immaculée. (Applaudissements).

Ces touchantes paroles mirent fin à notre douce réunion.

Nous nous dispersons quelques minutes par toute la Maison, puis nous disons adieu à nos bons Pères, en les remerciant de leur bienveillante réception.

*
* * *

Cependant ce n'était pas le dernier écho de la fête.

Une maison à Lowell n'avait encore rien fait à l'occasion des "Noces d'Or." Elle ne voulait pas rester en arrière, son Supérieur étant un de ceux qui ne marchent que de l'avant. Nous recevons donc l'invitation d'aller lui faire visite, et le lendemain à 11 heures, nous étions à l'église du Sacré-Cœur, dans la résidence du R. P. Guillard, supérieur.

Comme toutes les autres cette réunion de famille eut ses charmes : on s'y sentait à l'aise parce qu'on se sentait chez un frère au cœur grand et généreux.

Trois Pères seulement habitent cette maison : j'ai nommé plus haut le R. P. Guillard, ses deux assistants sont les RR. PP. Emery et Quinn. Tous trois travaillent hardiment dans le champ du Père de famille ; et s'ils y rencontrent quelquefois des épines qui les blessent, ils ont, pour calmer leur douleur, le baume des célestes consolations que parfume encore la fleur de la vertu, la fleur de la charité fraternelle.

Notre réception là a été splendide : elle fait honneur au chef de cette résidence. Il n'y a pas eu de discours, mais des conversations animées et pleines d'une franche gaieté. C'était la dernière fois que nous nous trouvions réunis. Les Pères étrangers allaient retourner à leurs travaux, et nous, nous allions reprendre nos occupations ordinaires.

La visite au Sacré-Cœur a été la dernière étape de la fête des "Noces d'Or." Commencée à l'autel de Saint-Joseph elle finissait aux pieds de Celui à qui "revient tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles !".

* * *

Le soir du même jour nos frères du Canada et des Etats-Unis nous quittaient pour retourner dans leurs maisons respectives. Nous aurions voulu les retenir quelques jours afin de pouvoir leur procurer un peu de repos. Mais le missionnaire ne se repose pas : il ne s'arrête que pour se coucher dans la tombe.

Voilà, amis lecteurs, ce qui s'est passé à l'occasion des "Noces d'Or" d'un Père que vous aimez.

Maintenant, je croirais faire une injustice en ne donnant pas une faible note de louanges à ceux qui ont organisé de pareilles démonstrations. Ai-je donc besoin de les nommer ? Oui ! quoique leurs noms ne vous soient pas inconnus.

Nous savons que les sociétés religieuses et nationales n'ont reculé devant aucun sacrifice pour donner à la fête le plus d'éclat possible : elles ont rivalisé de zèle et d'ardeur sous la conduite de leurs chapelains ou directeurs.

Que pourrions-nous leur dire ici sinon autre chose que de les féliciter et les remercier chaleureusement ?

Honneur donc à elles ; honneur à la belle Société St-Jean-Baptiste qui a montré dans cette circonstance tant de foi, de patriotisme et de générosité.

Honneur et reconnaissance à la brillante Garde Salaberry pour l'éclat que sa présence a jeté sur la fête.

Honneur à la belle société des Dames de Ste Anne lesquelles savent si bien obéir à toutes les inspirations de leur sage directeur : le R. P. Amyot, O. M. I.

Reconnaissance profonde envers les nobles Congrégations de N. D. de Lourdes et des Enfants de Marie, lesquelles seront toujours certaines de ne jamais s'écarter du droit chemin tant

qu'elles auront pour les guider les vertus et le dévouement du R. P. A. Marion, O. M. I.

Succès et félicitations à la Société de Tempérance. Elle aussi grandira sous la direction éclairée de son chapelain, le R. P. A. Dazé, O. M. I.

Donnons des louanges et des remerciements à la Corporation St. André qui compte dans ses rangs tant de cœurs nobles et dévoués.

Dans notre reconnaissance ne la séparons pas de la glorieuse Union St. Joseph dont la part qu'elle a prise dans les fêtes lui fait tant d'honneur. Toutes deux se réjouissent d'avoir pour chapelain le *héros* que nous venons de chanter.

Honneur à cette florissante Association Catholique qui ne fera toujours qu'augmenter en nombre et en gloire tant qu'elle sera fidèle à la voix de son intelligent directeur, le R. P. D. N. Forget, O. M. I.

Félicitons aussi les pieux membres du Tiers-Ordre de leurs progrès et de leur vaillante générosité. Sous l'impulsion vigoureuse de leur directeur, le R. P. J. H. Emard, O. M. I., ils se sont montrés honorablement dans la célébration qui vient d'avoir lieu. Qu'ils en acceptent nos louanges !

Un mot de reconnaissance aux Sociétés de l'Ange Gardien et du Règne de Jésus-Christ. Cette dernière se félicite d'avoir pour directeur le R. P. P. N. Féat, O. M. I. ; aussi est-elle prospère et toute enrichie des plus belles espérances. Honneur à ces deux intéressantes sociétés !

Honneur enfin aux Canadiens de Lowell pour l'empressement qu'ils ont déployé à célébrer ce brillant *cinquantenaire* qui ne s'effacera de notre mémoire que lorsque le souffle de la mort y aura laissé sa trace !.

Vous avez là, messieurs, donné un noble exemple de votre respect et de votre amour envers le prêtre. La génération qui commence en a été témoin ; elle s'entretiendra de ce qu'elle a vu et entendu ; elle grandira avec ce souvenir. Et dans les jours sombres que peut-être l'avenir leur réserve, à la face des impies qui voudront jeter le discrédit ou la honte sur la religion et ses ministres, le souvenir de ce qu'ont fait leurs pères aujourd'hui en l'honneur d'un prêtre, leur donnera la force de crier : arriére apostats ! comme nos pères nous resterons fidèles à nos traditions, à notre foi et à notre Dieu.

L. J. C. et M. I.

SUPPLEMENT.

Il faudrait quasi un autre volume pour publier toutes les lettres que le R. P. Garin a reçues à l'occasion de ses "Noces d'Or." Mais comme il n'entrait pas d'abord dans le plan du travail de les faire connaître au public, je me contenterai d'en donner quelques-unes choisies parmi celles que le Révérend Père a reçues en son nom propre, et parmi celles qui ont été adressées à M. Avila Bourbonnière, secrétaire du comité de réception.

Elles sont publiées dans l'ordre des dates dans lesquelles elles ont été écrites.

PARIS, 26, Rue de St-Petersbourg,
21 Octobre 1892.

BIEN CHER PERE GARIN,

J'arrive trop tard, je le crains, pour prendre part au concert de félicitations dont l'harmonie s'étend avec suavité sur vos cinquante années d'Oblation. N'importe vous saurez que le 1^{er} novembre, je serai en esprit auprès de vous, vous donnant de cœur une chaude accolade fraternelle.

Je ferai plus, et ce sera bien entrer dans vos intentions : je demanderai, sur la rénovation de vos vœux, une bénédiction toute particulière à l'Adorable Trinité, à la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie, à tous les Anges et à tous les Saints. C'est un si beau jour pour célébrer un cinquantenaire !

Que de belles et bonnes choses on vous dira dans cette circonstance mémorable ! Je voudrais y être et avoir mon petit mot. D'ici, mon cher Père, je vous dirai du moins aussi fort et aussi sincèrement que vos meilleurs amis (ne suis-je pas de ceux-là ?) : *Ad multos annos !*

Vous savez que notre bon Père Général est très dangereusement malade. Nous allons le perdre, et quelle épreuve pour toute la Famille !

Il aurait dû vous suivre d'assez près, cher Père, dans la célébration de ses nocces d'or d'oblation. Le bon Dieu ne le veut pas ; mais, je voulais vous dire qu'une des plus belles actions de votre vie d'Oblat a été de faire entrer dans la Congrégation celui qui était destiné à la gouverner si habilement durant une longue période que nous voudrions tant voir se prolonger encore. Tel a été le souvenir constant du bon Père Général. Il n'y a pas longtemps, parlant ensemble de la proximité de vos Nocces d'Or, il disait : "Après Dieu, c'est au cher Père Garin que je dois d'être Oblat !"

Ce sera une lacune dans votre fête, cher Père, que de n'avoir pas reçu une de ces bonnes lettres dont il avait si bien le secret.

Bonne et joyeuse fête, quand même. Je vous embrasse de tout cœur en me disant

Votre vieil ami et frère tout dévoué en N. S. et M. I.,

J. EUG. ANTOINE, O. M. I.

ACADEMIE STE-MARIE,
WINN'PEG, MAN. 28 Octobre, 1892.

REVEREND A. M. GARIN, O. M. I.

MON TRES HONORE PERE,

J'ai appris avec bonheur que, le six novembre prochain, vous aurez le rare privilège de célébrer le cinquantième anniversaire de votre oblation religieuse.

Je ne saurais laisser passer cette date mémorable sans vous offrir en mon nom et au nom de toutes les Religieuses de notre communauté, avec nos hommages respectueux, nos plus vives et nos plus joyeuses félicitations.

Avec tous les membres de votre famille religieuse, lesquels honorent en votre personne un religieux modèle et un dévoué pionnier de leur Congrégation au Canada, nous prions le Ciel de vous conserver longtemps encore à l'estime et à la vénération de tous ceux qui ont été l'objet de votre zèle et de votre dévouement.

N'avons-nous pas eu nous-mêmes, très digne Père, une large part à votre tendre sollicitude ? Les premières pages de nos annales nous rappellent le bienveillant messager qui, tout heureux, remettait à notre Vénérée Fondatrice le livre sacré de nos Constitutions et le modèle de notre uniforme religieux.

Oh ! qu'elles nous sont précieuses les pages où figurent avec votre nom, ceux des RR. Pères Telmont, Honorat et du saint Mgr. Allard !

C'est le récit touchant et embaumé de la plus tendre charité et du plus pur dévouement envers notre humble et modeste Institut.

Fasse le Ciel que nous soyons toujours dignes de la protection dont nous a honorées votre belle et sainte Congrégation !

Je suis en route comme vous le voyez, mon Révérend Père, pour visiter nos maisons situées sur les côtes du Pacifique. Je recommande ce long voyage à vos charitables prières. Vers la mi-novembre, je serai à St Mary's Academy, Portland, Oregon.

Vous priant de nouveau d'agréer le tribut de mes respectueuses salutations,

Je demeure, mon Révérend Père,

Votre très humble servante,

SR. M. J. BAPTISTE, SUPERIEURE GENERALE.

COUVENT DES SŒURS GRISES DE LA CROIX.
OTTAWA, 29 Octobre 1892.

AU REVEREND PERE GARIN, O. M. I., SUPERIEUR.

MON REVEREND ET BON PERE,

Au concert harmonieux que l'on prépare pour célébrer vos "Noces d'Or," vous voudrez bien permettre à une de vos anciennes filles d'unir ses modestes accords. Je voudrais, en cette joyeuse occasion, être poète et musicienne pour vous dire en des paroles plus dignes et plus mélodieuses les vœux et les souhaits que je forme pour vous, mon Révérend Père. Mais je me trompe, le langage du cœur n'est-il pas le plus beau et le plus agréable à l'oreille d'un Père ?

C'est donc ce langage qui exprimera en termes aussi sincères bien que moins ornés, les sentiments de vénération profonde et de reconnaissance filiale que je suis si heureuse de conserver à votre endroit. A défaut de fleurs naturelles qui sont rares en cette saison, en Canada surtout, j'ai cueilli pour vous un bouquet spirituel composé de fleurs toujours belles, fraîches et bien parfumées : elles croissent dans notre parterre du Noviciat et vous sont offertes par une joyeuse bande de soixante-dix novices qui se font un véritable bonheur de m'accompagner en esprit à Lowell : je me flatte d'avoir une réception des plus cordiales de la part de notre bon et vénéré Père Garin pour qui nous demandons au Cœur de Jésus, santé, bonheur et la réalisation de tous ses ardents désirs pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, en attendant que vous occupiez le trône immortel qui vous est préparé au milieu des bienheureux, mais dont nous voulons que le Seigneur vous retarde la possession pour longtemps encore.

Vivez, vivez pour le bonheur et l'avantage de tous ceux qui vous entourent de leur respect et de leur affection : c'est le vœu de tous en ce jour où on acclame votre zèle et votre dévouement et c'est la prière ardente de celle qui se souscrit bien sincèrement, mon Révérend Père,

Votre reconnaissante et respectueuse fille,

SR. SAINTE THERESE.

P. S.—MON REVEREND PERE,

Notre bonne Sœur Assistante (la Révérende Sœur Shanly) me charge de vous offrir ses souhaits de bonne fête avec les miens.

SR. SAINTE THERESE.

OTTAWA, 2 Novembre 1892.

REVEREND PERE GARIN, O. M. I.

MON REVEREND PERE,

S'il est un devoir doux à remplir, c'est celui de rendre hommage au vrai mérite et d'exalter ceux dont la vie se consume en dévouement aux intérêts de Dieu et au bien des âmes. Avec quel joyeux empressement donc, ne saisissons-nous pas l'occasion si propice de célébrer le jubilé d'un prêtre zélé, d'un missionnaire infatigable et d'un oblat dévoué de la Vierge Immaculée? Nous honorons tous ces titres en vous, vénéré Père, et c'est avec raison qu'en ce jour, vous êtes l'objet de nombreuses félicitations, et qu'autour de vous tout est joie et allégresse, la communauté des Sœurs Grises d'Ottawa vient y joindre son humble tribut de louanges. Nous osons croire que notre voix est une des plus autorisées, car appelées comme nous l'avons été, à aider de notre faible appui vos zélés efforts dans des œuvres qui feront à jamais votre gloire, nous avons été les heureux témoins de vos labeurs et de vos sacrifices : aujourd'hui à Lowell, et jadis dans les missions de Plattsburgh et de Buffalo. Grâce à votre énergie et votre dévouement à toute épreuve, pendant ce demi-siècle de vie apostolique, on a vu s'élever de magnifiques temples au Seigneur et des institutions où l'enfance et la jeunesse sont guidées dans les voies de la science et de la vertu : ces édifices demeureront comme des monuments en votre honneur qui feront bénir votre nom par les générations futures.

Qu'elle est belle l'auréole qui ceint aujourd'hui votre front vénérable, et combien plus resplendissante la couronne qui vous attend dans la patrie céleste? Mais qu'il plaise au Seigneur de la tenir encore éloignée : en prolongeant le nombre de vos années ici-bas, votre couronne n'en sera que plus magnifique, et puisiez-vous pendant ces années que nous vous souhaitons encore, goûter les consolations les plus suaves qui seront un avant-goût des joies mémorables de l'éternité ; cette prière, espérons-le, trouvera un écho dans le ciel.

C'est donc avec les sentiments d'une profonde vénération et dans toute la sincérité de nos cœurs que nous vous disons : *Ad multos annos !*

Votre très humble et respectueuse en N. S. et M. I.

SR. DEMERS, Supérieure Générale.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA.
OTTAWA, CANADA 2 Novembre 1892.

MON REVD ET BIEN CHER PERE GARIN, O. M. I.

Je me suis réjoui d'avance en pensant au plaisir d'aller à Lowell participer aux fêtes de vos Noces d'Or de profession religieuse ; lorsque notre R. P. Supérieur m'a proposé le voyage de Lowell, j'étais déjà engagé pour la retraite annuelle de nos Religieuses du Bon Pasteur, comme le Révd Père Supérieur aura pu vous le dire.

Pour que ma présence ne fasse pas tout à fait défaut à cette fête de frères, de compatriotes et d'amis de longue date, veuillez accepter mon image, avec mes meilleurs souhaits de joyeuse fête.

Votre frère dévoué en J. C. et M. I.,

A. GAUDET, O. M. I.

PLATTSBURGH, N. Y., 2 Novembre 1892.

AU REVEREND PERE A. GARIN, O. M. I., SUPÉRIEUR.

REVEREND ET BON PERE,

Point n'est besoin d'un demi-siècle de labeurs pour attester des vertus d'un Père, mais puisque le Ciel dépose sur votre front la brillante couronne de cinquante années d'un sublime apostolat, nous nous réjouissons et demandons place parmi celles que doivent animer la piété filiale et la reconnaissance.

Dès son berceau la mission de Plattsburgh vogua heureusement sous l'étoile lumineuse du zèle et du dévouement de celui qui attire, en ce moment, autour de lui tant de cœurs objets de ses bienfaits. Altéré du désir de voir s'accroître la réputation de notre communauté vous alliez, quelques années plus tard, sur une plage étrangère introduire la nouvelle plante qui porte déjà ses fruits, grâce à vos soins délicats, à vos veilles paternelles.

C'est trop peu que l'expression de notre grâtit de pour rivaliser avec de si nobles bienfaits : nous y joignons celle de l'allégresse en cette journée de l'âge d'or, celle de l'enthousiasme général, acclamant l'apôtre, le père cher à tous les cœurs. Et la voix de l'âme pénétrant le ciel obtiendra des jours prospères et radieux pendant lesquels, bon Père, vous savourerez les fruits de vos labeurs jusqu'au jour où Jésus vous invitera au banquet des noces éternelles.

Vos respectueuses filles,

LES SŒURS GRISES DU COUVENT D'YOUVILLE.

ACADEMIE DES SAINTS ANGES

5 Novembre 1892.

AU TRES HONORE PERE A. GARIN, O. M. I.

TRES HONORE PERE,

Veillez nous permettre de nous unir à vos nombreux amis et à vos bons paroissiens pour célébrer dimanche avec eux la joyeuse fête de vos "Noces d'Or" et daignez agréer, à cette occasion, nos hommages, nos félicitations, notre affectueuse gratitude :—Nos hommages ?—oh ! oui, toute notre vénération pour cette longue suite d'années si bien remplies de bonnes œuvres, lesquelles attirent aujourd'hui l'admiration de tous... Mais laissons à d'autres de redire, mieux que nous ne le pourrions faire, des louanges si bien méritées, et nous, ne faisons entendre à notre bon Père que des paroles de tendresse et de reconnaissance pour les bontés sans nombre qu'il prodigua à notre chère mission dans ses commencements si pénibles et si pauvres. La prospérité d'aujourd'hui n'aurait point lieu si ses faibles débuts n'eussent été entourés et protégés comme vous l'avez fait par vos bons soins. Nos anciennes Sœurs nous ont souvent raconté vos délicates attentions, vos paroles d'encouragement et nous les redirons fidèlement à celles qui viendront après nous afin que l'on continue à bénir votre nom et à garder vivace la mémoire de vos bienfaits.

La petite offrande ci-incluse que nous vous prions d'agréer n'est que la centième partie de ce que nous voudrions vous offrir. Elle vous dira néanmoins que nous voulons nous unir à la joie générale du grand jour qui s'apprête pour notre bon Père.

Veillez recevoir l'expression de nos bons souhaits et avec la plus respectueuse affection nous nous disons avec bonheur,

Très Honoré Père,

Vos reconnaissantes filles de la

MISSION DE BUFFALO.

ASILE D'ALIENES DE QUEBEC, 5 Novembre, 1892.

AU TRES REVEREND PERE GARIN, O. M. I.

MON BON PERE,

A l'occasion de votre cinquantième anniversaire de profession religieuse, vous voudrez bien me permettre d'unir mes prières et mes félicitations au concert de félicitations et de prières qui s'échappent du cœur de vos confrères religieux, de vos ouailles reconnaissantes et de vos amis. Mon voyage de l'été dernier à Lowell, m'a étonné du bien que le Bon Dieu a fait par votre entremise pour la religion et l'instruction dans cette ville. "Deo Gratias", et "Ad multos annos!"

Soyez assez bon, Très Révérend Père, de me rappeler au souvenir des RR. PP. que j'ai eu l'honneur et le plaisir de connaître en juin dernier. Je me recommande à vos prières.

J'ai l'honneur d'être, Très Révérend Père,

Votre très humble serviteur,

L. ALB. ROUSSEAU, PTRE.

LOWELL, November 5th, 1892.

REVEREND FATHER GARIN, O. M. I.

MY DEAR SIR,

Please accept the accompanying as a token of my sincere regard and an evidence of my respect. To be numbered among your very many friends, I regard as a high honor. We all, while mindful that the present week marks a most interesting period of a noteworthy career, earnestly wish your life long spared, that you may continue to walk among us for years to come.

May I dare ask a favor, that you will give me your autograph upon the accompanying card likeness? I assure you it will be treasured by me through life.

With respect,

CHARLES L. KNAPP.

Voici maintenant les lettres adressées à M. A. Bourbonnière :

LOWELL, MASS., OCTOBER 29th, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

In response to the very kind invitation of the committee on reception of the anniversary of the *Golden Wedding* of Father Garin, O. M. I., with the church let me say, that I am thankful to the committee for the honor and will esteem it a great honor to be present on the occasion of the celebration of the fiftieth anniversary of good Father Garin's admission as a member of the Oblate Fathers.

Very respectfully yours,

JEREMIAH CROWLEY.

LOWELL, MASS., October 31st, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

Your very kind invitation to be present at the reception tendered to Father Garin received.

As I esteem Father Garin one of my nearest friends, it will give me great pleasure to join in my humble way in paying honor to a man that reflects honor on the city of his adoption ; and one whose work for charity and education in Lowell will be an enduring monument to his memory in the years to come.

I hope and pray that your venerable pastor will live to celebrate in Lowell the seventy-fifth anniversary of his entrance into the Oblate Congregation, and that your people will be so strong and influential in Lowell, that the day will be one of general rejoicing.

With my most sincere thanks for your kind remembrance and my best wishes to you and Reverend Father Garin,

I am respectfully,

JAMES H. CARMICHAEL.

LOWELL, MASS., October 31st, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

I regret exceedingly that I will not be able to be present next Sunday evening to pay honor to Reverend Father Garin, one of the most noble and saintly men in the city.

I thank you for your invitation and wish Father Garin many happy returns of his anniversary.

Yours respectfully,

LAWRENCE CARMICHAEL.

LOWELL, MASS., October 31st, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE,

DEAR SIR,

Your kind invitation to attend the reception to the Reverend Father Garin is received and I hasten to reply that it will give me much pleasure to be present.

I shall therefore attend unless unavoidably detained.

Yours respectfully,

HERBERT P. JEFFERSON.

LOWELL, MASS., November 1st, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE,

MY DEAR SIR,

Your kind invitation to attend the reception tendered to Father Garin next Sunday evening at Huntington Hall is received.

It will give me much pleasure to be present on so pleasant an occasion, as I feel honored to be considered one of Father Garin's numerous friends.

With many thanks for the invitation, believe me,

Sincerely Yours,

A. A. HAGGETT.

LOWELL, November 1st, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

I thank you for your courteous invitation for the reception to be given on the sixth instant, to the Reverend A. M. Garin and regret my inability to be present on that occasion. Appreciating the very worthy object of the latter,

I am respectfully yours,

F. NICKERSON.

HAVERHILL, 2 Novembre, 1892.

A. BOURBONNIERE, ECR, LOWELL.

BIEN CHER MONSIEUR,

C'est avec peine que je me vois obligé de refuser l'aimable invitation que vous me faites, d'assister à la fête que vous devez faire au R. Père Garin, à l'occasion de son admission dans l'ordre des RR. Pères Oblats ; mais étant à peu près seul, et n'étant pas très bien, il me serait impossible de laisser un dimanche au soir.

Merci de votre aimable invitation. Je sais que vous aurez beaucoup de succès dans cette réception, car vous savez faire les choses. Plus le R. P. Garin avance en âge, plus il devient précieux pour les Canadiens de Lowell et pour ses frères en religion.

J'espère et je prie Dieu qu'il le conserve longtemps à votre affection.

Votre très humble,

OL. BOUCHER, PTRE.

LOWELL, November 4th, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

MY DEAR SIR,

Your kind invitation to attend the reception to be given the Reverend A. M. Garin, O. M. I., is received and contents noted. I fully appreciate your kindness in this invitation and it will be a pleasure to me to be present as an earnest of my regard for the Reverend Father while I have never had the pleasure of even an introduction to him. I know him but to respect him in common with the citizens of every race and creed in this city. I feel deeply the honor you confer and will be present if my health permits.

I am yours very respectfully,

JAMES O'SULLIVAN.

BOSTON, November 4th, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

MY DEAR SIR,

I have received your kind invitation to be present at the Golden Jubilee of Reverend Father Garin, and would have replied sooner, but for the fact that I have a lame knee and could not say if I would be able to be present. If I can navigate, I may go to your city on that glorious occasion, it is so very seldom that any of our dear friends Cleric or Lay celebrates his *Golden Wedding*, it should be a cause of joy to us. Fearing that I may not be able to be present, you will please add my inclosed mite to the purse to be presented and believe me very truly yours.

PATRICK HIGGINS.

BOSTON, 4 Novembre 1892.

M. A. BOURBONNIERE.

MON CHER MONSIEUR,

Je me proposais de faire l'impossible pour assister à votre belle fête de dimanche soir mais, malgré toute la bonne volonté du monde, je serai privé de ce plaisir, car nous avons tant à faire pour préparer l'inauguration de notre église de Boston et le bazar au profit de la nouvelle église de Cambridge pour la mi-novembre. Je vous prie d'agréer, avec l'expression de mon regret, les vœux que je forme pour que le bon Dieu vous conserve encore pendant de longues années le bon P. Garin qui a toujours été si zélé pour les Canadiens de Lowell.

Votre très humble serviteur,

ELPH. GODIN, S. M.

LOWELL, November 4th, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

I received a communication through the mail informing me of a great time and a presentation to Reverend Father Garin on Sunday evening, November sixth. I think it a great favor to be invited and anything to elevate Reverend Father Garin has my hearty co-operation.

Yours respectfully,

PATRICK CORCORAN.

LOWELL, November 5th, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

I regret that an engagement of some weeks standing will prevent me from accepting your most kind invitation for to-morrow evening.

I beg you to tender to the Reverend Father Garin my profound respects with every good wish for his good health and long life.

Respectfully,

F. AYER.

LOWELL, November 5th, 1892.

A. BOURBONNIERE, ESQUIRE.

DEAR SIR,

I beg to acknowledge receipt of esteemed favor, inviting me to attend reception to be tendered Reverend A. M. Garin, O. M. I., at Huntington Hall, Sunday evening next.

It is with a feeling of deep regret that I am obliged to decline, as my health will not admit of my being out evenings.

As a token of my esteem for the Reverend Father, will you kindly include within check in the purse to be presented him.

With best wishes for his continued good offices in our midst,

I remain, yours very truly,

H. C. CHURCH.

C'est tout.—Vous êtes content, n'est-ce pas ?... Moi aussi.—De cette sorte nous nous quitterons bons amis.

Ce livre-souvenir ne devait être d'abord qu'un simple pamphlet ; mais je ne sais trop pour quelle raison, il est devenu un vrai volume. C'est regrettable pour votre patience ! N'en soyez pas fâché, cependant, car, sans vous en apercevoir, vous vous êtes acquis du mérite.

L. L.

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE